

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

ROMAN

NOUVELLES

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Lucien Lepiez.

7e Année — N° 72 Novembre 1959

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 140 *frs ; Belgique,* 20 *frs ; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 760 *frs.* (*Recom.,* 1.120 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.,* 2.200 *frs.*)

Au sommaire du numéro de Novembre de



vous pouvez lire entre autres :

L'HOMME A LA MOITIÉ DE VISAGE

par HUGH PENTECOST

•

SINISTRE MÉLODIE

par MICHEL LEBRUN

•

DES FLAMMES DANS LA NUIT

par WILLIAM IRISH

•

JE CHERCHE Mr. PILGRIM

par JEAN RAY

•

LE GÉRANIUM BLEU

par AGATHA CHRISTIE

•

Et les chroniques habituelles qui font le succès de



EN VENTE PARTOUT — 128 PAGES — 120 F.

An premier, ère spatiale

par CHARLES HENNEBERG

SYNOPSIS DE LA PREMIERE PARTIE

An 2500. Sur l'astroport d'une ville Terrienne du futur, la Mégalopole, une jeune fille guette anxieusement les arrivées et les départs. Elle se nomme ANNE DE NANGIS — on l'appelle Nan — elle est reporter dans un petit télé-journal, son aïeul fut le premier gouverneur d'Andromède, le plus grand satellite artificiel qui domine la Ceinture des Astéroïdes — dernière marche, dernière défense du système solaire.

Anne de Nangis a dix-huit ans, elle lit la pensée, envoie des ondes hypnotiques, dispose de cinq ou six sens supplémentaires et de son propre champ électromagnétique, et de sa main blessée perle du sang vert.

C'est une mutante KZ, or sur la Terre tous les mutants sont « ramenés à la norme », c'est-à-dire légalement supprimés.

Derrière Anne, la Terre vit son ère interplanétaire. Le système solaire a été exploré, mais le progrès humain marque le pas devant un dernier obstacle : l'impossibilité d'aller plus vite que la lumière. La Terre surpeuplée s'inquiète de son avenir.

D'autres problèmes se posent : sur les globes éloignés, les satellites et les astronefs bombardés de particules cosmiques, enfin sur la Terre même en proie aux expériences, a surgi cette race étrange de mutants (leur lieu d'origine initial avait été Andromède). Ils sont télékinésistes, télépathes, capables de se déplacer dans le temps ; ce sont des monstres électromagnétiques à figure humaine, « qui défient les lois naturelles et se jouent des éléments ». La vieille humanité s'insurge contre eux ; le Comité à la Distorsion Spatiale, organisme puissant créé par l'angoisse humaine, se montre impitoyable, car il pressent que l'Homo Sapiens sera supplanté par l'Homo Galacticus.

Au milieu de cette tension, des confins du système solaire parvient une nouvelle terrible : un cataclysme cosmique a fait, en une seule nuit, sauter les défenses de la Fédération solaire, il a détruit des globes habités et brisé la Ceinture des Astéroïdes. Le satellite Andromède, placé à l'épicentre du cataclysme, n'existe peut-être plus.

La Terre se dispose cependant à y envoyer une mission pour découvrir les causes du désastre, et pour secourir ou sauver ce qui peut être encore sauvé.

Drapeaux mis en berne devant les mondes morts et glacés qui roulent dans l'infini, immense consternation devant les vies perdues et le péril cosmique grandissant. Et, subitement, un son éclatant de fanfare : la Terre vient de remporter une éclatante victoire, l'humanité est sauvée, les portes du Cosmos ouvertes ; au moment même du « désastre d'Andromède », une fusée spatiale a forcé tous les obstacles et a traversé l'espace-temps contracté. Elle revient maintenant vers la planète-mère — et dans sa coque il y a des survivants !

© 1959, *by Fiction and Nathalie Charles-Henneberg.*

Un homme commande cette fusée — un inconnu — ARNO HELLER. Il devient aussitôt l'idole des foules, « le Héros Galactique N° 1 ». Et la jeune fille pâle, au visage de madone préraphaélite, a reçu l'ordre d'interviewer Arno Heller, « parce qu'ils sont tous les deux d'Andromède et qu'elle pourrait le connaître... »

En fait, elle le connaît.

C'est saisie d'angoisse et d'épouvante qu'elle erre autour du quai 12, d'où prendra son vol le Téméraire, *le puissant vaisseau de l'espace, à destination de la Ceinture Astrale. Elle rencontre dans la foule le plus jeune commissaire à la Distorsion Spatiale, le beau et charmant EARL STANLEY, qui part lui aussi pour dépister et détruire, s'il le peut, l'ennemi inconnu, la cause du désastre.*

Car le Comité à la Distorsion sait déjà : le cataclysme d'Andromède est le fait d'un homme. Un seul.

Anne confie à Earl son désir de fuir la Terre. Elle n'a pas le choix : il faut qu'elle parte — cette nuit.

— « Un événement survenu aujourd'hui vous y oblige ? » demande Earl.

— « Oui. »

Nan ne dit pas que c'est le même que celui qui agite la Terre entière, fait délirer les foules et enflamme le ciel dans un geyser de feux d'artifice — l'arrivée d'Arno Heller. Earl réfléchit vite — étant donné les aléas du voyage, le Téméraire *n'accepte que les couples mariés (exception faite pour le célibataire Stanley — futur gouverneur d'Andromède). Qu'à cela ne tienne — il propose à Nan un mariage blanc, qui pourra être rompu ultérieurement sur Terre. Elle accepte. Les formalités de la licence et du contrat prennent exactement trente-deux minutes.*

Une heure plus tard — le retour étant impossible — Earl sait que Nan est une mutante, les colons savent qu'ils sont engagés dans une entreprise désespérée et Nan ne doute pas que Stanley soit envoyé sur Andromède pour détruire le seul être qui lui importe en ce monde.

Car Nan s'est trahie — comme la femme de Barbe Bleue elle a tenté d'ouvrir trop de portes. Une serrure forcée, dans la cabine d'Earl, a révélé à celui-ci l'existence du champ électromagnétique dont elle dispose...

Dans sa course à travers l'infini, outre Earl et Nan, « unis pour le meilleur et pour le pire », le Téméraire *emporte les colons et les soldats qui doivent rebâtir un univers — des ratés, des aventuriers, tous les gens qui ont éprouvé un besoin impérieux de quitter la planète-mère. « Un contingent juste un peu avarié », pense Nan qui lit dans les cerveaux.*

Même le groupe des savants (mondiaux) est suspect : l'atomiste KARPOFF cultive une mégalomanie dangereuse, sa femme, la psychotechnicienne OLGA, nourrit une passion secrète pour Stanley. Le biologiste BORELLI est affligé d'une épouse neurasthénique et bavarde (la doctoresse ELISA). Enfin, le chimiste VERE a épousé UNA, une fracassante star sur le déclin, mythomane de surcroît, et qui a brisé sa carrière. Un sourd courant de haine circule entre ces personnages.

Dans les entrepôts grouille une humanité bigarrée : « mères aux faciès de louves et nourrissons filiformes ». Les gardes interplanétaires promènent ostensiblement leur arsenal dans les coursives.

La révolte grondera dès le premier soir : les films relatant « le désastre d'Andromède » sont projetés aux passagers, alors qu'il est trop tard pour faire demi-tour. Mis face aux destructions, à la tâche inhumaine qui les attend, les hommes murmurent, ils exigent des explications. L'autorité personnelle de Stanley étouffe l'émeute ; il nomme un délégué des colons — JONAS MacLEOD.

Puis il rejoint sa femme.

Ils sont seuls. Le commandant du navire, GEORG SZUBNIAK, leur a envoyé du champagne et les dernières roses terriennes.

Et le mariage singulier d'Earl et de Nan (qui éprouvent pourtant l'un pour l'autre de l'affection et de l'estime) commence par un « interrogatoire au troisième degré ». Earl essaie d'arracher à sa femme tout ce qu'elle sait sur elle-même et les mutants en général. Surprise : elle n'en a connu qu'un seul. Née sur Andromède où elle a grandi auprès de ses grands-parents, Nan a lentement reconnu ses propres dons — notamment le plus séduisant, celui de voyager « dans un passé indélébile, brillant de mille couleurs, et dans un avenir instable et malléable ». Enfant, elle est seule à échapper à la destruction des mutants surgis dans la « ville-sous-globe » d'Andromède. Elle avait lié amitié avec un « garçon sauvage » qui lui avait sauvé la vie ; c'était aussi un « monstre », elle admirait ses qualités concrètes et son courage gaiement désespéré. Mais même le « garçon sauvage » qui vivait sur le cimetière des fusées a été pris par les Humains, désireux de le « ramener à la norme », et opéré du cortex. D'autres mutants, ayant subi la même opération, sont morts. Lui a survécu, mais amnésique, diminué.

Nan l'a rencontré une dernière fois avant son départ pour la Terre, dans des circonstances humiliantes pour eux deux. Elle l'a reconnu *et s'est enfuie, se jurant de ne plus jamais le revoir. Elle éprouvait pour lui un violent attrait, mêlé d'épouvante.*

Toute cette partie de son passé, Nan le raconte à Stanley, dans leur cabine. Mais, une fois qu'il l'a quittée, la jeune femme revoit tout ce qu'elle a dû taire, les secrets qui ne lui appartiennent pas. Et c'est surtout son voyage dans le passé, où elle a revécu sa propre vie antérieure, car « sur le fleuve-temps on est déporté vers les quanta qui correspondent à notre personnalité » (voir le roman « La naissance des dieux »). *Nan revoit l'aube de notre planète, l'Atlantide dont elle fut la dernière grande Conjuratrice, ALTANLEA. Dans ce passé, elle a connu le navarque NEOR qui l'a tendrement aimée et qui ressemble à Earl, la reine NELLARE — la Dispensatrice des Parfums —, dont la haine et la jalousie perdirent l'Atlantide, et surtout le brillant et terrible prince HELLEMAR, frère de la reine.*

Ce Hellemar, l'a-t-elle aimé ou haï ? Elle n'en sait rien encore. Mais à travers l'espace et le temps, ils sont liés comme Tristan et Yseult par une passion unique. Se déchirant mutuellement, cherchant tantôt à se sauver, tantôt à se perdre l'un l'autre, ils ont vécu dans le décor féerique de l'Atlantide, parmi les rites somp-

tueux, les carnages, les orgies et les cataclysmes, pour aboutir à la fin de leurs univers et à leur fuite dans des cavernes souterraines.

Et Nan ne peut s'y tromper : le prince Hellemar de sa vie antérieure, le « garçon sauvage » de son enfance et Arno Heller, le Héros Galactique, ne font qu'un seul et même être. C'est lui qu'elle a fui en montant à bord du « Téméraire *», car elle ne veut plus risquer « l'enfer, l'horreur, l'abîme de feu où l'on brûle vivant »...*



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VI

UNE CIRCULAIRE NOMMÉE CAUCHEMAR

Le second palier de la destinée — l'événement inéluctable contre lequel on bute, parce qu'il a été préparé de très loin — fut cette circulaire, ou plutôt sa disparition.

Sa course vertigineuse avait porté le *Téméraire* à la limite où les stéréogrammes terriens pouvaient l'atteindre en direct ; il allait donc recevoir le dernier courrier avant son atterrissage. Dans le poste radio aux cloisons lutées à l'air comprimé, un dispositif assez simple recueillait les nouvelles et les bélinos. Le tout arrivait par le canal habituel — radiations de photosphère et cellules photo-électriques irradiées. Elles impressionnaient le tableau d'affichage : un écran large de cinquante centimètres et prolongé par une cage de dix centimètres en micro-acier. L'écran reproduisait chaque onde en sept exemplaires dont le dernier restait projeté, tandis que les autres tombaient dans la cage. L'exemplaire en projection demeurait au tableau jusqu'à l'arrivée d'autres nouvelles et tout cela était parfaitement synchronisé.

Au moment où la circulaire SZ 928 000 s'inscrivit, le poste était occupé par deux officiers radio : Anton Freade, spécialiste de 1re classe, et son adjoint, Walter Cross, un bizuth. Une troisième personne survint qui, en fait, n'aurait pas dû se trouver là : la doctoresse Borelli. Elle allait envoyer de ses nouvelles à la Terre ou autre chose. Bien sûr, sa présence n'était pas réglementaire et soulignait seulement la confiance de l'équipage en tout ce qui touchait les membres du « brain-trust ».

Les lampes du tableau d'appel s'allumèrent au moment où la doctoresse franchissait le seuil du poste. Ce qui suivit fut commenté de façons diverses. Il semble que, dès l'apparition sur l'écran des premières lignes du texte, un des officiers (mais lequel ?) tenta de briser la rampe protectrice. Une lutte sauvage s'engagea, pendant laquelle la doctoresse Borelli se crut transportée sur l'écran d'un vieux western ; elle reçut un coup de poing sur le crâne et s'affaissa sur le tapis. Elle vit encore, ainsi que dans un

rêve, le plus âgé des deux officiers — Freade — assener sur la tempe de Cross un coup de son pistolet thermique — à assommer un bœuf. Cross se plia et tomba. Une seconde après, Elisa Borelli crut assister à une scène physiquement impossible : sous les pieds des deux homme la trappe extérieure s'était ouverte — et ils semblaient lutter au-dessus du néant. A cet instant, elle s'évanouit. Il faut ajouter à tout cela que ses souvenirs étaient vagues lorsqu'elle revint à elle au bout de dix minutes, la bouche nauséeuse et pleine de sang.

Le 2e officier Walter Cross était étendu à quelques pas d'elle, la tempe ouverte. Le tableau d'affichage, fendu de haut en bas, ne laissait subsister qu'une faible luminescence, et la cage en micro-acier était béante. Il faisait un froid polaire, l'air était à peine respirable, mais la trappe était fermée et le tapis rabattu.

Quant à la circulaire qui avait provoqué ce pugilat invraisemblable, Elisa Borelli n'avait aucune idée de sa teneur. Du moins le disait-elle. C'était une note à propos de génétique — ou quelque chose dans ce goût. Cela rendait l'algarade encore plus inexplicable.

La version de Walter Cross différait dans le détail. Il fit son rapport au commandant Georg Szubniak et celui-ci le présenta au « brain-trust ». Suivant Cross, au moment de la réception, Anton Freade faisait face au tableau d'affichage, avec la doctoresse Borelli sur ses talons ; « elle lui expliquait quelque chose et peut-être s'énervait-il ». Lui, Cross, en retrait, manipulait les radiogrammes. Néanmoins, bien qu'étant le plus éloigné de l'écran, il avait pu lire les premières lignes du texte. Il croyait qu'il s'agissait d'une instruction de pilotage, concernant des perturbations dans l'ionosphère de Jupiter.

Tout à coup, et sans rien qui l'eût fait prévoir, le 1er officier radio avait bondi sur le tableau et le brisait de ses mains nues. Croyant à un accès du « mal de l'espace », Cross s'élança pour le retenir, mais la doctoresse Borelli se trouvant entre les deux hommes, Freade la bouscula. « Il saisit son pistolet thermique et se mit à cogner. J'ai dû être atteint à la tempe. Après, je ne me rappelle plus rien. Je revins à moi devant l'écran brisé, la cage micro-acier éventrée, avec la doctoresse qui auscultait ma plaie et pleurait toutes les larmes de son corps. Il faisait très froid et l'oxygène manquait, on se serait cru sur Pluton... Je réussis à ramper jusqu'à la porte qui était toujours lutée et verrouillée de l'intérieur, je réussis à l'entrouvrir, j'ai crié — et je me suis évanoui à nouveau... »

— « Pas étonnant, » dit le commandant, « Mme Borelli assure que vous avez le crâne fendu... »

— « Oh ! » s'exclama Cross, « les dames exagèrent, n'est-ce pas ? »

Il n'y eut pas de « rapport Anton Freade ». Car le 1er officier radio avait disparu, sans laisser à bord de l'astronef une trace de tissu ou une cellule vivante. Si ! — simplement un peu de sang au tableau — ce devait être le sien, s'il avait cogné les mains nues.

C'était un sang étrange, fluide et d'une couleur vaguement verdâtre.

Le commandant Szubniak examina la fiche de Freade : c'était — relativement — un vieux navigateur, il comptait une centaine de vols dans

l'espace, et des postes divers sur Mars et sur Vénus. Ce qu'on pouvait appeler « un affreux colonial ». Les accès du « mal de l'espace » n'étaient pas à exclure, a priori...

Le « brain-trust » était réuni au poste du pilotage ; Karpoff se rongeait les ongles et grognait, Vère arborait un air distrait qui signifiait son détachement d'un accrochage entre subalternes, et Borelli ricanait désagréablement, à l'idée que sa femme avait participé à un pugilat. « Résumons, » dit Earl Stanley, « nous sommes en présence de deux faits : la rixe entre deux membres de l'équipage et la disparition de la circulaire SZ. Le premier regarde uniquement le commandant Szubniak. Le mal de l'espace, si tant est qu'il s'agit de cette affection, n'est pas contagieux ; toutefois le Pr. Borelli est à votre disposition, commandant, pour examiner le reste de l'équipage et, éventuellement, les passagers. Le second fait — c'est-à-dire la disparition de la circulaire — est de notre ressort. »

— « Je ne vois pas, » dit Vère, suave, « pourquoi ces jeunes gens se seraient assommés à cause d'un tourbillon dans l'ionosphère. Ni d'une fiche génétique : tous deux n'étaient pas mariés. L'accès du mal de l'espace semble prouvé par l'absurde. »

— « Pardon, » intervint Karpoff, « pardon... Ne commettons pas l'erreur de prendre à la légère un cas qui... Il y a encore ce côté de la question : vous dites que la cage en micro-acier était éventrée ? N'existait-il pas une clef pour l'ouvrir ? »

— « Si, » répondit Szubniak, « je ne m'en sépare jamais. La voici. »

— « C'est une bonne précaution, » dit froidement Karpoff. « Mais insuffisante, je vois. A-t-on trouvé un pic, un chalumeau, un outil avec lequel on ait pu défoncer cette cage ? Non ? D'ailleurs le micro-acier n'est pas défonçable, par définition. On a peut-être pu briser un écran, les mains nues, mais non éventrer cette cloison. Etes-vous de mon avis ? »

Tout le monde s'inclina.

— « Autre absurdité que je me plais à souligner, en tant que — hum — physicien... La question de la trappe ouverte. La doctoresse Borelli a pu avoir, sous l'effet du choc, une hallucination, et Cross avoue « qu'il ne se rappelle plus rien » à partir d'un certain moment. Mais l'équipe du secours a noté, en arrivant, l'air irrespirable, raréfié et glacé. Y a-t-il une trappe vers l'extérieur dans le poste radio, commandant Szubniak ? »

— « Naturellement, » répondit celui-ci. « C'est une sortie de secours à ouverture électromagnétique. »

— « S'ouvre-t-elle facilement ? »

— « Pas plus que la cage en micro-acier, » grogna Szubniak.

— « En avez-vous les clefs ? »

— « Les voici. »

— « Y en a-t-il d'autres ? »

— « Oui. Cette issue assurant la sécurité des radios (en cas d'un atterrissage brusqué ou d'un incendie à bord), l'officier du poste supérieur en grade en possédait un trousseau complet. »

— « Et cet officier, c'était ? »

— « Anton Freade. »

La bouche de Vère s'arrondit, comme s'il allait siffler.

— « Bien, » dit Earl. « Aurait-il pu ouvrir cette trappe au cours de la lutte ? »

— « Si nous admettons le témoignage de la doctoresse Borelli, » dit le commandant, « il semble bien que oui. Il y eut un instant pendant lequel Cross et elle-même étaient inanimés... Quant à l'hypothèse de la lutte au-dessus du néant, c'est absolument impossible. La fusée file à la vitesse maximum, il n'y a pas d'air autour de nous — enfin, c'est contraire à toutes les lois physiques... Il s'agit d'une hallucination, bien sûr. »

— « Un fait reste, » dit Borelli, légèrement choqué (après tout, il s'agissait du témoignage de sa femme). « Freade a disparu. »

— « J'aimerais, » dit Stanley, « interroger ce jeune Cross... »

Un changement imperceptible s'était produit (si Nan avait été là, elle aurait pu l'apprécier). On ne donnait pas encore à Earl, officiellement, son titre de Gouverneur, ni celui de Commissaire à la Distorsion Spatiale, et cependant tout le monde semblait s'en remettre à lui...

— « Rien de plus facile, » dit le commandant, « ce garçon que je ne connais pas suffisamment, mais qui a d'excellentes références et tous les diplômes exigés, est à son poste. Il est notre seul radio qualifié maintenant et, en dépit de sa blessure, il tient à assurer le service... »

Il pressa le bouton de l'intercommunication et l'écran polyphonique s'éclaira. A la surprise générale, il resta blanc. Une voix jeune prononça tout haut :

— « Ici Walter Cross, officier de radio en second. Il est arrivé quelque chose à mon récepteur, libres citoyens. Je ne vous vois pas. »

— « Nous non plus, » trancha Borelli. « Veuillez répéter en bref votre déposition touchant la circulaire SZ. »

Un silence. Puis la voix de Cross :

— « Ecoutez. Je n'ai aucune possibilité de vérifier votre identité. L'appareil déforme les voix. Cette circulaire était secrète. »

Borelli écumait. Vère haussa les sourcils. Karpoff dit :

— « Ce garçon est prudent... »

— « Comment vont vos mains, Cross ? » interrogea Stanley d'une voix nette.

— « Mes mains ? » s'étonna la voix. « Ah ! parce que j'ai cogné sur Freade ? Bien sûr... mais pas assez pour abîmer mes mains. Dois-je me présenter au docteur du bord ? »

— « Inutile, » dit Earl. « Voyez ce qui ne va pas avec votre appareil. »

Et il coupa le contact.

— « Vous vouliez savoir ?... » commença Borelli.

— « Si c'était bien Freade qui a défoncé le tableau à mains nues. Le rapport ne mentionnait pas les mains du second. »

— « Il portait des gants, » dit Szubniak. « Juste avant la bagarre, il maniait les fiches magnétiques. Voulez-vous que je le convoque ? »

— « Non, » dit Earl qui semblait s'en désintéresser, « ce garçon paraît d'une intelligence déliée, il n'a certainement rien aux mains. Nous voici devant un problème que Karpoff a reconstitué, ce dont je le remercie :

un membre de l'équipage disparu, une circulaire volatilisée — et l'impossibilité physique qu'ils aient quitté le poste. Qu'en déduisez-vous, libres citoyens ? »

— « Rien, » dit Vère, « sinon l'importance de ladite circulaire. On ne casse pas un écran, on n'éventre pas le micro-acier et même un navire — pour rien. »

— « Même en cas de « mal de l'espace » ? »

— « Qu'est-ce en somme que ce mal ? Une folie qui, par usure nerveuse, atteint les astronautes surmenés par les changements constants de gravité. Une sorte d'épilepsie, n'est-ce pas, Borelli ? Je ne vois pas un fou défonçant le micro-acier ou maniant une trappe à ouverture électromagnétique... »

— « Et naturellement, » dit Karpoff, « il n'y a aucun espoir de contacter la Terre avant notre atterrissage, pour mettre ce puzzle au clair ? »

— « Aucun espoir, » dit le commandant sèchement. Et se tournant vers Stanley : « Dois-je rechercher Anton Freade ? »

— « Bien sûr, » fit Earl. « Avec la plus grande discrétion — il est inutile d'inquiéter nos passagers. Et, si vous voulez mon avis, surveillez aussi Walter Cross. »

— « Vous pensez que... ? »

— « La manière dont notre écran s'est brouillé a été remarquable. »

*
* *

Pour Nan, au contraire, cette première journée de l'espace n'avait apporté d'abord qu'un sentiment de sécurité, de légèreté ; elle se réveilla un peu tard dans son écrin de sélénium, dispose comme une mutante qui renaît à chaque aube, prit les dernières nouvelles de la Terre au vidéo (on n'en aurait plus maintenant en direct). Rien de transcendant — un congrès interplanétaire pour la paix, un match Mars-Vénus. La mode est aux robes « parallélépipèdes » — cela va de travers, mais les femmes s'arrangeront. Arno Heller, qui a reçu de la Fédération Solaire le titre de Héros Galactique N° 1, a disparu, sitôt arrivé sur l'astrodrome, en galante compagnie... les journalistes sont sur les dents...

Nan tourna le bouton et l'intercom lui annonça une réunion de spécialistes féminines du bord et un dîner dansant à 22 heures. Elle décida d'aller à la réunion ; honnête à sa manière, elle jouait le rôle de l'épouse consciente et organisée.

Le monte-charge avait avancé un déjeuner qu'elle soumit à l'examen de son odorat sensible ; elle rejeta le lard et les œufs, goûta aux pilules vitaminées et fit son régal d'un petit pot de confiture d'oranges amères. Puis elle descendit au troisième entrepont, aux cliniques. La réunion se tenait dans la salle des rayons X.

Elue présidente à l'unanimité, Elisa Borelli siégeait, un bandeau noir sur l'œil gauche. Devant les puéricultrices, les généticiennes et les pédagogues du *Téméraire*, elle prononça un petit laïus. En dépit de son teint de bébé et de ses diamants énormes, ses paroles respiraient la sagesse et

même l'indulgence. Elle avoua qu'un examen médical ordonné par le commandant Szubniak venait en son temps, non qu'il eût révélé un seul cas de « mal de l'espace » — celui des vieux astronautes — mais parce que le non moins inquiétant « mal du néant » venait de faire son apparition. Phénomène normal sur un vaisseau dont les passagers en étaient presque tous à leur première traversée, il consistait en des convulsions, accompagnées de fièvre. Les enfants y étaient particulièrement sensibles.

— « Thérapeutique habituelle, » dit Elisa Borelli. « Douches, rayons X, sédatifs. Ne nous effrayons pas, cette maladie est courante et guérit lors des atterrissages. C'est la rançon dont se paient les progrès de l'humanité. »

Elle demanda aux libres citoyennes de s'inscrire sur une liste de surveillance volontaire — on manquerait peut-être d'infirmières et, en tout cas, le fait que les « spécialistes d'élite » prissent part aux misères communes produirait un excellent effet sur les émigrants. « Ce n'est qu'un commencement, hélas ! » reprit la doctoresse, en feuilletant ses registres, « nous aurons à lutter contre des maux plus graves... Le *Téméraire* transporte une cargaison humaine peu ordinaire dans les annales de l'émigration — et Dieu sait... Le recrutement a été fait d'urgence, on a dû accorder des permis de voyage à beaucoup de couples — hum — irréguliers, ayant vécu sous un régime antihygiénique. Nombre de ces jeunes femmes sont — hum...

— « Enceintes, » fit Olga Karpoff en volant à son secours.

— « ... J'allais le dire. Non seulement le fait s'est produit sans préparation médicale, mais Andromède, à l'heure qu'il est, ne possède ni labos génétiques ni centres de décantation... Ces pauvres enfants devront mener leur grossesse à sa fin et accoucher — ce qui est très pénible. Bien sûr, les femmes de l'an 2000 en ont fait autant, mais rendez-vous compte des générations qui nous séparent de ces robustes féminités et des variations survenues dans nos organismes ! Nous ne pouvons même pas être sûres des résultats biologiques — je veux dire que, par la force des choses, les examens prénuptiaux ont été superficiels. Certains accidents ont des suites regrettables...»

— « Hérédos et tout le reste, » grogna Olga Karpoff, se rendant compte que la présidente bafouillait.

— « Oui, oui, c'est bien le mot... mais j'avais l'impression qu'il y avait aussi des précisions ayant trait aux mines d'uranium où ces jeunes gens ont travaillé, et aux poussières cosmiques... Enfin, n'importe. Vous m'excuserez... » (elle effleura son bandeau) « je vous expliquerai cela plus tard. J'ai très mal à la tête... un stupide accident me prive d'une partie de mes moyens... »

La salle applaudit discrètement. Nan, dans son coin, avait les mains glacées et s'efforçait de sourire. Ce qu'elle découvrait, sous l'emprise hypnotique qui paralysait la mémoire d'Elisa Borelli, était effrayant... elle n'en avait donc pas fini avec la Terre ! Elle se faufila discrètement, avant la fin de la séance, vers la sortie et buta dans un long couloir, encombré de formes frêles allongées sur des couchettes de fortune. Nan comprit qu'elle se trouvait dans la salle d'attente, où l'on avait isolé les malades atteints du

« mal du néant ». Un concert de voix fines et discordantes répétait une seule phrase :

— « Je tombe ! JE TOMBE ! »

Ces accès résultaient du premier choc, du premier contact avec l'espace extérieur. Certains enfants déliraient, ils parlaient du « trou noir », des « feux qui tirent », du « plafond qui est un plancher » et sombraient dans le vertige et la nausée. On avait dû les fixer aux sangles par des courroies, tant ils se débattaient. D'autres étaient dans le coma et des mères échevelées essuyaient l'écume de leurs bouches.

Au passage de Nan de petites mains fiévreuses se tendirent, des doigts s'agrippèrent à sa robe blanche. Un garçonnet lui enfonça les ongles dans le coude. Elle se pencha et vit un petit visage brûlant, des yeux révulsés, des dents menues serrées dans une contraction tétanique. Fallait-il que dans tous les enfants souffrant, elle vît l'Autre, le petit mutant du cimetière des fusées ?... Elle prit entre ses paumes la tête lisse comme un fruit et l'enfant mollit aussitôt entre ses mains. Le faible cri stridait : « Je tombe ! Je tombe ! »

— « Eh bien, » fit-elle de sa voix la plus ordinaire, « tu n'es donc jamais tombé d'un arbre ? Quelle honte, un garçon de ton âge qui geint comme un nourrisson ! »

— « Je tombe ! »

— « C'est fini, n'est-ce pas ? On ne peut pas tomber toujours. Tu étais sur la troisième branche d'un sapin, tu as glissé sur de la résine. En voilà des histoires pour rien ! »

La voix râpeuse et douce, les ondes magnétiques dont rayonnait Nan produisaient leur effet. Sur toutes les couchettes les têtes blondes et brunes s'apaisaient au creux des oreillers, les secousses tétaniques se faisaient moins nettes et des bras se tendaient. Une voix de gamin prononça, étonnée :

— « Ça alors ! J'suis dans mon lit ! »

— « Bien sûr que tu y es, » dit Nan. « C'est un de ces mauvais rêves... »

— « Mais tout à l'heure, j'étouffais ! »

— « Tu as mangé trop de pudding. Et toi, la petite blonde, tu t'es entortillée dans ta couverture... La preuve, la voici. »

— « Mais on tombait ! On tombait ! »

— « Vous rêviez tout cela. Vous ne tombez plus maintenant ? »

— « Non... non... NON ! »

— « Maintenant qui veut entendre un conte de fées ? Un vrai conte de la Terre — avec une étoile bleue où vivent des nains-oiseaux — l'histoire d'une couronne de cristal et d'une princesse toute-en-or ? »

— « Moi... moi... moi !... »

— « Ecoutez donc. Mais auparavant, tous sur le dos et les mains croisées. Toi qui es sous l'ampoule, tu peux te mettre sur le côté droit. Ecoutez donc : il y avait une fois une princesse, si belle que les roses en pâlissaient d'envie, et qui avait le pied si mignon qu'elle pouvait chausser la pantoufle de Félix-le-Chat... »

Lorsqu'elle quitta la salle, tous les enfants dormaient. Elle eut quelque peine à se frayer un passage dans la foule des mères qui cherchaient à baiser ses mains...

En haut de la coursive, s'alluma l'œil blanc d'un écran d'intercom et une voix officielle l'interpella :

— « Libre citoyenne Stanley, de la part du poste de pilotage... »

« C'est Earl, » se dit-elle. Un serrement de cœur léger, délicieux, ressuscita les vertes prairies, la Vallée Heureuse, une barque dansante au milieu des embruns... « Si je pouvais tomber amoureuse de lui, je serais sauvée, » pensa la très jeune Nan de 2500. Mais son optimisme tomba quand elle affronta le viseur. « Allô ! » dit-elle.

Le timbre officiel s'enquit :

— « Libre citoyenne Stanley ? »

— « Oui. D'ailleurs vous me voyez. »

— « Vous oubliez, » dit la voix, suave, « que vous brouillez les plaques. Nan, prenez garde : vous avez hypnotisé ces enfants... »

— « Pour leur bien ! »

— « Je n'en doute pas. Mais leurs mères se souviendront. Hypnotiser, comme on cueille un fruit, est le trait des mutants KZ... Non que cela fasse le moindre mal... J'aimerais, Nan, que vous m'hypnotisiez. Mais cette circulaire... »

— « Quelle circulaire ?

— « C'est juste, vous ne savez pas encore. Celle qu'Elisa Borelli a oubliée — par mes soins. Mais vous savez ce qu'il en est d'un traitement non continu : elle peut finir par se rappeler. Cette circulaire avait trait aux mutants... »

— « Qui est à l'appareil ? » cria Nan. « Comment se fait-il que je ne vous voie pas ? Répondez — ou j'appelle ! »

Une note lancinante lui parvint : une musique ancienne, oubliée. Quelque chose comme le début de la 2e *Rhapsodie Hongroise* de Liszt.

On avait raccroché.

***

Le dîner dansant aux premières fut réussi comme tous les repas de ce genre. Il était servi par petites tables, et la salle, pour la circonstance, avait été transformée en un hall de grand restaurant, avec bougies voilées, verres en cristal et fleurs de serre. Des serpentins traçaient des arches gracieuses ; les femmes exhibaient la tenue N° 1, « le 8/10 de peau », disait Olga Karpoff, et les hommes, de chatoyants uniformes interplanétaires. Les plats avaient été rebaptisés, il y avait une « crème de Tortue Astrale » (et seul le chef savait où nichait un tel animal), des « faisans d'Andromède » — qui n'existaient pas — et une bombe glacée recélant en son sein un feu acide et rouge de groseilles, et qui s'appelait tout bonnement « la Secousse Orbitale ».

Elisa Borelli brillait par son absence, à cause de son œil au beurre noir, mais Una Vère, décolletée jusqu'aux reins, traînait un sillage de velours

de flamme, et Nan était si belle sous son diadème de perles que Stanley en eut le souffle coupé.

L'orchestre était fort bon ; c'était à peine si les Martiens abusaient des cuivres. Earl invita Nan à une danse ancienne et lente, une danse du XXe siècle qu'on appelait le boléro. Lorsqu'ils furent loin de la table présidentielle, tout en respirant ses cheveux d'ambre, il demanda :

— « Avez-vous jamais regardé le néant ? »

Elle secoua la tête.

— « Voulez-vous que nous le fassions ensemble ? J'ai pensé, » ajouta-t-il, « que la cérémonie de notre mariage a été bâclée, et que, pour commencer ensemble une vie, il fallait quelque chose d'exceptionnel, dans ce genre-là. Il semble que la vision du néant rende fou le commun des mortels. Mais nous en avons l'habitude, n'est-ce pas, Nan ? »

— « Oui, » dit-elle.

Il la prit par la main et l'emmena à travers les couloirs blancs, totalement déserts, car cette partie de l'astronef était veillée par les cellules photo-électriques, vers la cabine de pilotage où un écran radiant s'incrustait dans la coupole. Le commandant Szubniak sur son siège mobile les vit passer et leur fit un signe amical. Ils montèrent dans la tourelle. Les pensées et les sensations se précipitaient à une allure vertigineuse : « Ce n'est pas lui qui aurait dû me montrer cela, » réalisa Nan. « Jusqu'ici tout était allé très bien ou du moins, suivant certaines règles, mais cette vision... » Ils plongèrent soudain dans le noir constellé d'étoiles — des millions d'étoiles étincelantes et froides. Nan sentit le battement du sang dans ses artères. L'impression qui surnageait était celle d'incroyables ténèbres. Celles-ci cernaient la coupole transparente de toutes parts...

Des lèvres froides se posèrent sur celles de Nan, deux mains prirent les siennes. Earl sentit une réticence d'une seconde et demanda :

— « Etes-vous mon amie, Nan ? »

— « Je le croyais, » dit-elle. « Vous m'avez fait venir à bord de ce navire... »

— « Je me demande si je n'étais pas fou... Mais je ne pouvais pas vous laisser seule sur la Terre et le temps nous manquait. Pourquoi avez-vous consenti à me suivre ? »

Elle leva les yeux et nota tout ce qui lui était cher, tout ce qu'elle avait reconnu dans les beaux traits virils, tendus et affinés par l'inquiétude — cet éclat sous les cils trop longs, ce soupir tremblé, sur la bouche avivée d'une volupté hâtive. Elle dit :

— « Je suis venue à vous, parce que j'étais lasse à mourir et malléable comme la cire et qu'un abîme s'ouvrait sous mes pieds. J'étais prête à partir et à tout effacer... j'étais « le renard qui a oublié sa race et chasse avec les hommes »... »

— « Vous saviez donc ?... »

— « Qu'il était là et que tout allait recommencer ? » dit Nan brièvement. « Non, je ne parle pas d'une fin du monde et, d'ailleurs, cela ne me regarde pas. Mais vous savez déjà que je pénètre le passé et — un peu —

l'avenir personnel. Cet être, cet homme qui m'a tant fait souffrir au cours des siècles, je ne voulais plus le rencontrer. Je savais que, le moment venu, ce serait inacceptable... parce que cela a été, déjà. J'avais peur... »

— « Peur seulement ?...

— « Pourquoi me le demandez-vous ? »

— « Parce que je vous aime, Nan. »

Elle eut un rire, sans gaieté :

— « Vous aimez une créature mutante — qui a le sang vert et se nourrit d'arsenic ?

— « Oui. Et qui possède dix sens au lieu de nos cinq. Qui pourrait agencer des réactions en chaîne... et qui se rappelle les choses de l'avenir, encore informes, nébuleuses, semblables aux monstres des grandes profondeurs — des choses horribles — et qui revit, dans des rêves indestructibles, un passé qui en contient les causes. Voilà où j'en suis, Nan, et je n'ai voulu que remplir mon devoir. »

— « Le regrettes-tu ? »

— « Non. Si tu pouvais m'aimer... »

Mentalement, elle souhaita d'être loyale et fidèle, d'être humaine, et Dieu sait ! Elle atteignait une rive, tout pouvait être encore sauvé ! Elle ne tenait pas tant que cela à être un phénomène, et n'est-ce pas encore une belle et apaisante destinée que celle d'une femme terrienne qui se dévoue, tremble et attend ?... De très loin, leur parvint un flot de vieille musique en velours étoilé, il était doux de mollir dans des bras tendres, de couler dans un abîme accessible, peuplé d'îles terriennes, de fleurs, et ouvert sur un tiède océan. Nan allait accepter et rendre — avec emportement — le long baiser qui scellerait tout.

Mais dans la marée d'accords surgit une note discordante, venue elle ne savait d'où — qui parlait d'un globe ingrat, baigné de lumières artificielles, et des misérables créatures qui le peuplaient. Il y avait une zone, un hôpital et un cimetière de fusées. Il y avait la baraque « *Chez le Martien* », où un soir, après le décollage du dernier astronef pour la Terre, un garçon au front fendu par la cicatrice d'une opération, sur une chope d'alcool raide, murmurait : « Nan ! Nan ! » et se demandait pourquoi ce nom venait à ses lèvres, et découvrait avec épouvante qu'il avait oublié les neuf dixièmes de sa vie — jusqu'à ce soir-là.

« Tout cela n'est que justice, peut-être, » s'efforça de penser Nan de Nangis. « La Terre n'a pas besoin de monstres... »

Elle entendit un rire froid et perçut nettement une voix qui disait :

— « Il y aurait des billions de monstres à implanter sur les autres planètes... Et ces monstres seraient humains... »

A ce moment, Nan s'arrêta de penser. Une onde impérative venait de l'atteindre — une voix inconnue. Elle frissonna sous l'angoisse de l'être qui l'appelait à son aide. Obéissant à d'obscures lois, elle pressa un mouchoir contre sa bouche et dit :

— « Ce doit être encore mon métabolisme. Pardonnez-moi, Earl... »

*
* *

Le reste fut un cauchemar bien conditionné.

Elle dévala coursives et escaliers, dans une lumière impitoyable. (Des siècles plus tard, dans une existence ultérieure, elle rêverait cette fuite — parmi des blancs éclatants.) Elle atteignit, sans hésitation, le hall de radiographie où Elisa Borelli trônait parmi les appareils à rayons X et les tableaux striés de statistiques compliquées. La doctoresse était là, son bandeau sur l'œil, pareille à une volumineuse pâtisserie à la crème — et Nan comprit ce qui faisait le charme de cette douce créature : elle incarnait exactement ce dont rêvent les tout-petits — la sécurité, le sein chaud...

Une petite fille rousse, coiffée de boucles dansantes, était perchée sur son genou rembourré. Elle ressemblait à un écureuil. Elle suçait une pastille de menthe et considérait la nouvelle venue d'un regard vert-grenouille intelligent.

— « Ma chère, » dit la libre citoyenne Borelli, tournant vers Nan des yeux bleus, égarés, « je crois que je me rappelle la teneur de cette circulaire. Ou du moins je commence à me rappeler... C'était vraiment une note concernant la génétique — je ne comprends pas pourquoi ce délicieux garçon — Walter Cross — parle de l'ionosphère. Il s'agissait des mutants KZ, dits « mutants d'Andromède » parce que les spécimens les plus marquants furent repérés sur ce satellite... »

Mais ce n'était pas la libre citoyenne qui avait appelé Nan à son secours. La jeune femme en était sûre maintenant : c'était la petite fille-écureuil. La pupille vert-grenouille avait des pulsations singulières... « Je suis vraiment heureuse, » poursuivit Elisa Borelli sur un ton de complainte, « que vous soyez là, ma chérie ! J'ai besoin d'un conseil... Les autres sont bourrées d'idées préconçues, elles sortent de l'Institut Lysenko ou de l'Université d'Elmsworth, et ne pensent qu'à faire de la vivisection. Voulez-vous questionner devant moi cette petite fille ? Nous verrons bien... »

Nan contemplait froidement l'enfant qui suçait sa pastille et elle la bombarda d'ondes impératives : *Tu es contente, hein ? Tu n'as pas résisté au plaisir de faire la parade devant tes petits amis — et nous voici dans de beaux draps... Maintenant, surveille-toi. Je vais essayer de te tirer de là, je te poserai des questions, des questions très simples, — tâche d'y répondre comme un enfant terrien de ton âge. Le peux-tu ?*

— *Bien sûr,* répondit la petite sur la même onde. *Je ne suis pas complètement idiote ! Tout ça, c'est la faute de l'acoustique dans cette arche de Noé...*

Là-dessus elle sanglota, avec l'apparence d'un bébé normal atteint d'une colique.

— « N'aie pas peur, petite fille, » murmura Nan, avec une douceur redoutable. Comment t'appelles-tu ? » — « Bou-hou-hou... Lizzy. » — « Gentille Lizzy. Elle n'a pas peur, Lizzy. Quel âge as-tu ? » — « Un — et puis dix. » — « Dix quoi ? » — « Bou-hou-hou... mois... » — « Presque deux ans alors. Lizzy est une grande fille. Et ta maman, c'est ? » — « M'ma MacLeod... Et puis P'pa MacLeod. Et puis moi, Lizzy... »

— « Eh bien, » fit Nan levant sur la citoyenne Borelli un regard

intense, voici une enfant pas très en avance sur son âge. Mais elle a de bonnes joues roses... Est-ce que cette expérience vous suffit ? »

— « Vous ne pouvez pas savoir, » s'écria Elisa, « quel soulagement vous m'apportez là ! Un témoin impartial, voilà ce qu'il me fallait... J'en devenais folle... Va chez ta mère, Lizzy, tiens prends encore cette sucette... va... »

Lizzy glissa de son genou et disparut comme un elfe, traînant ses trop grandes babouches d'homme.

—« Mais enfin, » hasarda Nan, « je ne vois pas ce qui vous a inquiétée dans cette gamine ! »

Elisa Borelli frémit, rétrospectivement...

— « Imaginez-vous, » dit-elle, « tout à l'heure, nous les vaccinions... Cette petite fille se trouvait au fond de la salle, avec un garçon de son âge, sur ce banc. Tout à coup, les ventilateurs ayant ralenti, il se fit un silence partiel et je l'ai entendue dire : « Bas les pattes, crâne de piaf ! L'animal le plus bête après l'otarie, c'est l'homo sapiens ! » Affreux, n'est-ce pas ? »

Nan retint un sourire : c'était bien le langage d'une mutante de deux ans qui imitait les savants et les voyous de son entourage...

— « Surtout, » reprit la doctoresse, « que cette circulaire qui me revient enfin en mémoire était vraiment inquiétante, vous me comprenez ? Il s'agissait de leur destruction immédiate... Je vais en référer au commandement de l'astronef. »

— « De la destruction de qui ? » demanda Nan, pour gagner du temps.

— « Mais, » dit Elisa, « des mutants KZ. « A bord des vaisseaux interplanétaires et sur les satellites artificiels... » c'était le terme. »

— « Vous allez vraiment déranger le commandant pour si peu de chose ? » demanda Nan, levant ses sourcils peints au pinceau. Sous son diadème de perles, baignée de lueurs incertaines, elle paraissait une jeune princesse embarrassée par les questions de l'étiquette. « Il me semble... je peux me tromper, bien sûr... qu'un tel ordre a si peu d'importance ! Nous n'avons pas de mutants à bord. »

Elle se sentait tout à coup fraîche et légère, délivrée des hésitations et prête au combat. L'enchantement était tombé, elle n'était plus le « renard qui chasse avec les hommes »...

Elisa Borelli ne balança qu'un moment ; elle dit :

— « Cela n'entre pas en ligne de compte, ma chérie. Durant toutes ces heures où la teneur de ce radiogramme m'échappait, je me suis sentie, comment vous dire ?... en état d'infériorité. C'était la première fois de ma vie qu'une telle chose m'arrivait — j'ai, en général, une mémoire excellente. Bien sûr, il y a eu ce choc brutal. »

— « Etes-vous vraiment sûre de vous sentir tout à fait bien maintenant ? » demanda Nan. « Vraiment bien ? Vous pouvez... vous tromper. Songez que votre rapport aurait des conséquences graves et entraînerait la destruction d'êtres vivants... »

— « Oh ! » dit Elisa, « ces singes ? Ces ersatz d'hommes ?... »

Et ses beaux yeux naïfs rayonnaient.

***

Au sortir du hall de radiographie, Nan fit deux choses qu'un quart d'heure plus tôt, elle n'aurait pas admises. Elle alla au premier intercom et demanda la cabine de radio.

— « Ici le poste radio, » annonça la voix officielle. « Officier en second Walter Cross à l'appareil. »

Nan jeta, rapidement :

— « Vous aviez raison ce matin, le traitement hypnotique n'a pas tenu, *elle se rappelle*. Pas tout encore, semble-t-il, mais des bribes. Elle va en référer au commandant Szubniak. Je parle d'Elisa Borelli, bien sûr... »

— « Je ne comprends pas, libre citoyenne, » fit la voix métallique. « De quoi s'agit-il ? »

— « Si vous êtes Walter Cross, » commença Nan, « et si vous m'avez parlé ce matin... »

— « Je ne suis pas Walter Cross, » répondit la voix railleuse. « Merci tout de même, Nan, ma chérie... »

Un claquement sec. On avait raccroché. Et cette phrase lancinante de la 2e *Rhapsodie Hongroise...*

Nan restait là, tremblante — il lui semblait reconnaître cette voix. Mais il fallait agir. Elle enfila la première coursive venue, son sens de l'orientation la guidait, elle se déplaçait comme une somnambule. Il y avait un quart d'heure, elle allait prendre un engagement définitif avec Earl, face aux étoiles, elle suivait presque amoureusement le dessin émouvant de ses lèvres, elle était le renard qui a trahi sa race... Il avait fallu que cette race — cette espèce — prît l'apparence d'une toute petite fille aux cheveux roux et se révélât persécutée, pour la faire revenir à des milliers d'années en arrière... Nan — Altanlea — était de nouveau responsable des siens.

Nan traversa les dortoirs des troisièmes où s'entassait une humanité bigarrée. Des enfants dormaient dans les hamacs et les mères allaitaient, comme aux âges où il n'existait aucun institut génétique. Accroupis entre les lits, les hommes velus, satisfaits, tels des mâles des cavernes, jouaient aux dés. Des adolescents fixèrent d'un air halluciné le sillage de la robe « couleur du temps »...

Bien qu'il n'y eût guère de différence dans l'installation, Nan plongeait dans un monde inférieur. Elle saisit une ambiance d'espoirs insensés, d'efforts frustrés, une incoercible odeur de sueur et de soupe aux choux. Au coude d'un couloir, Lizzy MacLeod se prélassait dans les bras d'un type barbu qui était manifestement Jonas MacLeod.

— « Vous avez quitté la Terre à cause d'elle ? » demanda brutalement Nan. L'homme hésitait, serrant ses poings énormes, mais la petite flûta :

— « Tu peux parler, P'pa. La citoyenne en connaît un bout : elle m'a tirée d'un drôle de pétrin. »

— « Eh bien, oui ! » jeta MacLeod. « Je travaillais aux mines d'uranium, libre citoyenne. J'ai eu six enfants et Lizzy est la seule qui a survécu. On était bien payés — seulement les enfants ne supportaient pas ça — ou ils naissaient tarés, privés d'un organe essentiel — de pauvres petites loques, quoi ! — ils crevaient tous. Celle-ci, vous voyez comme elle est

jolie — une vraie petite Joconde — et précoce, comme un melon de serre... Alors, quand les inspecteurs des relations interraciales sont venus fureter autour d'elle, et faire des tests, j'ai pris le vent, ramassé mes frusques et j'ai filé...

» Ma femme et moi acceptions de crever sur un satellite, parce que Lizzy a dit « qu'Andromède, ça lui gantait ». Mais aussi vrai, » ajouta-t-il, haussant le ton, « que je suis une sacrée caboche d'Ecossais, j'étranglerais de mes mains quiconque touche à ma Lizzy. Nous ne faisons rien de mal, nous sommes une famille de Terriens ordinaires et si une quelconque tête de piaf... »

— « Ne dites pas « tête de piaf », conseilla machinalement Nan. « Lizzy emploie trop d'expressions imagées... »

Il avait posé la petite fille entre ses genoux et il agitait ses poings comme des battoirs.

— « P'pa, il ne s'agit pas de ça, » rectifia Lizzy de sa voix aiguë, « puisque la doctoresse Borelli sait que j'existe et qu'en plus elle a déterré un sacré document, elle alertera le navire, et tu ne peux pas étrangler tout le monde. Ecoute plutôt la libre dame, elle trouvera peut-être un joint... »

— « Lizzy, » dit Nan désespérée et cherchant à se rassurer, « tu es seule à bord dans ton cas, n'est-ce pas ?... »

La petite haussa ses épaules pointues :

— « J' peux jurer de rien, mais dans le dortoir 6A nous sommes quinze ou seize... »

Ainsi donc, le danger était là ! Elle avait levé, cette génération de mutants — de monstres bons à repeupler les planètes — qu'une expansion galactique exigeait désormais ; des êtres qui pouvaient supporter tout, s'adapter partout — des enfants nés dans les mines d'uranium, sur les satellites isolés, aux avant-postes des planètes inhumaines. Et la vieille Terre épouvantée se déchaînait contre eux ! Nan serra les mains violemment, elle *vit* avec netteté des milliers de petits corps ligotés aux tables opératoires, de minces visages brûlants, les yeux révulsés et ces dents menues, serrées sur un hurlement d'épouvante et de douleur... Son espèce à elle ! Elle devait la sauver ! Son esprit travaillait avec une rapidité torrentielle. « Je me chargerai d'Elisa — de ce moulin à paroles, de cet émetteur de bord ambulant, dussé-je l'enfermer dans un placard ! » décida-t-elle. « En ce qui concerne Lizzy et les autres « enfants précoces », parons au plus pressés : il faut éviter qu'on leur fasse passer les tests. Tous au lit. Ayez l'air de souffrir du mal du néant. Saurez-vous l'imiter, Lizzy ? »

— « Bien sûr, » affirma la petite, joviale. « On est assez Terriens pour ça. Regardez donc ! « Elle s'arc-bouta, parut se disloquer et glapit : « Ouille ! Je tombe ! Je tombe ! »

Jonas blêmit.

— « Tâche de ressembler moins aux femmes de Picasso, » dit Nan.

La dernière image qu'elle reçut et garda précieusement, telle une justification, était celle d'un puissant Terrien qui, au cœur même du navire, serrait à pleins bras une enfant-écureuil rousse.

CHAPITRE VII

L'ENNEMI SANS VISAGE

Elisa Borelli manœuvrait l'intercom pour la troisième fois. Le poste de pilotage l'avait renvoyée à l'entrepont des premières, et la cabine N° 1 au bureau privé du commandant. Ce Szubniak n'était donc nulle part ?... Progressivement, le texte de la circulaire SZ était sorti des ténèbres et flamboyait dans son cerveau. Il comprenait en tout trois paragraphes. Dans le premier, un bref communiqué du Comité de la Distorsion Spatiale annonçait que le « désastre d'Andromède » était dû à un « essai contraire à toutes les lois fédérales ». Le second paragraphe faisait état du fait que le Comité étudiait de près le cas susnommé : « *Un de nos collègues fait en ce moment route vers la Ceinture Astrale, muni d'instructions secrètes et de pleins pouvoirs.* » Il donnait les premiers résultats de l'enquête ; il s'agissait d'une réaction à base nucléaire, provoquée par un être phénomène d'apparence humaine. Ce paragraphe comportait un *nota bene* trois fois plus long ; d'après ces résultats, le phénomène en question avait un métabolisme différent, des capacités énergétiques inouïes et provoquait des réactions en chaîne. C'était donc un mutant. Il se pouvait, ajoutait le document, avec un scrupule d'exactitude louable, qu'il s'agisse là d'une adaptation de l'être humain aux nouvelles conditions universelles. Dans ce cas, la formule ne tarderait pas à se stabiliser. Actuellement, ce n'était pas le cas. De tels jeux menaçaient le globe et peut-être tout le système solaire. Personne ne pouvait affirmer qu'ils ne faisaient pas la part normale du fonctionnement d'un organisme de mutant... Par conséquent, ces êtres étaient dangereux, et à exterminer dans les plus brefs délais.

Le troisième paragraphe comprenait une liste de noms de mutants pouvant se trouver à bord des navires interplanétaires...

Elisa Borelli comprit qu'elle avait commis une sottise énorme. Mais pouvait-on se douter ? Cette Nan Stanley avait l'air si calme ! Et ce sympathique officier de radio ! Sans parler de la petite fille, de toutes les petites filles et des garçonnets... qui donc aurait cru que le *Téméraire* transportait une cargaison aussi explosive ? Il faudrait qu'elle parle au Commissaire à la Distorsion... Tout à coup, ses mains se glacèrent : n'était-il pas l'époux de Nan Stanley ? Il ne la prendrait pas au sérieux, et elle aurait contre elle le témoignage de Walter Cross... Or, il existait une règle immuable, motivée par de fréquents incidents nerveux qui dévastaient les équipages de l'espace : « Sur un navire interplanétaire, le témoignage d'une seule personne est sans valeur... »

On arguerait du choc qu'elle avait reçu, de son amnésie momentanée. Pourtant si Borelli... mais il n'interviendrait pas. Les relations du couple était tendues et nulle confiance n'existait. Elisa reprochait à son mari ses faiblesses pour les jolies assistantes et Borelli méprisait sa femme, ses mensonges et ses puérilités. « Il me dira encore que j'ai l'exhibitionnisme dans le sang, » pensa-t-elle amèrement, enregistrant une musique lente de

marche funèbre. « Et c'est vrai, je n'arrive pas à m'en guérir, je me sens ridicule avec mes fards et mes bagues — mais je ne puis y renoncer... Je soigne mes glandes et je vole les pâtisseries dans mon réfrigérateur. En être arrivée là — moi — moi ! J'avais autrefois une taille de sylphide et j'étais la meilleure danseuse... Je courais pieds nus dans la rosée et maintenant, j'ai peine à soulever mes jambes d'éléphant ! Nous avons dû truquer les tests médicaux, sans quoi le *Téméraire* ne m'eût jamais embarquée. » (La musique funéraire s'enfla comme des grandes orgues, emplit la salle de radiographie et — peut-être — l'infini...) « Je suis malade, irrémédiablement. Je me réveille tous les matins avec un goût fade dans la bouche — je fabrique certainement du sucre et je n'aurai jamais d'enfants. Et Borelli me déteste. Cette histoire ridicule qui arrive par-dessus le marché — et nous devrons rester peut-être dix ans — ou plus — sur Andromède, au milieu d'une population qui me haïra — sans air — sans soleil et sans fleurs... »

Tout à coup elle vit qu'elle s'était mise debout et qu'elle allait hurler d'épouvante.

« Rien ne peut arrêter cette fusée — ni lui faire faire marche arrière, » pensa-t-elle. « Ce serait pourtant facile d'arranger tout cela — d'en finir avec cette angoisse et ce dégoût... La seringue hypodermique est dans l'armoire à gauche, et les capsules de morphine à portée de ma main. Comme cette marche funèbre est apaisante et quelle majesté dans la mort humaine ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Oui, tout cela est facile. Et après tout, ce sera une bonne fin... »

*
* *

Le garde interplanétaire Spriegel n'aurait pas dû s'endormir à son poste, à l'angle de la coursive. Mais la patrouille avait passé toute la journée à rechercher Anton Freade qu'on voyait partout, et nulle part, à escalader les trappes et à fouiller dans les cales. Spriegel était un géant de forte corpulence et, à la fin, il se dégoûtait de ces jeux d'Indiens. Aussi, affecté à un poste calme, se plaça-t-il à l'intersection des deux couloirs — ainsi toute personne se déplaçant des secondes aux troisièmes passerait devant lui — et résolut-il de prendre quelque repos. Oh ! pas même un petit somme, il s'accouderait juste à une corniche, il s'appuierait sur son arme et fermerait les yeux...

Lorsqu'il les rouvrit, les lumières avaient à peine pâli et il sentit sur son visage un souffle froid. Il consulta son chronomètre — eh bien — il avait dormi six minutes... C'était sans gravité. Cependant il avait l'impression irrépressible, concrète, d'un passage devant lui — non pas une silhouette, plutôt une traînée d'ombre. Cela venait du poste radio et cela aboutissait où ?... Quelqu'un était passé là. Le poste radio... le poste... il frissonna : et si c'était Anton Freade ? Une sueur froide perla sur ses tempes et, sans prendre le temps de réfléchir, il se précipita dans la coursive des troisièmes — pour se cogner à une porte fermée, de son côté. Mais alors ?... Le couloir était vide et l'escalier aussi. Le passage s'était-il

exécuté en sens inverse ?... Dans l'air flottait une phrase musicale, solennelle et lente, venue d'en haut... Spriegel fut sur le point d'alerter la patrouille — mais que dirait-il ? Qu'il s'était endormi et avait cru voir un fantôme ? Il y avait de quoi faire dégrader un garde interplanétaire !

Non. Le mieux était encore de frapper à la porte du poste radio et d'interpeller l'officier qui se trouvait-là. Il verrait bien si c'était Anton Freade... Et si c'était vraiment ce lascar, que ferait-il ? Un fou dangereux... En tout cas, il lui demanderait pourquoi il circulait la nuit. Oui — et au trot !

Spriegel assura son arme à la bretelle, ôta le cran d'arrêt. Il se déplaça vers la cabine radio, sentant dans tous ses nerfs la légère excitation qui précède le combat.

La musique funèbre et lente l'accompagna...

— « S'il ne me répond pas aussitôt, je tire, » décida Spriegel, pour simplifier. « On ne discute pas avec cette espèce... On dit, dans les cales, qu'il s'agit d'un mutant KZ... »

Il s'avança.

Ce fut l'affaire d'une demi-seconde...



Au seuil du hall de radiographie, Nan se figea. Elle revenait avec la ferme décision de discuter avec Elisa, bien qu'elle sût la chose parfaitement inutile. « Elle doit déjà savoir qui je suis et ne voudra même pas me parler. Mais honnêtement, il faut que je fasse cette tentative. » Elle était prête à tout et même à enfermer la grosse Elisa dans un placard. Mais personne ne répondit à ses coups réitérés et, lorsqu'elle pénétra dans la salle luisante et blanche, elle vit une énorme poupée affalée dans un fauteuil, la tête et les bras ballants.

Sans bouger du seuil, Nan comprit que la doctoresse Borelli était morte. Tout à fait morte. Pas de traces de violences, mais à terre, à portée de la main, une seringue hypodermique brisée. Nan s'adossa au mur, elle avait l'impression incohérente de vivre un roman policier. Avait-elle un alibi ? Oui... non... tout le monde l'avait vue aux troisièmes et Jonas MacLeod ne demanderait qu'à témoigner... Que pouvait-on faire maintenant ? Rien qui aidât la pauvre Elisa... Une héroïne de roman devait, suivant le genre, aller vomir dans les lavabos les plus proches, s'évanouir avec un petit cri distingué ou téléphoner à la police.

Seulement...

Elle se souvint de sa communication avec Walter Cross — ou celui qui n'était pas Walter Cross. « *Merci tout de même, Nan, ma chérie...* » Elle eut soudain très froid. Pourtant cette seringue était, semblait-il, une indication de suicide ? Elle referma doucement la porte, se rappelant qu'elle-même venait là dans l'intention d' « arrêter ce moulin à paroles »...

Sous la porte même du P. C. — un endroit calme et grave où brillait un viseur spatial et s'entrecroisaient les ondes des instruments délicats, elle buta dans le second cadavre de la soirée. C'était le garde Spriegel — qui

avait reçu en plein visage une décharge électro-magnétique — et qui n'était pas beau à voir.

Mais Nan ne le regarda pas — ses yeux se fixaient sur le poste radio à la porte béante. Trois hommes étaient là... non, deux. Ce qu'elle avait pris pour une troisième silhouette était une cuirasse d'astronaute vide. Earl Stanley et Szubniak se penchaient desssus. Nan ne cria pas, ne tomba pas, elle s'assit simplement par terre et comme les deux officiers levaient la tête : « Merci, » dit-elle poliment, « je vais très bien. Je viens du hall de radiographie — la libre citoyenne Borelli est morte... »

La cabine se mit à tourner, c'était comme au moment où elle tombait du débarcadère sur Andromède. Elle trouva, avec satisfaction, le bras d'Earl plié sous sa nuque et sentit qu'on approchait une gourde de ses lèvres. Elle avala une gorgée qui ressemblait à du feu et toussa. En même temps, singulièrement lucide, elle se rendait compte que la mort d'Elisa et celle du garde n'étaient pour rien dans sa défaillance. C'était cette cuirasse... Même vide, elle gardait la grâce arrogante d'un corps.

Nan s'assit et essuya les larmes qui picotaient ses paupières.

— « J'ai très honte, » dit-elle. « J'ai été au-dessous de tout. »

— « On le serait à moins, » dit le commandant, avec indulgence.

— « Qui est-ce ? » Elle tiquait sur l'armure astrale.

— « C'est la combinaison de l'enseigne Walter Cross, » dit Earl. « Seulement, comme vous voyez, il n'est pas dedans. »

— « Elle est trouée de jets thermiques à la hauteur de la poitrine... »

— « Oui. Spriegel semble avoir tiré le premier. »

— « Qui est Spriegel ? »

— « Le garde. »

— « Mais il est mort ! Où donc est... (elle s'efforçait de parler, mais chaque mot était comme un bloc de pierre) où est — l'autre cadavre ?... »

— « Vous voulez dire — celui de Cross ? » demanda le commandant. « Eh bien, voici le hic — il n'est pas là. La combinaison a du sang sur l'encolure... »

— « Avec toutes ces balles dans le corps, » dit Nan, luttant contre un espoir insensé, « ce garçon ne pouvait pas survivre ! »

— « Il semble bien que si, » répondit Stanley, glacé. « Mais vous venez de nous dire... qu'est-il arrivé à la doctoresse Borelli ? »

Nan retrouva sa voix pour prononcer :

— « Je viens de la trouver dans son bureau — elle est tombée la tête en avant, sur la table. Et — oh ! Earl — elle a une seringue hypodermique sous la main... »

— « Un suicide ? »

— « Oui — non — je n'en sais rien. » (Il valait mieux ne pas affirmer.)

Earl se tourna vers le commandant. « Je crois, » fit-il, « qu'il nous faut regarder la vérité en face. Nous avons là deux morts et deux disparus et je ne crois pas aux coïncidences. Il semble que nous ayons à bord un être dangereux pour la communauté. »

— « Un fou ? » demanda le commandant.

— « J'ai bien peur que les conventions terriennes ne soient pas valables

dans l'espace — et surtout dans ce cas. Oui, il n'y a aucune relation entre ces crimes qui paraissent à première vue l'œuvre d'un fou — mais les portes du poste étaient fermées, lutées à l'air comprimé, lors de la disparition de Freade, et dans ce couloir aucune cellule photo-électrique n'a réagi. Cet assassin-là, commandant, se moque des lois physiques... »

— « Alors ? » demanda Szubniak en se redressant. « Vous comprenez, moi, je suis un astronaute sorti des rangs, je conduis mon tacot, un point c'est tout. Ces histoires me dépassent. Nous avons fouillé le navire de fond en comble, par les procédés ordinaires, sans retrouver un galon de Freade, et pour ce qui me regarde, il n'est plus là. Voici que la même chose arrive à Cross... Mon conditionnement n'est pas suffisant pour affronter un ennemi sans visage. »

— « D'accord, » dit Earl. « Je vous comprends, commandant. »

— « Je remets mes pouvoirs entre les mains du Comité Spatial... »

Ils semblaient avoir oublié la présence de Nan, recroquevillée à leurs pieds, et toute petite. Earl donna les ordres d'un ton sec :

— « Pouvez-vous faire énergétiser les parois entre les étages ? Oui ? Parfait. Postez les gardes interplanétaires aux issues. Donnez aux passagers l'ordre de réintégrer leurs cabines et arrêtez tout ce qui rôde dans les couloirs. Vérifiez les pièces d'identité et les photos. »

*
* *

La nuit continuait. Nan réintégra sa cabine-cercueil.

L'ordre du commandant était tombé en pleine fête et une foule de passagers des premières regagnait les entreponts, en parlant fébrilement. Cela ressuscitait l'autre nuit — les flammes pourpres sur l'astrogare, et une autre foule, agitée dans l'attente d'un retour miraculeux...

— « Un fou échappé, vraiment ? » — « Pour Dieu, Francia, parlez d'autre chose ! » — « On dit qu'il a assommé la doctoresse Borelli... » — « Non, simplement une de ces frêles marionnettes interplanétaires... » — « Milosh, vous dites des absurdités — même un chien enragé ne mordrait pas un garde — d'ailleurs, il paraît qu'on va énergétiser les étages, ce n'est pas une précaution à prendre contre un homme. Il s'agit d'un de ces monstres interplanétaires... » Le reste se perdait en rires de femmes excitées et claquement de portes et de verrous.

Nan vit venir Earl, comme le destin.

— « Eh bien ? » demanda-t-elle.

— « Eh bien, » répondit-il avec lassitude, « autant qu'on puisse en juger, elle s'est suicidée. Aucun signe de violence, elle était en parfaite santé — un peu de sucre dans le sang, peut-être. On dirait que, simplement, tout à coup, elle a décidé qu'elle en avait assez — et elle s'est injecté une dose massive de morphine. »

— « Elle n'a pas laissé de lettre ? »

— « Seulement des griffonnages sur le buvard. Elle a écrit deux ou trois fois « SZ 892000 » — puis : « *Penser aux biberons* » — et dessiné un écusson de radio. Ah ! oui, il y a aussi une portée de notes de musique —

un vieux morceau du XIXe siècle, Lizst, je crois... ce n'est pas très explicite. »

— « Vous croyez qu'on l'a tuée ? »

— « Oui. Mais je n'ai aucune preuve. »

— « Cross ou Freade ? »

— « L'un des deux. » Earl fit craquer nerveusement les phalanges de ses belles mains. « Nous le saurons bientôt. Nous avons placé des barrières énergétiques si puissantes que les parois les supportent avec peine, tout être vivant est donc prisonnier à son étage... »

— « En somme, » dit Nan, en se raidissant, « cet être, de quoi donc l'accusez-vous ? Jusqu'à preuve du contraire, Elisa Borelli s'est suicidée et le garde Spriegel a attaqué le premier. Il semble que son adversaire ait agi en cas de légitime défense... »

— « Oui, » dit Earl. « Mais il y a cette circulaire. »

— « Un chiffon de papier ! »

— « ... D'autres informations l'ont précédée. Il s'agit, à coup sûr, du désastre d'Andromède. »

— « Je ne vois pas, » lança Nan avec une certaine impudence, mais elle jouait le tout pour le tout, « pourquoi une note touchant les perturbations de l'ionosphère de Jupiter ou les secousses orbitales d'un satellite auraient provoqué cette série de disparitions et de meurtres ? »

— « Pas même, » fit Earl, pâlissant, « s'il s'agissait d'un mutant KZ ? D'un être qui vous aurait suivie à bord de ce navire ? »

Maintenant, ils se défiaient. Nan posa brusquement ses deux mains sur ses genoux — ce n'était qu'un geste, mais il allégeait le tumulte de son sang. Sous le regard dont le vide s'élargissait, Earl se sentit au bord de l'abîme et détesta son métier.

— « Alors, » dit-elle, « c'était cela, cet amour avoué devant les étoiles ?... Tandis que je faisais l'imbécile — que je m'abaissais à devenir Terrienne — je servais donc d'appât ou d'hameçon ? Vous saviez que je ne monterais pas seule à bord de l'astronef, vous m'avez utilisée — et j'ai donné tête baissée dans le filet ! »

— « Nan, » dit-il, torturé. Mais elle l'interrompit avec violence. Ses cheveux étaient phosphorescents et ses jointures craquaient, sensibilisés par le danger.

— « Quoi, Nan ? Quoi, Nan ? Je ne veux plus t'entendre parler de loyauté ou de tendresse ! Belle affection vraiment qui porte à ravaler son objet au rang d'un appeau, d'une bête attachée à l'entrée d'un piège, pour y attirer une autre bête de la même espèce ! Ah ! j'aurais dû me rappeler ce que nous sommes pour vous autres Terriens : les demi-singes, les ersatz d'hommes ! »

— « Je te jure, Nan, » dit Earl avec une violence inattendue, « que je n'ai jamais pensé ainsi, ni eu de telles intentions ! Et si tu ne me crois pas encore, pense que je n'étais pas assez fou pour attirer une telle calamité à bord de ce navire ! Seulement, j'en ai bien peur, c'est ce qui est arrivé. Et maintenant, je dois faire mon devoir — rien que mon devoir... »

— « Faites, » répondit Nan avec une exquise courtoisie.

*
* *

Trois gardes interplanétaires devisaient au tournant d'un couloir des premières. Hazel disait :

— « L'exercice qu'on nous fait faire — c'est de la foutaise, et je suis poli. On ne peut même pas interroger les gros bonnets, et les pièces d'identité, ça se fabrique. Autre chose, cette énergétisation ! A quoi ça sert, s'il vous plaît ? Si nous avons affaire à un humanoïde, les pistolets thermiques suffisent — et au-delà. Et s'il s'agit d'un courant d'air ou d'une combinaison chimique, à quoi voulez-vous qu'on serve, nous autres ?... »

— « Il s'agit d'un particulier qui se change en courant d'air, » dit paisiblement le plus vieux des gardes, qui s'appelait Jan Mudds. L'homme avait vingt ans de navigation astrale et ne s'étonnait de rien. Shurst, le troisième garde, tourna sa tête bovine.

— « Des foutaises ! » répéta-t-il. « Ça n'existe pas. C'est comme si l'on voulait se déplaçer en faisant des trous dans l'hyperespace. Autrefois — je faisais alors mon service sur Andromède — j'ai connu un garçon qui ne rêvait que de ça... Hank ou Henry qu'il s'appelait — et il fallait l'entendre — il n'y en avait que pour ces fameux hyper-tourbillons... »

— « Des hyper... quoi ? »

— « Enfin, des trous à travers rien. »

— « Hank ou Henry, » dit Hazel, retirant son cure-dent. « Tu étais sur Andromède quand ? Il y a deux ans ? Moi aussi. Ça ne serait pas, des fois, Arno Heller ? »

Ce qui arriva ensuite fut curieux. Le vieux Mudds eut juste le temps de s'écarter pour bourrer sa pipe, avec ce tabac vénusien dont il ne pouvait se déshabituer, une sorte de marijuana qui lui donnait parfois du délire, mais qui le rendait jovial et sans complications...

Et l'instant suivant — le passage était vide. Mudds était seul. Il n'y avait ni Hazel — ni Shurst.

Le vieux navigateur écarquilla les yeux et hocha la tête. Alors quoi ? Où étaient ces deux-là ? Il avait bien perçu une étincelle, mais c'était sans doute celle de sa pipe, sur laquelle il soufflait. Avait-il donc rêvé ? Shurst — Hazel... Une note de musique tropicale chanta dans son cerveau et il vit les images apaisantes des forêts vénusiennes, un marécage fleuri de lotus, cette colline d'orchidées où il comptait prendre sa retraite... « Ils étaient là, ils parlaient... le diable sait de quoi, » décida-t-il. « Ces jeunes jasent sans considération. Et puis, ils ont fichu le camp. Il faut tout de même que je fasse mon rapport... »

*
* *

Borelli était blême, avec des poches sous les yeux.

— « Je sais bien, » avoua-t-il, « qu'Elisa n'était peut-être pas très heureuse. Mais de là à se suicider — non ! »

— « Pourtant le fait est là, » remarqua le commandant Szubniak. « La seringue hypodermique ne portait que ses empreintes... »

L'état-major siégeait dans le bureau du commandant. Beaucoup de gens étaient entrés et sortis, il traînait dans l'air une odeur de fête morte, de fleurs fanées, on marchait dans les guirlandes et les serpentins. Comme les néons fatiguaient les yeux, Szubniak avait apporté un des chandeliers à abat-jour et la clarté adoucissait le visage taillé à coups de serpe d'Olga Karpoff, qui sténographiait sur un coin de la table. Elle leva vers Borelli son menton aigu et ses pommettes mongoles.

— « Elisa était jalouse, » dit-elle. « Ce n'est pas une médisance, mais un diagnostic. Et trop féminine pour avouer ses défaites. Elle vous aimait, citoyen Borelli. Au reste, quelle femme intelligente, à son retour d'âge, n'a pas eu envie de se tuer — une ou deux fois ? Ce sont de petites choses qui nous retiennent : des détails... les chats ou les géraniums que personne ne saura soigner comme nous. Les nouveaux vitrages ou la moquette de notre chambre... A bord du *Téméraire,* tout cela n'existait plus... »

— « Vous croyez qu'elle s'est tuée ? » demanda Earl Stanley. « Pourtant Borelli qui était son mari n'y croit pas. »

— « Les maris ne savent rien de leurs femmes. Réflexion faite, elle a pu se tuer. »

Toujours comme dans les cauchemars, où soudain un éclat de rire souligne les situations les plus horribles, la citoyenne Una Vère fit une entrée théâtrale. Elle demandait à témoigner ! Les plumes d'autruche se mouvaient doucement au-dessus de sa tête et elle enroulait sa traîne enflammée, comme une queue de sirène. Elle prit place dans un fauteuil bas et se fit allumer un cigarillo, dans un porte-cigarette en jade. « Je viens droit au fait, » dit-elle, faisant danser à bout de pied sa mule garnie de marabout, « je crois que vous tous, tant le commandant que les membres de la Grande équipe — pardonnez-moi — faites une erreur d'intuition. La sensibilité féminine, voilà le point essentiel ! Tant que cette pauvre Elisa vivait, je m'étais abstenue de toute ingérence dans ses affaires — c'est un cas tellement délicat, n'est-ce pas, libres citoyens ? Mais à l'heure présente, je dois parler ! »

— « Parlez, » dit Sznubniak, « de grâce — pas de circonlocutions, libre dame ! »

— « Ce n'est qu'une entrée en matière, » flûta Una Vère. « Ne croyez-vous pas que la visite de cette pauvre chère Elisa au poste radio, l'autre nuit, avait quelque relation avec son trépas ? »

— « C'est possible, » concéda Stanley.

— « C'est évident ! » s'écria Una Vère, « combien de fois ne m'avez-vous pas seriné cette vérité : quand deux cas exceptionnels se présentent, à brève échéance, intéressant la même personne, il y a relation de cause à effet ! »

— « Je parlais de composés chimiques, ma chère ! »

— « La vie est une composition chimique ! N'importe... Vous êtes-vous demandé les motifs de cette visite impromptue ? Non ! »

— « Cette visite n'avait rien d'extraordinaire, » rectifia Szubniak. « N'importe quel membre de l'équipe peut pénétrer au poste radio et confier son message personnel... »

— « Oui, mais il ne reçoit pas toujours un coup de poing sur la tête ! C'est là la circonstance exceptionnelle, et non la visite à proprement parler ; d'ailleurs le courrier servait de prétexte... »

Una Vère haussa avec indulgence ses épaules nues.

— « En sauriez-vous, par hasard, plus long que tout le monde, chère amie ? » siffla Vère.

Sa femme le gratifia d'un mince filet de regard filtré entre les cils artificiels, apprécia la tension qui régnait sur l'assistance...

— « Bien sûr ! » dit-elle. « Anton Freade était l'amant d'Elisa ! »

— « Qu-quoi ? » haleta Borelli se soulevant sur son siège.

— « Pas de manifestations antédiluviennes, cher ! Elisa était votre femme, c'est entendu, mais c'était aussi une femme tout court... et je n'ai jamais entendu dire que l'épouse de Don Juan dut être au-dessus de tout reproche... » Elle lui décocha un sourire ensorceleur. « Elisa, cher ami, fréquentait les bains turcs de la 500e Avenue. »

— « Ce n'est pas un crime ! »

— « Je ne l'ai jamais affirmé. Elle y rencontrait Freade... »

Un instant, une agitation indescriptible régna dans le poste — non que l'infortune de Borelli eût réellement touché ses pairs, on cherchait, au contraire, à classer la révélation et Una Vère s'amusait intensément. « Je suis au regret, » fit-elle, jouant avec son porte-cigarette, « de donner à vos énigmes un dénouement de fait divers : Elisa, la pauvre âme, n'était plus jeune, elle s'accrochait. Freade l'a assommé. « Il lui résistait, elle s'est assassinée » — ou quelque chose dans ce genre. Ne faites pas cette tête, Borelli, c'est du XIXe siècle, c'est archiclassique... »

— « Mais, » protesta le commandant Szubniak qui tenait solidement au sol, « cela n'explique rien ! Il y a eu la destruction de cette circulaire, libre dame... »

— « Simple prétexte ! »

— « Et le témoignage de Cross... »

— « Vous ne voudriez pas qu'un garçon charmant trahît une dame ! D'ailleurs, commandant, ce Freade est capable de tout, c'est un monstre, mon intuition ne saurait me tromper, — il se cache à bord et il a commis d'autres crimes. C'est un paranoïaque ! »

— « Oh ! ma tête ! » gémit le commandant. « Vous accusez donc Anton Freade ?... »

— « Parfaitement ! »

On en était là, quand l'actrice poussa un cri effroyable et qui n'avait rien à voir avec son répertoire. Elle était gracieusement allongée face au viseur, et le brain-trust tout entier vit ses traits se décomposer, son visage devenir un masque plombé... Olga Karpoff projeta vers elle son long bras et la gifla. Les cinq hommes, suivant la direction de son regard, se figèrent devant l'écran qui reflétait la nuit extérieure. Un épouvantable disque blême surnageait dans les ténèbres : le visage congelé d'un mort. Dans le vide spatial, entraîné dans l'orbite du navire, un pantin grotesque suivait la course du *Téméraire*. Ses yeux étaient vitreux et sa bouche s'ouvrait sur une horreur sans nom.

Le commandant fit quelques pas vacillants vers la surface luisante et cria :

— « Freade, c'est vous ? » (Sa voix était terriblement enrouée.) « Que demandez-vous ? Que faites-vous là ? »

Ce fut l'unique défaillance du commandant Szubniack ; il passa sur son front une main moite et s'excusa : « C'était mon camarade — et il a bougé comme s'il était vivant... »

Le corps disloqué opéra une rotation dans le vide et disparut du viseur.

— « En tout cas, » prononça la voix calme d'Earl Stanley, « nous n'avons plus à rechercher Anton Freade... »

Ce fut l'instant que choisit Jan Mudds, de la milice interplanétaire, pour s'engouffrer dans le P. C. Il venait d'assister à l'appel des gardes. Blême, au garde-à-vous, il récita comme une leçon :

— « Etage 2, couloir OXX, section B. : deux hommes de perdus, mon commandant — Shurst et Hazel. »

— « Tués ? » demanda Szubniak.

— « Non. Disparus. Volatilisés. Oui, voilà le mot... »

Avec l'apparition du cadavre de Freade, déjà, les plus pondérés commençaient à vivre en marge d'un monde normal — mais cette déclaration mettait le comble à l'épouvante. Le groupe s'était figé dans des attitudes d'automates — Una Vère haletait, la bouche ouverte. Olga Karpoff s'était arrêtée au milieu d'un élan et, parmi les hommes, seul Stanley conservait son sang-froid. Il écouta le rapport de Mudds et finit par lui arracher la vérité par bribes : les deux hommes semblaient avoir été désintégrés, sous les yeux même du vieil astronaute...

— « En somme, » dit Earl, exagérant son calme glacial, « résumons : il est au premier étage, armé d'un désintégrateur. Ce serait du gaspillage que de lui opposer des hommes. Il semble, toutefois, que l'énergétisation des parois le retienne prisonnier. Ne pourrait-on pas l'augmenter ? »

— « Non, » dit Szubniak, « les parois ne le supporteraient pas. »

— « Avez-vous un moyen à proposer, commandant ? »

Szubniak réfléchit.

— « Oui, » dit-il. « Il faut consigner les passagers dans les cabines, et retirer les gardes aux issues. Alors, nous pourrions amener nos fulgurants mobiles aux infrarouges — les plus lourds — et balayer la surface disponible. »

— « Faites, » déclara Earl Stanley.

CHAPITRE VIII

LA CHASSE

Una Vère fit irruption dans la cabine de Nan, une joue plus rouge que l'autre, son négligé de nylon rose ne dérobant rien de ses dessous en dentelle noire. Elle trépignait, comme une grenouille saisie de secousses galvaniques.

— « Ils l'ont localisé ! » piaulait-elle. « Ils le tiennent ! Taïaut ! Taïaut ! Il est là, au premier étage où il a désintégré trois gardes ! Chère, c'est palpitant ! Une véritable chasse à l'homme commence... ma cabine est voisine de la vôtre et nous passerons ces heures terribles ensemble ! Avez-vous du whisky ? »

— « Non, » répondit Nan d'une voix morne. « Et pas de gin. Et pas de « shraouï » vénusien. »

— « Cela n'a pas d'importance, » fit la libre dame Vère. « Je sucerai un comprimé d'orgine, vous savez, ce merveilleux « aphrodisiaque à usage raisonné... » Mais j'y pense, » ajouta-t-elle d'un air sybillin, « c'est Walter Cross qui me l'a fourni... »

— « Comment ? » demanda Nan. « Vous connaissez Walter Cross ? »

— « Bien sûr, » rétorqua l'étonnante créature. « Enfin, assez bien. J'ai couché avec lui la nuit qui a précédé l'embarquement. »

Nan s'assit sur la couchette et respira profondément. Ainsi donc, en fin de compte, il existait un Walter Cross ! Ce ne pouvait être cette fatalité blanche et noire, parée des séductions d'un ange déchu... Car la nuit précédant le départ du *Téméraire,* un astronef rejeté par l'infini n'avait pas encore touché la Terre. Pendant des heures, des siècles, elle avait grelotté de peur — elle s'était crue poursuivie par une force surhumaine... Et voilà que tout était bien : il y avait, tout de même, ce Walter Cross — un jeune garçon pas très intelligent, dont c'était la première croisière et qui avait poussé la naïveté jusqu'à fêter ses galons entre les bras d'Una Vère...

— « Parlez-moi de lui, » dit Nan.

— « Oh ! » fit Una, « de Walter ? C'était un gamin délicieux — un mètre quatre vingts de chair fraîche — et de l'humour ! Nous nous sommes rencontrés dans un restaurant chinois et ce fut le coup de foudre ! Nous partîmes pour les plages du Sud, en hélico... Mes ancêtres, quelle bamboula ! Croyez-vous, nous allions faire cette folie — rester sur la Terre tous les deux ! Mais Algebrandt Vère gardait mes papiers — et il y avait, bien sûr, ce compte en banque... Nous sommes donc revenus... »

— « A bord du *Téméraire ?* » demanda Nan.

— « Mais, non ! Dans un bistrot de l'astroport... Et voilà où les choses se corsent : je suis allée discuter avec Vère à son labo — et j'ai laissé Walt sur le zinc... Quand je suis revenue, il était royalement saoul — il m'a dit des choses que je ne puis répéter — des choses ignobles sur mon âge et les vieilles rombières en général. Pauvre petit — ces cocktails vénusiens sont mortels !.... Je l'ai quitté — il ne pouvait faire deux pas... »

— « Mon Dieu ! » fit Nan.

Sans savoir comment, elle était debout. A cet instant, derrière les portes luisantes, amplifiée par les haut-parleurs, la voix du commandant tonna :

— « Alerte à tous ! Alerte à tous ! Le commandant de l'astronef est obligé de vous prévenir : un criminel dangereux se trouve à cet étage. Nous recourons aux mesures d'urgence. On vérifie l'étanchéité des cloisons. Que personne ne quitte les cabines individuelles. Ne laissez entrer personne. Les fulgurants infrarouges vont balayer les passages à 320° et toute vie organique sera calcinée. Alerte à tous ! »

Nan courut à la porte — un garde interplanétaire en tenue de combat la bloquait déjà. Aussi imposant qu'une armoire, il brandit son pistolet thermique au cran d'arrêt et tourna vers la jeune femme un visage de granit.

— « Défense de sortir dans les couloirs, » récita-t-il. « Bloquez vos régleurs d'étanchéité. Si vous avez besoin de renseignements, contactez le P. C. par intercom. Défense de circuler dans les couloirs qui sont zone de danger. Au premier mouvement, je tire ! »

— « Mais je suis Anne Stanley ! » cria Nan. « Je suis la femme du Commissaire à la Distorsion. »

Le garde répondit :

— « Ce sont ses ordres, libre dame. »

Adossée à la paroi qui se rabattit, Nan ferma les yeux. Elle éprouvait dans son corps l'agitation du vaisseau, ses veines répercutaient les pas et les cris de l'équipage, les ordres brefs donnés par Earl et les puissantes coulées énergétiques qui renforçaient les défenses. Dans ses tempes roulaient les fulgurants qu'on manœuvrait. « Vous les bloquez à l'indice d'incandescence ? » interrogeait une voix qu'elle reconnut pour celle de Borelli et où elle décelait une excitation malsaine. « Oui, » répondit Szubniak. « Rien n'y échappe. On met en marche les réfrigérateurs pour protéger les planchers et les murs. »

— « Rien... rien ne peut échapper... » balbutia Borelli. Un silence suivit, pendant lequel le commandant référait à une autorité supérieure. Et Nan perçut nettement la voix d'Earl

— « Feu ! »

Una Vère venait de bondir comme une flamme : c'était son tour de comprendre. « Mais, » cria-t-elle, « c'est insensé ! Ils vont chercher Walter Cross... et il n'y a *pas* de Walter Cross sur le *Téméraire !* »

— « Ah ! » dit Nan, « vous l'avez compris... je me demandais... »

— « Mais il faut que je les prévienne... Cela peut être n'importe qui d'entre eux ! Walter n'est jamais monté à bord, il était trop saoul pour cela ! C'est un imposteur — c'est sans doute une espèce de mutant — un de ces demi-singes — et il est d'autant plus dangereux ! Vite, il faut que je contacte le commandant. »

— « Vous n'en ferez rien, » prononça Nan avec sa douceur redoutable. « Croyez-vous qu'il n'a pas assez de dangers à affronter ? »

Au tableau de contrôle l'indice thermique bondit de plusieurs degrés et une sourde pulsation, un ronronnement de marée en marche, annonça que les fulgurants se déclenchaient. Les pupilles d'Una s'élargirent et elle passa sur ses lèvres une langue mince.

— « Voyons, » dit-elle, « voyons, si je comprends bien, vous voulez lui laisser sa chance ? C'est très sportif, très... mais de toute façon, nous ne verrons rien. Tandis que si je communique en ce moment avec le commandant, il est possible qu'on nous convoque au poste de pilotage... Ils ont là des viseurs intérieurs... Quoi, ce n'est pas à cela que vous pensiez ? Il n'y a pas à avoir honte, ma chère. J'ai l'âme romaine, j'adore les combats de gladiateurs... »

Elle se dirigeait vers l'appareil d'intercom, lorsque Nan s'interposa — et ce fut une lutte. Una Vère se débattait et criait, Nan réussit à bousculer l'appareil qui tomba à terre et elle marcha sur les fils. « Jeune femme, » cria la libre dame Vère, « vous me feriez supposer les pires des choses ! »

— « A votre aise », dit Nan, avec courtoisie.

— « Vous prenez le parti de ce monstre et qui sait... » Elle frappa de ses poings osseux la porte et poussa des cris effrayants. Les nerfs tendus de Nan percevaient le sifflement croissant des batteries — les rayons infra-rouges à incandescence totale baignaient les murs — elle compta une-deux-trois décharges de projecteurs. « Au secours, » hurla Una Vère suspendue au verrou. « Prenez garde au mutant — au singe — au monstre ! » Nan agrippa l'énergumène, elle était jeune, sportive, mais la rage décuplait les forces de son adversaire — elles se battirent et roulèrent toutes les deux sous la couchette. C'était, pensait Nan, d'une synchronisation parfaite — un petit tourbillon risible, au cœur d'un cyclone... la libre dame cracha deux ou trois dents et réussit à atteindre un coffret d'ébène sur la coiffeuse ; elle le jeta à la tête de Nan. Un voile rouge se leva, déroba le monde. Dehors, se déchaînait l'enfer incandescent...

Ce fut à ce moment-là que la porte du cabinet secret glissa sur ses gonds. Sans bruit. Una, qui avait déjà atteint l'intercom, tourna sur elle-même comme un pantin dont un ressort s'est brisé et alla s'allonger sur la peau d'ours blanc. Son cou se tordit bizarrement et un peu d'écume rose mouilla ses lèvres.

— « Ne la tue pas ! » cria Nan. « Je t'en supplie — pas devant moi ! »

— « Ce n'est tout de même pas ma faute si elle est épileptique, » riposta une voix modérée. « Tu aurais dû lui envoyer une onde paralysante, au lieu de te battre... Tu n'y as pas pensé. On s'encrasse, parmi les hommes. »

Il était sur le seuil du labo, et il riait, impitoyablement — pareil, comme jadis, à un jeune dieu brun et argent.

Lui. Walter Cross, pour d'autres — probablement.

En fait — Arno Heller.



Il descendit dans la cabine, avec sa grâce de félin. « Je serais bien venu avant, » avoua-t-il, « mais il y avait cette horde de gardes dans les couloirs et je ne voulais pas te compromettre. Alors, je suis entré dans la cabine voisine et j'ai un peu trafiqué les murs. Personne n'a rien entendu, notre céleste Una ronfle. Et les hommes ratent toujours les structures mono-atomiques... »

Elle voulut crier : « Va-t'en ! » Mais aucun son ne sortit de ses lèvres.

— « Ne te débats donc pas comme une grive prise au piège, » prononça Arno avec une sorte de tristesse inattendue. « Je ne t'ai rien demandé, n'est-ce pas ? Simplement, je ne pouvais vivre sans toi — alors, je t'ai suivie d'Andromède à la Terre — et ici. Entre parenthèses, le « désastre d'Andromède » résulte directement de cet état de choses... je n'en pouvais plus

— alors, j'ai modifié la structure de l'atome, tu comprends. Mon astronef a éclaté et nous avons traversé le néant — c'est aussi simple que ça. »

Il essuya le sang qui coulait sur sa joue et Nan dit, fascinée :

— « C'est Freade qui vous a blessé ? »

— « Non. Cette blessure-là, je l'ai déjà cicatrisée, c'est le pistolet thermique de Spriegel. » Il ajouta, avec courtoisie : « Si tu le veux vraiment, je peux partir. »

— « Vous serez abattu dès le seuil ! » dit Nan, durement.

Les sourcils à l'arc parfait se levèrent :

— « Croyez-vous ? Nous ne mourons pas si vite, nous les mutants. »

Un silence tomba. Nan vint s'adosser à la porte de la cabine. Arno Heller n'avait pas bougé. Au-dessus d'une Una Vère bizarrement tordue, il brillait de son éclat d'ange méchant.

— « Te rappelles-tu notre dernière conversation ? » demanda-t-il. « Sur Andromède, dans la maison aux pandanus ?... C'était si difficile, Nan, et si douloureux ! Ce qu'ils faisaient de mon cerveau est inimaginable — le plus beau travail de boucherie ! Il m'a fallu des années pour défaire ça. Il y avait des jours où je croyais vraiment qu'il n'y avait jamais eu d'Atlantide — et que j'étais simplement Arno Heller, le mécanicien de fusées...

» Mais j'ai réussi à survivre et je crois avoir moins changé que toi, Nan. Tu es devenue si humaine ! Il semble que tu aies toutes les vertus d'une bonne épouse de Terrien... »

Immobile, contre la paroi qui limitait l'enfer, fascinée par ce sang dont la coulée défigurait le beau visage, Nan murmura :

— « Il faut que je vous panse, n'est-ce pas ?... »

— « Ce n'est pas nécessaire. Je ne voudrais pas t'infliger ce dégoût suprême : toucher les plaies d'un mutant ! »

Elle cria : « Tu es fou, Arno ! » C'était comme une digue qui s'était rompue, elle savait que rien ne la retiendrait plus et qu'ils étaient du même camp. Le visage d'Earl Stanley, sa tendresse faite de sécurité et de réserve s'effaçaient déjà. Un éclair d'ironie douce passa dans les yeux du mutant et il se permit un triomphe modéré :

— « Est-ce qu'on se tutoie ou non ? Ces changements constants me fatiguent... »

Les haut-parleurs tonnèrent de nouveau :

— « Alerte à tous ! Alerte à tous ! L'opération infra est terminée, mais personne ne peut circuler dehors sans scaphandre. Les gardes interplanétaires ont pris leur faction aux portes des cabines dont une commission de contrôle fera le tour. Préparez vos microfilms d'identité. Toute personne en fuite sera abattue. Alerte à tous ! »

— « Que faisons-nous, Nan ? » s'informa Arno Heller. Sur ses lèvres, son simple nom devenait une caresse, et la situation inextricable, un jeu. « Bien sûr, tu pourrais me livrer à ces brutes terriennes, elles sont nombreuses et je suis blessé. Tu seras peut-être débarrassée de moi. Mais je ne crois pas que tu me livres... »

Hallucinée, elle jeta :

— « Tu as attaqué Anton Freade !... »

— « Non, » fit-il, « bien que je ne voie pas la nécessité de me justifier. C'est lui qui m'a attaqué, au moment où je brisais le viseur. Nous nous sommes battus — et il a réussi à m'assommer avec la crosse de son pistolet thermique. »

— « Et alors ? »

— « Alors, rien. En tombant, j'ai réussi à ouvrir la trappe, en me servant de mon électro-magnétisme. Il est passé au travers, en m'entraînant. Tu sais que nous, les mutants, ne subissons pas les lois de la gravité... Je suis remonté. »

— « Tu as tué Elisa Borelli ! »

— « Même pas. J'ai simplement libéré ses inhibitions et ses complexes — et elle s'est sentie incapable de vivre. Elle devenait dangereuse, tu sais. Avoue que j'ai agi en état de légitime défense. »

— « Oui, » dit-elle. « Mais pourquoi détruire cette maudite circulaire ? »

— « Parce que mon nom était dessus. Et aussi le tien. »

*
* *

Des coups retentirent derrière le panneau. D'un mouvement brusque, Nan poussa Arno vers le labo secret. Puis elle ouvrit la porte. Le commandant Szubniak était là, une arme au poing — il allait s'excuser et recula à la vue d'Una Vère...

— « Elle a voulu sortir pendant l'opération infra, » expliqua Nan. « Elle prétendait avoir une communication à vous faire — quelque chose à propos de ce Cross qu'elle connaissait intimement. Je m'y suis opposée, parce que, vraiment, ce n'était pas le moment. Et puis, elle a eu une crise terrible — je ne savais pas qu'elle était sujette à l'épilepsie... »

— « Moi non plus, » souffla Szubniak. En son for intérieur, il maudissait Vère : une épileptique à bord ! Il ne manquait que ça ! Tandis que les gardes interplanétaires relevaient Una, elle se débattit sauvagement. Nan recula jusqu'à la porte du labo et bombarda l'énergumène d'ondes impératives. La cloison béait légèrement et la jeune femme, qui avait croisé les bras derrière son dos, sentit les doigts d'Arno qui se lovaient aux siens. *Je peux encore appeler au secours,* pensa-t-elle. *Je peux crier : « Le criminel que vous cherchez est là ! » J'aurais brisé tout lien avec le passé, je serais libre... Lui, il mourrait.* Mais avec une lucidité terrible, elle comprit qu'elle ne survivrait pas à Arno.

Des lèvres se posèrent sur son poignet glacé. Elle supplia :

— « Faites vite, citoyens. Je crois que je vais me sentir mal... »

Les gardes s'empressèrent, compréhensifs.

*
* *

Ils s'étaient retirés en emportant Una Vère, écumante, sur laquelle le commandant avait jeté, miséricordieusement, son manteau. Cent fois, mille fois, Nan vit (ainsi que dans un passé terrible le promettait la Dispensatrice des Parfums) Arno Heller mort à ses pieds, et elle faillit crier d'angoisse,

libérer son sang et mourir elle aussi. Le bruit des pas s'éteignit dans l'escalier, elle courut pousser le verrou et Arno la reçut dans ses bras, comme une gerbe de lys.

Elle se dégagea avec violence.

Il constata :

— « Tu m'as sauvé la vie. »

Se dressant comme un serpent, Nan siffla :

— « Oui, je te le devais, n'est-ce pas ? Mais maintenant j'ai payé ma dette, tout est fini entre nous — j'aime Earl ! »

— « Cela n'a aucune importance, » fit-il, distrait. « Tu as déjà cru aimer Néor. Il était le bien et moi, le mal. Pourtant, c'est dans mes bras que tu es morte... »

— « Tu as donc pu voir la fin ? » demanda-t-elle avidement. « Dire que j'ai tant voulu et que je n'y arrivais pas ! Sans doute étais-je à moitié folle au moment de mourir. C'était pendant la fuite dans les cavernes, n'est-ce pas ? »

— « Non, au sortir des cavernes. L'océan se précipitait par les fentes des rocs et nous avons réussi à nous hisser sur la pointe de l'île. Tu n'étais pas folle, mais inconsciente, et pour ne pas te laisser emporter par les vagues, je t'ai attachée contre moi avec une liane. Mais l'eau montait toujours, et c'est ainsi que nous sommes morts. »

— « Cela veut dire que nous resterons liés pour l'éternité ? » cria presque Nan. « Eh bien, non ! Je n'ai rien à voir avec tes folies et tes crimes ! Tu es l'être le plus monstrueux... Tu as détruit Andromède et tous ces malheureux... »

— « Oh ! » fit-il, « tu appelles cela des crimes ? Leur vie et leur mort se valaient. Petite-fille gâtée de messire Neptune, que sais-tu des misérables ? (J'en étais, moi.) Ils vivaient une existence végétale, sur un roc ingrat, où l'air même était artificiel — et ils ne quittaient cet enfer que vidés, car la relève se faisait tous les vingt ans ! Et alors, ils recevaient une belle retraite et ils allaient claquer sur la Terre, au bout de deux ou trois mois, parce qu'ils avaient perdu l'habitude de l'azote ou des bactéries terrestres — et leur famille étant morte, ou restée sur Andromède, personne ne savait même où ils étaient inhumés !

» Je leur ai donné une aventure éblouissante et une belle mort : la Terre n'a pas fini de chanter leur gloire ! Car je lui ai ouvert — à cette planète forcenée — une fenêtre sur l'infini, j'ai mis à sa portée toute l'immensité des galaxies et des mondes — tous différents, tous magnifiques !

» S'il y avait là un crime, Nan, je ne le regrette pas ! »

Il disait vrai. Nan se rappela la dernière nuit sur la Terre, ses lueurs pourpres, cette foule délirante, et la face de l'Ange Noir sur les nuées. « Ce crime, » se dit-elle, « c'est pour ce crime qu'ils l'ont divinisé ! » Frottant distraitement son poignet, comme si elle voulait enlever la brûlure d'un baiser, elle questionna :

— « Pourquoi es-tu monté à bord du *Téméraire ?* »

Il sourit. Et tout fut aussitôt la simplicité même...

— « Voyons, je ne pouvais tout de même pas te laisser t'enfuir de nou-

veau ? Je n'étais plus un abruti, un amputé du cerveau, comme sur Andromède. Je t'ai vue monter dans l'astronef et je crois que tu m'as vu aussi. Le temps me manquait, désespérément. J'ai cueilli dans un bar un radio en déliquescence, je lui ai fait absorber des litres de gin, après quoi j'ai raflé ses papiers et je me suis présenté sous son nom. C'était un certain Walter Cross... »

— « On pouvait te reconnaître ! »

— « C'était un risque à courir... »

— « Voyons, » fit Nan, « voyons, » et elle se prenait les tempes entre les mains, comme chaque fois qu'un surcroît de notions envahissait son cerveau. « Je ne comprends toujours pas ! Comment se fait-il que ton nom figurait sur cette circulaire ? Personne ne soupçonnait ta présence à bord ! Après tout, tu es Arno Heller, le Héros Galactique N° 1 — la Terre t'a fait une réception délirante... les émetteurs stéréo racontaient sur ton enfance des choses à faire pleurer un diplodocus — et moi je me sentais devenir folle à lier ! Alors ? »

— « Alors, c'est bien simple, ce n'est pas Arno Heller, c'est Walter Cross qui figurait sur la circulaire. Cela n'enlève rien au charme de la chasse à l'homme. »

— « Je ne comprends pas. C'était aussi un mutant ? »

Arno haussa les épaules.

— « La femme la plus intelligente (et tu l'es, Nan) n'avalera jamais certaines bassesses humaines. Non, Walter Cross était un jeune étalon parfaitement idiot... Mais il existe sur la Terre et partout dans notre système solaire des cellules d'un organisme puissant qui s'appelle le Comité à la Distorsion Spatiale... »

— « Je sais, » fit Nan. Elle avait suffisamment lu, malgré ses défenses, dans le cerveau d'Earl Stanley. Arno montra ses dents de jeune loup, dans un sourire :

— « Je le pense aussi, » dit-il, « tu es bien placée... Cette terrible machine a été agencée, comme toutes les organisations de ce genre, pour un excellent motif : par la faute des inventeurs trop téméraires ou trop pressés, cette bonne vieille Terre était en péril ; il fallait mettre un frein aux jeux des apprentis sorciers... Le but du Comité à la Distorsion Spatiale est double : 1° étudier les moyens de vaincre l'hyperespace, sous toutes les garanties de sécurité ; 2° surveiller toute pénétration dans notre galaxie, ainsi que toutes les tentatives individuelles. Tu vois que cela peut mener loin ! Cet organisme-là, c'est leur Inquisition, une maffia légale, singulièrement plus puissante que les ministres, les parlements et les milliardaires, à tel point que, s'il venait demain à l'idée du président fédéral de construire sa petite mécanique hyperspatiale, il est probable qu'il serait mort d'embolie dans la semaine. Et on l'enterrerait avec les honneurs qui lui seraient dus... »

— « Oui, » dit Nan. « Mais d'où leur vient cette puissance illimitée ? »

— « D'une peur panique, » répondit Arno. « De ce qu'ils appellent la « Terreur de l'An 2000 », âge depuis lequel, par crainte de désintégration, l'humanité accumule ses legs et oriente ses meilleurs esprits dans la direction d'une science contrôlée. Moi, j'étais — je suis toujours — un

franc-tireur... Eh bien, tandis que la Terre, comme tu dis, me faisait une ovation délirante, le Comité Spatial n'a pas chômé : ils savent comment Andromède a sauté. Je suppose qu'ils le savaient déjà lorsque j'ai débarqué sur la Terre. Ils auraient dû m'arrêter alors... Oui, mais se saisir d'Arno Heller que le système solaire portait en triomphe ? Mettre la main au collet du Héros N° 1 ? La chose était risquée, et le Comité se compose d'esprits rassis. Il advint, cependant, que je prêtai le flanc à leurs entreprises, en m'embarquant sous un faux nom... Ils sautèrent sur l'occasion. C'est donc Walter Cross qui est le gibier à abattre à bord du *Téméraire*. On retrouvera, dans une crevasse des montagnes, un cadavre qui sera celui d'Arno Heller, et la Terre en conservera un éclatant souvenir ! »

Il passa sur sa blessure ouverte, dont la transparence luisait, une main incertaine, et prononça entre deux tons :

— « N'oublions pas que ton mari est le Chasseur N° 1, Nan. A quelle heure vient-il ici ? »

Elle se contint pour répondre :

— « Je ne pense pas qu'il viendra cette nuit. Il a trop à faire au poste du pilotage. »

Les sombres yeux eurent de nouveau un éclair glacé :

— « En somme, pourquoi t'a-t-il épousée ? »

— « Par pitié ! » jeta-t-elle, sèchement. « Parce que j'étais seule sur la Terre, et, malheureusement, pas assez humaine. Parce que je savais que tu reviendrais, gâchant toutes mes chances, semant la destruction sur ta route — et que je voulais te fuir à nouveau. Earl m'a ramassée comme une loque, sur les quais de l'astrodrome... »

— « Drôle de pitié ! » lança Arno. « Mais cela ressemble bien à Néor. Il trouverait dans la boue une perle unique et la ramasserait — par pitié, pour qu'elle ne soit pas foulée aux pieds... »

— « Tais-toi. Nous ne valons pas le petit doigt de Néor ! »

— « Tu me l'as déjà dit — et pas seulement une fois. Et aussi que mes lèvres souillaient son nom, rien qu'en le prononçant... Quel supplice que d'être lié par des liens intemporels à une gamine idéaliste qui a la mentalité et les préjugés d'une Grande Conjuratrice de l'Atlantide ! » Il abandonna ce ton de persiflage, pour ajouter : « Je crains de te gêner, Nan. Je suis, pour quelque temps, prisonnier dans cette cabine — les murs sont toujours énergétisés — je suppose qu'ils préparent une nouvelle opération et j'ai épuisé toute mon énergie statique... »

— « Je ne t'ai pas demandé de partir, » répondit-elle.

CHAPITRE IX

LA TRÊVE

Le commandant fit son rapport au garde-à-vous : il était outré ! En énergétisant les structures de l'astronef, il avait risqué son navire — un beau navire, auquel il tenait plus qu'à la prunelle de ses yeux. Il avait

balayé les étages aux infrarouges, suscitant des protestations qui iraient, disait-il, « jusqu'au Conseil Interplanétaire » — surtout dans les troisièmes, où les passagers n'arrivaient pas à tenir leurs enfants et où il y avait recrudescence des cas de « mal du néant ». Deux entreponts déliraient... A l'heure qu'il était, les gardes promenaient encore les projecteurs calorifiques dans la machinerie et les cales, dans une atmosphère de Jugement Dernier ; une fumée bleue obscurcissait l'air et une chaleur suffocante, malgré les ventilateurs, envahissait les coursives supérieures. Szubniak lui-même, l'encéphalographe sous les yeux, avait contrôlé les déclarations des passagers — et il n'avait rien trouvé. Una Vère ne cessait de hurler à l'infirmerie en prétendant qu'on avait bourré son cerveau d'électrons — et il y avait des moments où le commandant commençait à y croire !

— « Vous pensez, » demanda Vère, sortant de sa torpeur, « que ma femme a reçu une décharge d'énergie mentale ? »

Le commandant planta ses prunelles honnêtes de simple navigateur dans les yeux évasifs du chimiste :

— « Elle n'est pas épileptique, n'est-ce pas ? C'est du moins ce que vous avez déclaré dans vos fiches : « *Vère, Una-Stéphanie — maladies nerveuses — néant...* »

Vère étira son corps maigre. « Non, » dit-il. « Elle n'a jamais été malade, mais c'est une artiste, une hypersensible. Si la chose ne paraissait pas... paranormale à souhait, je dirais qu'elle réagit à certaines présences... »

— « Parfait, » dit Karpoff, « je crois que nous brûlons. Nous sommes sur la piste d'un être qui se moque de l'énergie électro-magnétique et se joue des micro-aciers, d'un être invisible — ou peu s'en faut — puisque l'encéphalographe n'a révélé nulle part de présence clandestine, mais qui agit sur les nerfs des femmes sensibles... A propos, cet encéphalographe, l'avez-vous utilisé partout, commandant ? »

Szubniak hésita un peu :

— « Sauf dans vos cabines personnelles... »

— « Vous auriez dû, » répondit Earl, glacial. « Personne n'est à l'abri du soupçon. Je ne vous dis pas que nous trahissons, mais il est facile de rompre l'équilibre mental d'un être, en le plongeant dans un milieu d'associations d'idées malfaisantes, ou encore par hypnose ou électrochoc. A l'avenir, en ce qui concerne vos recherches, traitez-nous en simples passagers, commandant Szubniak. »

Les autres acquiescèrent.

— « Poursuivons, » reprit Karpoff. « Toutefois cet être, pour paranormal qu'il soit dans ses manifestations, a aussi une action organique : il a tué trois gardes interplanétaires ainsi que Freade, et déséquilibré, à des degrés divers, deux membres de l'Equipe : les citoyennes Vère et Borelli. Entre parenthèses, une chance pour vous, Vère, que la présence de la citoyenne Stanley : sans elle, votre femme allait sous les infrarouges ! »

— « Mais pourquoi les femmes ? » demanda Olga Karpoff.

— « Pour la raison évidente, » répondit son mari, « que votre propre présence ici souligne encore : parce que ces deux-là étaient les plus influençables. Cela ne signifie pas que les autres soient à l'abri : un acide corrosif

s'attaque d'abord aux matières fragiles, et une action organique ou mentale augmente de potentiel, progressivement. »

— « C'est un aspect de la question ! » protesta Vère. « L'être que nous poursuivons n'est pas une énergie pure. J'ai fait analyser le sang qui tachait l'écran radio et celui qu'il y avait à l'encolure de la cuirasse astrale. Voici les conclusions de mes chimistes : ce ne serait pas du sang, mais... »

— « Quoi donc ? » demanda Szubniak.

— « Une sève végétale, fortement additionnée d'hémoglobine. L'être auquel nous avons affaire n'est donc pas tout à fait terrestre, disons — pas tout à fait humain... »

— « J'aime mieux ça ! » soupira le commandant. « Est-ce qu'il n'y avait pas, sur Saturne, des espèces de plantes pensantes ?... »

— « Oui. Mais elles ne se déplaçaient pas hors de leur terreau. Ne vous y trompez pas, ce fantôme a bien une apparence humaine. Vos graphiques, Borelli, ne mentionnent-elles pas une espèce humanoïde au sang vert ? »

Borelli fit un geste d'impuissance :

— « Lorsqu'il s'agit des dégénérescences... »

— « Il s'agit d'une mutation, » dit Earl Stanley. Il levait vers les membres de l'Equipe un visage ravagé, mais sa voix était calme. « J'aurais dû vous parler de cela, dès le début, mais j'hésitais — après tout, il s'agissait des documents secrets du Comité Spatial. Mais le *Téméraire* est hors de la zone de communications, à chacun de nous de prendre ses risques. Souvenez-vous, Borelli : à un certain moment, l'Institut Biologique nous a transmis des rapports venant de la Ceinture astrale — il s'agissait de phénomènes intéressant plusieurs planètes, mais Andromède primait. Çà et là, on relevait les naissances — normales — d'enfants à sang vert. Ces petits non-humains étaient doués d'aptitudes singulières... »

— « Les KZ, » fit Borelli. « Je croyais qu'on les avait opérés et qu'ils subirent mal l'ablation de certains centres cervicaux ?... »

— « Je me rappelle vaguement des histoires sinistres, » dit Vère. « Ces enfants possédaient d'étranges propriétés... »

— « ... Comme de s'adapter à n'importe quelle gravité, de décomposer l'énergie électrique — et Dieu sait quoi encore. C'étaient, en somme, des monstres bien conditionnés pour repeupler n'importe quelle planète, mieux conditionnés que l'humanité en général, et cela les rendait extrêmement dangereux... Il se peut que le rayonnement du système solaire s'étendant, nous ayons plus tard besoin d'une telle race, mais ces « Hyperspaciaux » spontanés venaient trop tôt. Ils bouleversaient toutes les lois... On essaya de les ramener à la norme, et la masse humaine crut, en effet, qu'on les avait anéantis, tous. Il semble que ce ne soit pas le cas... »

— « Nous aurions donc, » dit lentement Karpoff, « affaire à un mutant KZ d'Andromède. C'est ce que vous voulez nous faire entendre, n'est-ce pas, Stanley ?

— « Pour ma part, » dit Earl, « j'en suis persuadé. Et cela m'inquiète. »

— « Vous voulez dire que ?... »

— « C'est un danger que nous ne pouvons délimiter ni circonscrire sur un seul plan. Je ne me fais aucune illusion. Votre femme n'était pas neurasthénique, Borelli, et je doute que la libre citoyenne Vère ait jamais présenté des symptômes d'épilepsie ; elles n'en ont pas moins succombé à une volonté insidieuse qui s'est substituée à la leur. Je crois qu'à partir de maintenant, nous devrons tous surveiller non seulement les coursives du *Téméraire,* mais nos réflexes. »

— « J'ai une idée, » dit Szubniak qui avait écouté Earl avec une attention soutenue. « Ce n'est pas, bien sûr, une idée de savant — mais j'ai beaucoup voyagé — et sur certaines planètes nous avons rencontré des formes de vie si étranges !... Les oiseaux hypnotiseurs, et les autres... Alors voilà : pour prendre cette créature paranormale, mais vivante, il nous faut des agents organiques, vivants, que sa présence puisse impressionner... Grâce à Dieu, il ne s'agit pas d'un humain, n'est-ce pas ? »

— « Non, » dit Stanley avec rigueur, « il ne s'agit pas d'une créature tout à fait humaine. Votre idée, commandant ? »

— « Voici : nous avons à bord de ce navire un zoo qui comprend, entre autres, une dizaine de loups, des hyènes et des chacals ; ces bêtes, bonnes destructrices de déchets, devaient être débarquées sur l'astéroïde. Nous pourrions leur faire humer l'armure de Cross et les lâcher. »

— « D'accord, » dit Earl Stanley.

*
* *

Comme les savants se retiraient, le commandant, d'un signe imperceptible, retint le Commissaire à la Distorsion.

— « Libre citoyen, » dit-il, « nous avons eu le premier contact avec Andromède. Et j'aime autant vous dire que je suis très ennuyé. »

C'était énorme pour Szubniak qui ne se confiait guère et s'exprimait par euphémismes : le métier voulait ça. Il conduisit Earl à l'écran de sécurité et eut recours au régleur encéphalien. « On ne peut encore rien voir, normalement, » expliqua-t-il. « Nous recevons ici les radiations d'astéroïdes. La lueur qui se projette devant nous est à l'indice infinitésimal, ce qui ne serait rien, puisque Andromède est un satellite artificiel de faible densité. Mais elle est double ou triple, ce qui signifie... » Il n'acheva pas. Il fouilla parmi les microfilms reçus de la Terre. « Nous croyons avoir là une vue complète du désastre, » ajouta-t-il. « Il était entendu qu'il n'y avait plus trace d'atmosphère et que la vie organique était anéantie. Mais rien ne laissait prévoir que les secousses continuaient ! »

Earl adopta son régleur au petit écran de stéréo et contempla, sans pâlir ni changer d'expression, le spectre fluctuant qui annonçait la pire des choses. Lorsqu'il se tourna vers Szubniak, son visage était impénétrable et ses yeux clairs...

— « Il ne s'agit pas de mouvements orbitaux, » constata-t-il. « Simplement d'une force d'inertie. Mais cela ne nous avance pas. »

— « Vous concluez ? »

— « Que la gravité agissant, au lieu d'une Andromède, nous en trouverons deux ou trois. Fasse Dieu qu'elles soient habitables ! »

— « Mais, » murmura le commandant, « vous croyez que le Comité... »

— « Le propre du Comité est de prévoir les pires catastrophes. Ce n'est pas pour rien que nous avons chargé vingt ozonateurs séparés. »

Pendant un instant Szubniak ne réalisa pas ce qu'une pareille affirmation renfermait de menaces : déjà un satellite artificiel ravagé et réduit par les séismes présentait un enfer bien conditionné, mais de là à supposer que la Terre allait essaimer ses colons sur les aérolithes — il y avait un pas, et il hésitait à le franchir.

Il avança pourtant l'hypothèse monstrueuse :

— « Vous comptez débarquer tout de même ?... »

— « Ecoutez, commandant, » trancha Earl, « je ne perdrai pas mon temps à expliquer cela à Borelli ou à Vère. Mais un astronaute est placé sous les mêmes lois qu'un astrophysicien fédéral, nous appartenons au même organisme, dont nous sommes le cerveau et vous les bras. Par conséquent, vous savez qu'un ordre ne se discute pas. La Terre et le système solaire ont-ils besoin de l'avant-poste qu'est Andromède ? Cela est évident, et les catastrophes qui se sont abattues sur ce satellite ne font que le confirmer. S'il s'agissait d'une attaque extra-solaire c'est que la Ceinture Astrale gêne un envahisseur. Si, au contraire, comme je le crois, ce poste a servi de tremplin à des essais illégaux, nous devons étudier le péril sur place. »

— « Seigneur ! » murmura Szubniak.

— « Il est visible, » poursuivit Earl, « que le satellite s'est fragmenté en deux ou trois corps inégaux qui tournent sur le même axe et que l'érosion menace. Nous devrons établir les appareils de gravitation artificielle et tenir jusqu'au moment où ils auront soudé ces éclats : l'opération reviendra moins cher que la création d'un nouveau satellite. Ce sera la tâche des premiers colons, plus dure que nous ne le craignions, mais encore une fois, nous ne pouvons reculer. D'ailleurs, je débarquerai le premier. »

Le commandant s'inclina.

Earl demanda encore :

— « Quand comptez-vous lancer les loups ? »

Szubniak consulta son chronomètre :

— « Les esprits dans les entreponts d'en bas étaient un peu excités — nous leur donnerons encore deux heures de repos. Mettons... à six heures du matin — temps solaire.

Et Earl se rendit compte qu'il y avait des heures — des siècles — qu'il n'avait quitté le P.C. — ni revu Nan.

*
* *

— « Je crois que je me suis évanoui, » constata Arno Heller, se soulevant sur un coude sur sa peau d'ours blanc.

— « Idiot, » dit Nan, « tu ne connais pas cela ? C'est une relaxation complète. Lorsque nous sommes au bout du rouleau, nous récupérons,

et, pendant ce temps-là, la Terre peut se fendre. Je pense que la mort des mutants, c'est cela. Et un jour, nous nous réveillons... »

— « Quitte à réunir les atomes épars de notre enveloppe. Et s'il en manque quelque chose, nous avons terriblement faim. »

— « Tu as faim, toi ? »

Il fit une grimace : « Il y a bien trois jours que je n'ai rien mangé. »

— « Tu manges quoi, maintenant ? »

— « Hélas ! ni la rouille ni le nickel. Leurs opérations ont réussi à m'abîmer l'appareil digestif : il me faut des nourritures humaines. Embêtant, n'est-ce pas ? Tu me permets de me reposer encore deux minutes ? J'ai dans ma carcasse deux ou trois projectiles thermiques et cela fatigue un peu... »

Le radiateur aux infrarouges, qui ne rappelait en rien la menace de mort écarlate, baigna le visage pâle et les longs cils baissés comme sur une lancinante volupté. Nan serra les poings et courut aux placards, avec l'air de Judith qui va achever Holopherne. Elle se rappela que le monte-charge contenait encore son petit déjeuner qu'elle avait oublié et soupira de soulagement. Le mécanisme ne se mettant à fonctionner que lorsque le plateau s'allégeait, elle put ramener une solide ration de sandwiches au jambon, des œufs et de la bouillie d'avoine. Le café chaud était dans le thermos. Elle regarda Arno engloutir ces denrées ; son visage exprimait un léger dégoût. Il rit :

— « Tu me méprises de me nourrir comme tout le monde ? Toi, tu en es toujours à l'arsenic et à la chaux ? »

— « Non, » rétorqua-t-elle, inconsciente et distinguée, « j'ai là un petit pot d'oranges amères qui ont un goût délicieux d'amandes. On dirait du cyanure... »

— « Et comment fais-tu à table ? »

— « Oh ! je me suis habituée... je recrache sans difficulté. »

Après un instant de silence, elle demanda :

— « Tes projectiles thermiques... il n'y a rien pour les enlever ? »

— « Pas pour le moment. Mais ils ne sont pas dangereux, seulement gênants, ils se baladent hors du diaphragme. Un de ces jours, mes muscles finiront par les éjecter. Ce n'est pas la première fois, tu penses... »

— « Tu as eu une vie difficile ?... »

— « Assez. Tu te rappelles que déjà, au cimetière des fusées, les Terriens m'acceptaient avec peine ?... Et je ne parle pas des rixes entre navigateurs. Retiens ceci, mon enfant, nous ne sommes tués raide que par une balle en plein cœur qui nous enlève le contrôle de notre circulation. Le reste, vétilles. Nous cicatrisons même les tissus cervicaux et, en cas d'ablation, nos cellules grises prolifèrent. J'en sais quelque chose. »

— « Comment se fait-il que tu aies ce sang... presque rouge ? » demanda Nan, touchant légèrement la plaie du front.

— « Les transfusions, je suppose. Mon sang végétal dégoûtait ces sacrées infirmières d'Andromède. Au fond, j'ai toujours détesté les Terriennes, depuis... »

— « Oui, » répliqua Nan, acerbe. « La preuve, « *Chez le Martien* »... »

Un sourire fugitif, amusé, rendit au visage d'Arno sa grâce juvénile. « Alors, » fit-il, s'appuyant sur son coude, « c'était donc cela ? Je me demandais aussi lequel de mes « crimes » t'avait offensée à ce point... C'est à cause de cette aventure stupide — une coucherie — que tu t'es enfuie, en me maudissant ? Tais-toi, ne proteste pas, pour une fois ! Remarque, j'ai bien soupçonné ta présence — mais j'étais si abruti par leurs opérations, et j'avais le sang si lourd ! Ces tissus étrangers, ces glandes qu'ils m'avaient greffées — ils pesaient des tonnes ! J'ai mis du temps à les assimiler... Mais toi, Nan, libre et brillante, que j'avais prévenue, tu aurais dû comprendre ! J'avais tant espéré en toi ! Chaque fois que je souffrais trop, que leurs anesthésiques ne prenaient pas — trois fois sur cinq ! — je criais : « Au secours, Nan ! » Je criais en moi, bien sûr, j'avais trop peur de t'entraîner dans cette galère — en fait, tu as été probablement la seule d'Andromède, la seule de notre race de mutants, à y échapper... Je me disais : « Tout va bien puisque je l'ai avertie, elle n'oubliera pas, même si j'ai tout oublié. Qu'elle me rencontre un jour, dans une foule, elle m'appellera par mon nom — et je me réveillerai de ce cauchemar ! »

Lui aussi serrait les poings, mordait ses lèvres, et Nan comprit qu'il revivait les terribles instants...

— « Rappelle-toi, » reprit-il, « j'aimais beaucoup Andromède. Je ne connaissais rien en dehors de ce monde fermé, je n'avais lu aucun livre... Et il contenait cet abri — le cimetière des fusées, le jardin de ton couvent et ce mur couvert de lierre, où je montais pour te voir. Ta maison aux pandanus que j'ai tant admirée... J'ai perdu tout cela, parce que je voulais te revoir. Mais je dois encore te remercier. D'exister, d'abord. D'être la libre mutante, l'étincelante Nan qui m'a méprisé, quand j'essayais de m'acclimater, de rentrer dans la masse... Oh ! Nan, tu n'as pas vu ton regard sur l'astrodrome, adressé à ce garçon minable qui osait lever les yeux sur toi !

» Tu avais raison: le mécanicien Arno Heller n'y avait pas droit : c'était un minus, le courage lui manquait, même pour se suicider. Dans sa vie sans horizon, il n'avait, comme beaucoup d'autres, qu'un toit de tôle, éloigné des ozonateurs, et la paie de sa journée qu'il buvait, la triste brute !

» Tu m'as presque reproché cette sordide aventure de « *Chez le Martien* »... Oh ! Nan, comme j'en suis heureux ! Sais-tu que c'était la première femme que je touchais ? Elle était bouffie, ignoble et puait l'huile rance ; moi, je fermais les yeux, je serrais les dents — et je pensais à toi.

» Voilà ce qu'a été ma « trahison », si tu veux lui donner ce nom grandiloquent — et celles qui suivirent ne valurent guère mieux ! »

Maintenant, ils se taisaient, mais Nan avait glissé à terre, près du blessé ; elle ne savait plus si elle supportait de nouveau, dans les cavernes, un corps lourd et fiévreux, ou si le géant aux ailes mortes l'emportait sur les rocs. Elle s'arracha à cette douceur déchirante pour jeter :

— « C'est égal. J'ai voulu te tuer. Tu me dégoûtais trop ! »

— « Nan, tu es un monstre. Tu ne te rends donc pas compte que tu es encore plus monstrueuse que moi ? »

— « Qu'est-ce que tu as dit ? Répète-le, répète-le ! » Elle le bravait de sa blancheur de neige, de ses yeux sans couleur. « Tu n'as pas mêlé tout — le bien et le mal, la douleur et la joie — dans un mélange inexprimable ? Tu ne sais pas retenir ton sang ou hâter ta circulation ? Oh ! » cria-t-elle soudain, enfonçant ses ongles dans les épaules d'Arno, « pourquoi ne pouvons-nous nous parler sans nous faire du mal ? Pourquoi me traites-tu de monstre, pour la seconde fois ?...

— « Avoue, » dit-il gravement, « que la première fois, c'était mérité ? »

— « Je ne le pense pas. Je ne crois pas. Je n'ai jamais compris toutes ces histoires d'amour et de haine — ni les liens qui nous unissaient, toi, la Dispensatrice des Parfums, et moi. Je suppose que mon Ile a péri parce que tous, vous avez déchaîné vos sens, pas seulement les sens humains, mais ces aptitudes démesurées — électromagnétisme, fission de l'atome, que sais-je encore ? dans le seul but de posséder le monde et d'en tirer quelques gouttes noires de volupté. Je ne sais pas... sans doute, à l'époque où j'ai vécu à vos côtés, ai-je été trop jeune pour comprendre... »

— « Tu es toujours trop jeune, Nan. »

— « Mais j'aimerais savoir... »

— « Pour quoi faire ? » demanda-t-il avec une tristesse profonde. « Vois-tu, je ne regrette rien de cette vie-là : nous étions neufs alors, dans la plénitude de nos facultés et de nos forces, et remplis de foi en nous-mêmes, cette « foi qui remue les montagnes ». Je crois que, revenu au même point, j'aurais agi comme autrefois. Maintenant, quoi que nous fassions, nous appartenons à un monde vieux et de civilisation différente.

» Tu me diras que l'Atlantide était hautement civilisée — oui, mais sur un autre mode. Songe seulement aux lois... Tout à l'heure, tu me demandais quels liens m'unissaient à la Dispensatrice des Parfums : elle était ma sœur et devait devenir mon épouse — l'inceste sacré ne date pas des Pharaons. Nous appartenions à une race qui s'affirmait par le meurtre et la volupté ; un Atlante ne pouvait avoir de relations avec un Humain ordinaire, sans le tuer ! Et nous développions en nous les facultés de destruction qui, jaillissant toutes à la fois, comme des gerbes de flammes, faisaient autour de nous un vide affreux.

» Tuer, aimer, était un. Il est possible que des civilisations identiques, des mœurs d'insectes, existent encore sur des planètes éloignées de notre Galaxie. Tout ce qui s'attache de honteux, de charnel aux unions humaines, toutes les épouvantes ancestrales viennent de là... Notre Ile si belle était un monde de criminels triomphants... »

— « Et tu n'étais pas meilleur que les autres ! »

— « Pire sans doute, car j'ai eu pour sœur Nellaré. Redoutant mon ascendant sur les Atlantes ailés, elle fit tout pour affaiblir ma volonté, pour me pourrir... c'est le mot. J'étais odieux, Nan. Mon seul sentiment normal,

avouable, suivant notre code moral actuel, était mon amour pour toi — mais les lois de l'Atlantide en faisaient le plus noir des crimes.

» C'est d'ailleurs pour ce crime que je devais être supplicié quand arriva le providentiel cataclysme. J'avais, par trois fois, désobéi à la reine, et tu avais prononcé toi-même mon arrêt de mort. »

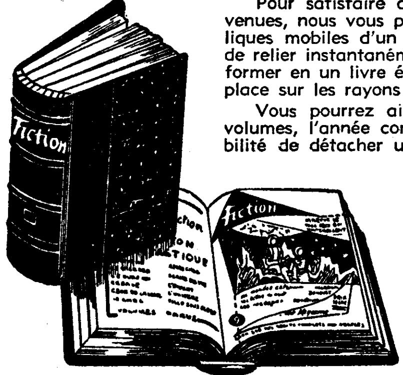
— « Je ne comprends pas ! » s'écria de nouveau Nan, serrant ses tempes à deux mains. « Il me semble pourtant que j'étais folle de toi... Attends, ne me touche pas ! C'était dans l'autre vie. »

— « Veux-tu que nous la revivions, durant un instant, ensemble ? » murmura Arno. « C'était un tel supplice et un tel ravissement... »

(La fin au prochain numéro.)



Pour conserver votre collection de « FICTION »



Pour satisfaire aux demandes nombreuses qui nous sont parvenues, nous vous présentons une reliure cartonnée à tiges métalliques mobiles d'un maniement extrêmement pratique qui permet de relier instantanément un semestre de « Fiction » et de le transformer en un livre élégant avec titre or sur le dos, qui trouvera sa place sur les rayons de votre bibliothèque.

Vous pourrez ainsi réunir à portée de votre main, en deux volumes, l'année complète de « Fiction » tout en ayant la possibilité de détacher un ou plusieurs exemplaires très facilement et dans le minimum de temps si vous désirez les consulter isolément.

Chaque reliure est livrée avec une étiquette assortie portant en lettres dorées l'indication des numéros qu'elle est destinée à contenir. N'omettez pas, avec votre commande, de spécifier l'étiquette désirée : « nos 1 à 7 » ; « 8 à 13 », etc., ainsi que le type de reliure dont vous avez besoin (type A, pour les nos 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du no 38 ; type B, pour les nos 8 à 37 inclus).

Cette reliure est vendue à nos bureaux au prix de **345 F.**

Frais d'envoi à domicile, pour la France et l'Union Française, pour 1 reliure : **120 F** ; pour 2 reliures : **150 F** ; pour 3 reliures : **195 F.**

Pour l'étranger, conditions suivant tarif postal en vigueur. Paiement par chèque bancaire, mandat, chèque ou virement postal. (C. C. P. Editions OPTA-Paris 1848-38.)

AVANTAGE SPÉCIAL A NOS ABONNÉS

Nos abonnés bénéficient d'une réduction de 10 % sur le prix de chaque reliure.

Adressez toutes vos commandes aux

« ÉDITIONS OPTA », 96, rue de la Victoire — PARIS-9e

Un jour à la plage

(*Day at the beach*)

par CAROL EMSHWILLER

Après bien d'autres auteurs de science-fiction, Carol Emshwiller nous offre son propre tableau de la vie des survivants d'après la grande guerre atomique. Ce thème inépuisable, nourri de la plus grande des angoisses contemporaines, finit par prendre une valeur de mythe. L'auteur le traite à sa manière, avec un doigté typiquement féminin (1).



« Nous sommes samedi, » dit la femme en tirant sur son fichu vert et effiloché pour être certaine qu'il cachait son absolue calvitie. « J'oublie quelquefois de tenir le compte des jours, mais j'en ai coché trois de plus sur le calendrier, car je crois en avoir laissé passer trois. Aussi, c'est sûrement samedi, aujourd'hui. »

Elle s'appelait Myra. Elle n'avait ni sourcils ni cils. Ses joues n'étaient même pas ombrées du plus diaphane des duvets. Jadis, ses longs cheveux étaient noirs, mais à présent, à voir son visage rose et lisse, on eût dit une ancienne rousse.

Ben, son mari, qui était tout aussi chauve, s'installa pesamment devant la table de la cuisine. C'était l'heure du petit déjeuner. Il portait un short à carreaux rouges, décoloré, et un polo largement percé sous le bras. Son crâne qui s'arrondissait au-dessus de ses yeux fixes paraissait plus nu encore que celui de sa femme, car il ne portait pas de chapeau.

— « On sortait tous les samedis, » dit Myra en posant un bol de bouillie d'avoine sur la table, devant une chaise de bébé, et un autre, plus grand, devant son mari.

— « Samedi ou pas, il faut que je tonde la pelouse ce matin. »

Faisant la sourde oreille, elle continua :

— « On serait allé à la plage, un jour comme aujourd'hui. J'ai oublié des tas de choses, mais ça, je m'en souviens. »

— « A ta place, je n'y penserais plus. »

Le regard vide de Ben se posa sur la chaise de bébé. Alors, il alla ouvrir la fenêtre et appela : « Gaminou ! Gaminou ! C'est l'heure du déjeuner !... Il ne viendra pas, » ajouta-t-il à mi-voix.

— « Mais si, j'y pense, » enchaîna Myra. « Je me rappelle les saucisses, la bouillabaisse aux fruits de mer... Ce qu'il faisait frais par des journées pareilles ! Je crois bien que je n'ai plus de maillot. »

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *Rencontre* » (n° 59) ; « *La cité des robots* » (n° 64).

© 1959, *by Mercury Press, Inc.*

— « Ce ne serait plus comme avant, n'importe comment. »

— « Oh ! la mer est toujours pareille, tu peux être tranquille. Je me demande si la jetée est encore là. »

— « Tu parles ! Je n'ai pas besoin d'y aller pour savoir qu'elle a été transformée en bois de chauffage. Cela fait quatre hivers, maintenant. »

Myra s'assit et contempla son bol, les coudes sur la table.

— « De la bouillie d'avoine, » murmura-t-elle. Et dans ces simples mots vibrait tout ce que la plage évoquait de désir en elle.

— « Ce n'est pas que je ne veuille pas t'apporter un peu de bonheur, » dit Ben en effleurant le bras de sa femme du bout des doigts. « Oui, je souhaiterais pouvoir te faire plaisir. J'aurais aimé ne pas m'être laissé voler cette boîte de corned-beef, la dernière fois. Mais c'était lourd ; il a fallu que je coure et il y a eu de la bagarre dans le train et j'ai perdu le sucre aussi. Je me demande quel est le salaud qui l'a récupéré. »

— « Je sais toute la peine que tu te donnes, crois-moi. Seulement, il y a des moments comme ça où on n'en peut plus. Faire deux cents mètres pour aller chercher de l'eau — et encore, à condition qu'il y ait du courant pour faire marcher la pompe — et cette sempiternelle bouillie d'avoine... Le vase déborde ! Et toi, surtout, qui prends tous les risques pour chercher le ravitaillement. »

— « Oh ! Je m'en sors ! Il y en a de moins costauds que moi dans le train. »

— « Je ne cesse d'y penser. Et je remercie le bon Dieu : où en serions-nous autrement ? Dans la tombe, morts de faim... »

Il plongeait la tête dans son bol, les lèvres allongées, en faisant des bruits de succion. Maintenant encore, elle s'étonnait que son crâne fût tellement haut, tellement nu, tellement bombé ; à voir son homme si laid, à songer à tous les dangers qu'il courait, elle éprouva l'envie soudaine de lui faire une chevelure de ses deux mains en coupe doucement posées sur la tête. Mais elle se contenta de lisser à nouveau le foulard qui masquait sa propre calvitie.

— « Quand même, est-ce que c'est une vie ? Tout le temps calfeutré chez soi ! C'est peut-être bien eux, les autres, les morts, qui ont le plus de veine. Même pas pouvoir aller à la plage le samedi, si c'est pas malheureux ! »

Les mots se formaient, que, précisément, elle ne voulait pas prononcer parce que Ben en aurait de la peine. « Non ! » se morigénait-elle. « Tai-toi, tout de suite. Fais comme il t'a dit : ne pense pas. » Mais il était trop tard.

— « Gaminou n'est encore jamais allé à la plage, tu sais. Pas même une fois. Et la mer n'est qu'à douze kilomètres. »

Elle savait que Ben souffrait.

— « Où est-il ? » dit Ben. Il se retourna vers la fenêtre pour appeler l'enfant. « Toujours à vadrouiller ! »

— « Bah ! Ce n'est pas comme du temps où il y avait des voitures. Il court vite et il sait grimper pour ses trois ans et demi, tu as bien vu. Et puis, que veux-tu faire ? Il est levé si tôt. »

Ben, qui avait terminé son repas, but une tasse d'eau puisée à même la marmite ventrue trônant sur la cuisinière.

— « Je m'en vais jeter un coup d'œil dehors. C'est pas de l'appeler qui le fait venir. »

Myra commença enfin à manger en surveillant son mari par la fenêtre. Il marchait le dos voûté, la tête penchée de côté. Autrefois, il portait des verres ; mais il y avait un an que sa dernière paire de lunettes était cassée. Ce n'était pas dans une bagarre que cela s'était produit, il prenait soin de laisser les lunettes à la maison quand il partait en randonnée, bien qu'à l'époque les choses ne fussent pas aussi terribles que maintenant. C'était Gaminou qui les avait brisées. Il avait grimpé jusqu'au tiroir où elles étaient rangées et les avait jetées par terre. Et il avait un an de moins, alors !

Ben sortit de son champ de vision et Gaminou surgit en bolide comme s'il était resté tout le temps blotti derrière le thuya, de l'autre côté de la porte.

Contrairement à ses parents qui étaient grands, roses et chauves, il avait une épaisse tignasse noire, plantée très bas sur le front et qui retombait si loin derrière le cou que Myra se demandait si les cheveux envahissaient ainsi le dos, avant ; grêle et petit pour son âge, il avait néanmoins l'air fort et nerveux avec ses membres allongés. Il avait le teint olivâtre, la face large, les traits camus et son regard circonspect se posait maintenant avec curiosité sur sa mère. Qu'allait-elle faire ?

Elle se contenta de soupirer et l'assit sur sa haute chaise en posant un baiser sur sa joue tiède et ferme. Quels cheveux, songeait-elle ? Si seulement elle s'y entendait mieux à les couper, il serait plus propre.

— « Il n'y a plus de sucre, mais je t'ai gardé des raisins secs. » Elle en prit une poignée dans une boîte et les fit pleuvoir sur les céréales, puis s'approcha de la porte. « Il est là, Ben ! Il est là... Petit feu follet, va, » ajouta-t-elle à voix basse.

Ben répondit par un sifflement et Myra retourna dans la cuisine : le contenu du bol était répandu sur le sol en une masse grumeleuse que l'enfant contemplait avec intérêt. Myra s'agenouilla et récupéra à la cuiller toute la bouillie qu'elle pouvait sauver ; cela fait, elle empoigna son fils avec une brusquerie non dépourvue de douceur, fit glisser la culotte de coutil et assena deux magistrales claques sur le petit derrière nu. « Comme si nous avions de la nourriture à gâcher ! » grommela-t-elle. Puis elle se demanda si les gamins avaient tous, à trois ans, cette toison au bas de l'échine...

L'enfant poussa deux cris brefs, mais ne pleura pas. Elle le prit alors dans ses bras, blotti contre son cou comme elle aimait à le porter. Il poussa encore un glapissement, moins fort, et lui mordit la clavicule. Elle desserra son étreinte et Gaminou glissa entre ses bras. Cela faisait mal. Il lui avait arraché la chair sur près d'un centimètre.

— « Il m'a encore mordu, » s'écria-t-elle à l'intention de Ben qui ouvrait la porte. « Mordue ! Tout un morceau enlevé. Tiens, regarde, il l'a encore à la bouche... »

— « Seigneur ! Espèce de sale... »

— « Ne lui fais pas de mal. Je lui ai donné une bonne fessée pour lui apprendre à renverser sa bouillie. Trois ans, c'est l'âge difficile. » Elle

tira son mari par le bras. « C'est écrit dans les livres. Trois ans, c'est l'âge difficile, qu'ils disent. »

Mais les livres disaient, elle se le rappelait, que trois ans, c'est le début de l'âge de la coopération.

Ben renonça et Gaminou s'élança hors de la cuisine en courant vers les chambres.

Myra poussa un profond soupir : « Il faut que je sorte d'ici. Que je sorte vraiment d'ici. »

Il s'assit et la regarda laver la plaie et la bander.

— « Tu ne crois pas qu'on pourrait y aller ? Rien qu'une fois ? Avec une couverture et un repas froid. Il faut vraiment que je fasse quelque chose. »

— « Eh bien, soit ! Tu mettras la clé anglaise dans ta ceinture ; moi, je prendrai le marteau et on risquera le coup avec la voiture. »

*
* *

Elle passa vingt minutes à chercher les maillots avant d'abandonner ses efforts infructueux. Cela n'avait pas d'importance : il n'y aurait probablement personne.

Pas de difficulté pour le repas ; en cinq minutes, elle réunit une précieuse boîte de thon, des biscuits durs qu'elle avait faits la veille, profitant d'un moment où l'électricité avait fonctionné, et quelques pommes rabougries et mangées des vers, qui provenaient des arbres voisins ; on les conservait pendant l'hiver dans une maison proche qui possédait une cave. Elle entendait des bruits venant du garage. Ben sortait l'essence de sa cachette ; il en mettait dans le moteur la quantité suffisante pour faire douze kilomètres et remplissait, pour le retour, un bidon qu'il dissimulerait dans un coin, une fois arrivé.

Maintenant que la chose était réglée. Myra commençait à se demander si cette excursion était raisonnable, bien qu'elle sût pertinemment qu'elle ne changerait pas d'idée. On pouvait bien prendre le risque d'aller à la plage une fois tous les quatre ans. Déjà, l'année dernière, elle en avait eu envie. Cette fois, elle irait et en profiterait. Elle donna une pomme à Gaminou pour qu'il se tînt tranquille et emballa les provisions dans un panier, les lèvres serrées, se répétant que c'en était fini des « si » et des « mais » et qu'elle allait prendre du bon temps.

Après la guerre, Ben avait changé la Dodge aux énormes enjoliveurs contre une bruyante petite voiture française où l'on s'installa confortablement ; le panier à pique-nique rejoignit sur la banquette arrière la couverture militaire, le seau et la pelle de Gaminou. Elle prit l'enfant sur ses genoux. Quand il tournait la tête, elle sentait ses cheveux lui caresser la joue.

La route était déserte. « Tu te rappelles, avant, au moment du week-end ? » pouffa-t-elle. « Pare-chocs contre pare-chocs ! C'était pas drôle. »

Ils croisèrent une personne âgée à bicyclette, vêtue d'une chemise aux couleurs vives par-dessus un pantalon de coutil. Impossible de savoir si

c'était un homme ou une femme. Mais le cycliste sourit et ils agitèrent la main en retour.

Le soleil était chaud, mais aux abords de la plage une légère brise se leva et l'odeur de la mer leur parvint. Myra retrouvait l'impression qu'elle avait eue la première fois qu'elle l'avait vue. Elle était de l'Ohio et c'est à douze ans qu'elle avait fait connaissance avec la vaste étendue de sable lumineux et avec cette odeur. Elle serra avec force Gaminou contre elle et posa sa tête contre l'épaule de Ben, au risque de faire basculer le petit. « Oh ! cela va être merveilleux ! Tu vas voir la mer, Gaminou. Regarde, chéri, regarde bien ! Et respire : c'est délicieux. » Mais Gaminou se tortilla jusqu'à ce qu'elle relachât son étreinte.

Enfin la mer leur apparut. Telle qu'elle avait toujours été : immense, étincelante, sonore comme... non ! Noyant tous les bruits de la guerre. Comme le ciel obscur et son semis d'étoiles, comme la lune froide et impassible, elle effaçait tout, même ce qui s'était passé.

Ils longèrent la longue file des cabines intactes. Comme Ben l'avait prévu, du caillebotis, il ne restait plus une planche.

— « Arrêtons-nous à l'établissement de bains. »

— « Non. Il vaut mieux ne pas rester de ce côté. On ne peut pas savoir qui peut s'y trouver. Je vais aller un peu plus loin. »

La décision de Ben lui parut juste, d'autant plus qu'elle avait cru voir en passant devant la dernière cabine une silhouette sombre se cacher au coin du mur.

Après avoir roulé pendant un peu plus d'un kilomètre, Ben arrêta la voiture derrière un bouquet d'arbrisseaux et de buissons anémiques.

— « Rien ne doit gâcher cette journée, » dit-elle en sortant le panier. « Viens, Gaminou. » Elle se déchaussa et s'élança en courant vers la plage, le panier brimbalant contre ses genoux. Le bambin se débarrassa de ses espadrilles et se mit à gambader allégrement sur ses pas. « Tu peux te déshabiller, chéri. Il n'y a pas un chat. »

Lorsque, un peu plus tard, Ben les rejoignit après avoir caché l'essence, elle était allongée sur la couverture avec son vieux short rouge, un soutien-gorge et son éternel fichu vert ; Gaminou, tout nu, le corps bronzé, sa toison mouillée collée contre le dos, jouait dans l'eau peu profonde avec son seau, environné d'éclaboussures.

— « Regarde, » dit Myra, « personne à perte de vue. Et pourtant la vue s'étend loin. On sait qu'il y a des gens par-ci, par-là, dans les maisons. Mais ici, c'est comme s'il n'y avait que nous au monde. Et cela n'a plus d'importance. Rien que toi, moi et le petit. Comme si on était Adam et Eve. »

Il se coucha à plat ventre à côté d'elle.

— « C'est agréable, cette brise, » dit-il.

Epaule contre épaule, ils regardaient les vagues, les mouettes, Gaminou. Au bout d'un moment, ils se jetèrent à l'eau ; puis ils déjeunèrent et se recouchèrent pour contempler paresseusement le paysage.

Myra se retourna et dévisagea son mari.

— « Devant la mer, rien ne compte plus, » murmura-t-elle en lui passant

un bras autour du cou. « On fait partie de tout : du vent, de la terre, de la mer, mon Adam. »

— « Mon Eve. »

Il sourit et l'embrassa. Un baiser qui se prolongea plus qu'ils n'en avaient eu l'intention.

— « Myra... Myra. »

— « Il n'y a que nous, nous seuls. » Elle s'assit. « Je n'ai jamais vu un docteur depuis la peur que j'ai eue quand Press Smith a été assassinée par ces gosses errants. »

— « Nous en trouverons un. D'ailleurs, tu n'as jamais eu d'ennuis de ce côté. Cela fait fichtrement longtemps. Et je t'aime. Gaminou aura plus de quatre ans quand nous en aurons un autre.

Elle se mit debout et s'étira, face à la mer. Ben lui saisit la cheville. « Il y a des gens qui viennent, » annonça-t-elle. A ces mots il se leva à son tour.

Très loin, là-bas, sur la bande de sable humide et ferme, trois hommes s'avançaient dans leur direction d'une démarche décidée.

— « Tu as la clé anglaise ? » fit Ben. « Mets-la sous la couverture et reste assise à côté. Mais garde tes genoux pliés. »

Il enfila sa chemise sans la passer dans son pantalon, pour que le pan cachât le marteau glissé dans sa ceinture. Puis il attendit.

Les trois hommes étaient chauves. Tous étaient torse nu. Deux d'entre eux étaient vêtus de blue-jeans coupés à la hauteur du genou et maintenus par de larges ceintures. Leur compagnon portait des culottes courtes et une casquette de cuir rouge ; la crosse d'un pistolet saillait au-dessus de la boucle de son ceinturon. C'était le plus âgé. Les autres étaient encore des gamins. Lorsqu'ils arrivèrent à proximité de Ben, les jeunes s'arrêtèrent, laissant l'aîné faire les derniers pas.

L'homme était petit mais avait l'air d'un dur.

— « Vous avez de l'essence. »

Ce n'était pas une question mais la constatation d'un fait, proférée d'une voix monocorde.

— « Juste de quoi rentrer. »

— « Je veux pas dire : ici. Vous avez de l'essence chez vous : c'est ça que je veux dire. »

Myra demeurait assise, rigide, la main posée sur la clé anglaise que dissimulait la couverture. Ben faisait face à l'intrus ; elle voyait son dos arqué, la bosse que faisait la tête du marteau sous sa chemise. S'il se tenait droit au lieu de rentrer ses épaules, songeait-elle, il aurait l'air plus large, plus grand même et il impressionnerait ce petit bonhomme. Mais le petit bonhomme avait un pistolet dont l'éclat sombre aimantait le regard de Myra.

Ben avança d'un pas.

— « Bougez pas, » dit le petit homme. Il se balançait sur ses jambes, l'air détendu, mais posa la main sur sa hanche. Près de son arme. « L'essence qu'il y a chez vous, où que vous l'avez eue ? M'est avis qu'on va vous accompagner et que vous allez nous prêter un peu du coco qu'est chez

vous. Où c'est que vous avez planqué l'essence pour le retour ? Hein ? Si vous le dites pas, des fois que je laisserais mes potes rigoler un brin avec votre moujingue, peut-être bien que ça vous ferait pas tellement plaisir ? »

Gaminou s'était lentement éloigné. A présent, aplati contre le sol, il observait la scène de tous ses yeux. Myra distinguait les muscles bandés qui faisaient des nœuds sur ses bras et ses mollets. Cela lui rappelait les gibbons qu'elle avait vus jadis au zoo. Son malheureux petit visage faisait vieillot. Ce n'était pas la tête d'un enfant de trois ans. Lentement, la main de Myra glissa vers la clé anglaise. Ils avaient intérêt à ne pas toucher à Gaminou !

Elle entendit son mari répondre : « Je ne sais pas. »

— « Oh ! Ben... Ben... » murmura-t-elle.

L'homme fit un signe et les deux jeunots s'élancèrent, mais Gaminou les avait devancés et détalait. Comme elle conservait son regard fixé sur le petit et ses poursuivants, elle s'embarrassa dans la couverture et il lui fallut un moment avant de s'emparer de la clé. Elle entendit un cri suivi d'un gémissement. « Oh ! Ben ! » répéta-t-elle en se retournant.

Mais Ben avait le dessus. Son adversaire essayait d'utiliser son revolver en guise de matraque, mais il le tenait par la crosse. Et Ben avait son marteau. Et il était plus fort que le petit homme.

Elle regardait le combat, l'œil fixe, les doigts crispés sur la clé anglaise qu'elle étreignait avec tant de force que ses phalanges blanchissaient, prête à voler au secours de son mari si le besoin s'en faisait sentir.

Mais l'affaire fut réglée en une minute. Ben se dégagea rapidement du corps affalé de son adversaire, le marteau d'une main, le revolver tenu par le barillet de l'autre. « Reste ici, » cria-t-il en s'élançant au pas de course.

Elle regarda la mer quelques instants, écouta le bruit du ressac, mais maintenant le flot imperturbable avait perdu son importance. Elle se retourna et suivit la trace des pas imprimés dans le sable.

Elle vit Ben atteindre le rideau de broussailles et faire volte-face.

— « Alors ? »

— « Quand ils ont vu que j'avais le revolver de leur copain, ils ont filé. Il n'est même pas chargé. Maintenant, nous devons retrouver le petit. »

— « Il est perdu ! »

— « Il ne vient jamais quand on l'appelle. Il va falloir le chercher. Dieu sait où il peut être ! Moi, je vais voir par là. Toi, reste ici. Si par hasard tu as besoin de l'essence, le bidon est enterré sous ce buisson. »

— « Il faut qu'on le trouve. Il ne connaît pas le chemin pour rentrer. »

Il l'embrassa en la serrant avec force. Contre sa nuque, elle sentait les muscles du bras de Ben presque aussi durs que la tête du marteau qui lui rentrait dans la chair. Quatre ans plus tôt, comme ses étreintes étaient douces, rassurantes ! Il avait des cheveux, en ce temps-là ; mais il avait aussi du ventre. Aujourd'hui, il était chauve et musclé. Quelque chose de perdu, quelque chose de gagné.

Il s'éloigna, mais, après quelques pas, il se détourna pour lui sourire.

Elle lui fit un signe de tête. Qu'il comprenne que son bras autour d'elle, que son baiser lui avaient fait du bien !

« Je mourrais si quelque chose arrivait et que nous perdions Gaminou, » pensa-t-elle, « mais le plus terrible serait encore de perdre Ben. Ce serait vraiment la fin du monde. »

Elle examina le terrain en appelant son fils à voix basse ; il allait falloir fouiller chaque buisson, regarder derrière tout ce qui traînait par terre. Il tenait si peu de place quand il se roulait en boule, et il pouvait conserver une immobilité totale !

Par moments, elle regrettait qu'il n'y eût pas un autre enfant du même âge. Cela lui fournirait un point de comparaison. Elle avait tellement oublié de choses ! Il lui arrivait parfois de se demander si Gaminou était normal.

— « Gaminou ! Gaminou ! Viens voir maman ! Viens ! On a encore le temps de s'amuser dans le sable et il reste des pommes. »

Elle se pliait en deux, tendant la main pour palper les buissons.

Le vent fraîchit et les nuages s'amoncelèrent. Elle frissonna. Mais, bien qu'elle n'eût sur elle que son short et son soutien-gorge, c'était surtout un froid intérieur qui la glaçait. Elle avait l'impression de tourner en rond depuis une heure bien sonnée, mais elle n'avait pas de montre et, dans cette situation, elle n'était pas sûre de son estimation. Pourtant, le soleil était plus bas sur l'horizon. Il faudrait rentrer bientôt. A présent, elle était aux aguets, attentive à repérer des silhouettes qui ne seraient celles ni de Ben ni de Gaminou, et sa clé anglaise écartait avec moins de soin les fascines. A chaque instant, elle revenait sur ses pas pour jeter un coup d'œil sur la couverture, le panier, le seau, la pelle et le cadavre étendu près de sa casquette de cuir rouge.

Et justement, alors qu'elle venait de s'assurer à nouveau que tout était en ordre, que personne n'avait rien dérangé, elle aperçut une sorte de monstre bicéphale descendant à vive allure vers la plage. Une des têtes qui dodelinait au-dessus de l'autre était chevelue. C'était celle de Gaminou.

C'était l'heure du couchant. Les feux roses du soleil s'assombrissaient à mesure que Ben et Gaminou approchaient, et tout changeait de couleur. Les carreaux du short de Ben étaient d'un rouge plus violent, le sable virait à l'orange.

Le rire à la bouche, elle s'élança à leur rencontre, faisant jaillir l'eau sous ses pas.

— « Aaah ! » fit Gaminou quand elle le serra sur sa poitrine.

— « Nous serons rentrés avant la nuit, » dit-elle. « Nous avons même le temps de prendre un dernier bain. »

Enfin, ils rassemblèrent leurs affaires. Gaminou tournait autour du cadavre allongé près de la couverture. A plusieurs reprises il le toucha et Ben dut lui donner une fessée. L'enfant s'assit alors un peu plus loin en poussant de petits cris de chat.

Il s'endormit dans la voiture, la tête enfouie dans le cou de sa mère, comme elle l'aimait. Le soleil se couchait dans une féerie de pourpres chatoyants.

Myra s'appuya sur Ben.

— « La plage fatigue toujours. C'était déjà comme ça avant, je m'en souviens. Je n'aurai pas besoin qu'on me berce, ce soir. »

Il conduisait en silence. L'autoroute était vide. La voiture n'avait pas de phares. Cela n'avait aucune importance.

— « Ç'a été une bonne journée, après tout, » dit-elle. « Je me sens toute requinquée. »

— « Tant mieux. »

La nuit tomba comme ils arrivaient. Ben coupa le contact et tous deux restèrent un moment immobiles sur leurs sièges, la main dans la main.

— « Ç'a été une bonne journée, » répéta-t-elle. « Et Gaminou a vu la mer. »

Elle caressa la toison de l'enfant endormi, doucement pour ne pas le réveiller, et bâilla.

— « Je me demande quand même si c'était vraiment samedi. »

(Traduit par Michel Deutsch.)



DERNIER NUMÉRO
de votre abonnement

ABONNÉS !

Si l'étiquette portant la mention ci-contre est apposée sur la bande d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre rappel.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 50 francs en timbres pour la Métropole, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.

Ad vitam aeternam

(*The cold, cold box*)

par HOWARD FAST

Nous avons déjà présenté au public français Howard Fast, lors de la parution dans « Fiction » *de sa nouvelle* « Le nœud » (*n°* 70). *Celle que vous allez lire concerne l'hypothermie, c'est-à-dire la conservation indéfinie de la vie aux basses températures. Ce procédé existe dans la réalité (il a été inventé par un des médecins en chef de la marine française, le professeur H. Laborit). Howard Fast en tire une situation originale et nouvelle.*



Comme d'habitude, ce fut le 10 décembre à 9 heures du matin que s'ouvrit la séance inaugurale de l'assemblée plénière. 9 heures, c'est une heure raisonnable pour commencer une longue journée de travail ; quant à la date du 10 décembre, il y avait longtemps qu'on l'avait retenue comme la plus favorable. Elle offrait une garantie contre l'incontinence verbale ; chacun voulait être chez soi pour les fêtes de Noël (ou leur équivalent) et l'ordre du jour était minuté de façon que la session durât exactement deux semaines — et pas une heure de plus.

Au début, cette mesure avait conduit à des séances interminables ; parfois les administrateurs se réunissaient deux ou trois jours d'affilée sans s'accorder de répit, même pour dormir. Mais, peu à peu, l'organisation remplaçant l'improvisation, les choses étaient automatiquement rentrées dans l'ordre et l'on se séparait maintenant à 16 heures tous les jours. Certaines années, même, l'ordre du jour avait été épuisé un ou deux jours avant la date prévue.

Ces réunions étaient maintenant bien rodées et leur déroulement était devenu affaire de routine. La grande horloge qui ornait le mur de la vaste et agréable chambre du Conseil achevait à peine d'égrener son carillon musical et feutré que les derniers arrivants s'installaient en échangeant de courtois signes de tête ou, si le hasard voulait que le voisin fût une vieille connaissance, quelques mots amicaux. Tout le monde était parfaitement détendu ; nul ne semblait se soucier du temps qu'allait durer le colloque.

Les administrateurs — ils étaient exactement trois cents — étaient confortablement installés dans une salle qui ressemblait à un petit amphithéâtre ; une sorte d'estrade surmontée d'un podium se dressait au centre de l'hémicycle, permettant à l'orateur de se tourner vers n'importe quelle travée. Le chiffre de trois cents, arbitrairement fixé après un grand nombre d'essais et d'erreurs, ayant été finalement adopté comme l'effectif

© 1959, *by Mercury Press, Inc.*

optimum pour un travail efficace, la moitié des sièges demeuraient vides. De temps en temps, la question de refaire la salle revenait sur le tapis mais nul ne s'en était jamais soucié pour de bon : aussi, les places inoccupées faisaient-elles désormais partie du décor.

Le Conseil était composé à égalité d'hommes et de femmes. L'âge minimum requis pour en faire partie était de trente ans, mais celui de la retraite était laissé à la discrétion de chacun ; de ce fait un pourcentage raisonnable d'administrateurs avaient plus de soixante-dix ans. Les deux tiers des assistants avaient entre cinquante et soixante ans. Le Conseil ayant des responsabilités à l'échelle internationale, il n'était que normal que tous les pays fussent représentés en son sein : il y avait donc des blancs, des noirs, des jaunes et toutes les nuances, toutes les gradations intermédiaires possibles. Comme aux Nations Unies — mais les Administrateurs avaient trop de modestie pour faire eux-mêmes ce rapprochement — plusieurs langues officielles avaient été adoptées (un système de traduction simultanée fonctionnait), bien que l'anglais fût le plus utilisé.

Le Président du Conseil d'Administration, originaire d'Indochine, ouvrit précisément la séance en un anglais excellent. Après avoir souhaité la bienvenue à ses collègues et leur avoir indiqué que tous les membres du Comité étaient présents, il poursuivit son allocution en ces termes :

— « Au début de nos assemblées annuelles (et je puis dire que c'est là une coutume établie) nous avons à régler en priorité une question d'ordre moral et juridique : la question Kovac. Nous l'abordons avant la lecture de l'ordre du jour, car nous estimons qu'elle ne concerne ni notre programme ni nos opérations. C'est un problème de conscience. Un problème de conscience qui se pose à chacun de nous, ajouterai-je, non sans humilité. C'est le seul point sur lequel cette assemblée garde le secret. Les travaux de cette conférence, le résultat des votes, les décisions que nous prendrons et les propositions que nous ne retiendrons pas, tout sera rendu public, vous le savez. Mais le monde n'entendra pas parler de Mr. Steve Kovac. Tous les ans, notre Comité commet une action cruelle et criminelle à l'encontre de Mr. Kovac. Tous les ans, nous décidons de renouveler ce geste meurtrier. »

La majorité des auditeurs ne réagit pas à ces paroles mais, ici et là, quelques administrateurs récemment nommés montrèrent par leur mimique ou leurs chuchotements incrédules la surprise et le malaise qu'elles avaient provoqués en eux. Les membres du Conseil n'étaient pas des gens sans cœur.

— « Cette année comme par le passé, la question Kovac sera la première à retenir notre attention. Il est en effet indispensable qu'elle soit tranchée pour que nous puissions nous mettre au travail. Comme par le passé nous aurons à décider s'il y a lieu ou non de nous engager dans une conspiration criminelle. »

Une jeune femme qui assistait pour la première fois au Conseil se leva, écarlate et furieuse, et demanda si le Président l'autorisait à poser une question. Le Président l'y autorisa.

— « Dois-je comprendre que vous parlez sérieusement ou s'agit-il d'un canular d'étudiant dont les nouveaux membres font les frais ? »

— « Vous devriez savoir, Mrs. Ramu, qu'il n'est pas dans nos habitudes de nous conduire comme des collégiens, » répondit doucement le Président. « Je parle tout à fait sérieusement. »

L'interruptrice se rassit en se mordant les lèvres et baissa les yeux sur ses genoux. Un jeune homme se leva à son tour.

— « Mr. Steffanson demande la parole ? »

L'interpellé reprit sa place.

Les membres confirmés du Conseil étaient impassibles et attentifs. Rien dans leur maintien ne trahissait l'impatience.

— « Il n'est pas dans mes intentions d'étouffer la discussion et j'accueillerai avec joie toutes les questions, » dit le Président. « Toutefois peut-être conviendrait-il de développer un peu ce grave sujet. Nous avons deux raisons pour reposer le problème chaque année : en premier lieu, il ne faut pas que, devant le crime que nous avons commis, nous nous laissions gagner par l'indifférence. Ce crime doit être rappelé à notre mémoire. Un crime prémédité est une atteinte mortelle à la morale élémentaire : que Dieu nous vienne en aide si nous tombons dans le péché de complaisance ! En second lieu, tous les ans, de nouvelles personnalités rejoignent nos rangs ; il importe qu'elles soient informées et mises au courant de toutes les données concernant l'affaire Kovac. Cette année, sept personnes participent pour la première fois à ce Conseil. Je m'adresserai à elles. Mais pas seulement à elles : c'est pour l'ensemble de nos collègues que je parle.

— Steve Kovac, continua le Président, naquit à Pittsburgh, en 1913, dans une famille de onze enfants dont quatre seulement atteignirent l'âge adulte, ce qui n'était pas tellement inhabituel en cette époque, placée sous le signe de la pauvreté et de l'ignorance, où les méthodes de la médecine étaient primitives.

John Kovac, le père, était ouvrier métallurgiste. Lorsque le jeune Steve eut dix ans, une longue grève éclata, les travailleurs cherchant par ce moyen à obtenir une augmentation de salaire. Je n'insisterai pas : vous savez tous, j'en suis sûr, comment se passe une grève.

Au cours de celle-ci, la mère de Steve Kovac mourut de tuberculose, une maladie alors incurable. L'année suivante, John Kovac tomba dans une cuve de fusion. Je vous indique ces faits, car ils marquèrent profondément et de façon durable l'esprit et le caractère de Steve Kovac. Orphelin à sept ans, il grandit comme un animal dans la jungle. Placé dans une institution charitable, l'enfant, déclaré pervers et irréductible, était battu tous les jours, privé de nourriture, soumis à toutes les vexations que pouvait imaginer une autorité ignare et inhumaine. Après deux ans de ce régime, il s'évada.

Telle fut, très brièvement retracée, l'enfance d'un homme en tous points remarquable, doué d'une forte et brillante personnalité, de génie créateur et d'une inexorable volonté. Malheureusement, l'âme de cet homme avait été irrémédiablement corrompue. Vous trouverez dans vos sous-mains

copie d'un rapport psychiatrique ainsi qu'un complément d'information sur les expériences et les souffrances que connut Steve Kovac entre neuf et vingt ans, c'est-à-dire pendant les années où il dut lutter pour survivre et devenir adulte. Une multitude de détails ayant trait à cette période de sa vie sont contenus dans ces documents, détails dans lesquels je ne peux entrer : si la question que nous avons à résoudre est inséparable de cet arrière-plan, vous comprendrez que j'aie à vous exposer un certain nombre d'autres éléments.

Le Président s'interrompit pour boire un verre d'eau et feuilleter ses notes, répit que les jeunes membres mirent à profit pour compulser hâtivement le rapport psychiatrique. Les aînés demeuraient songeurs, plongés dans leurs pensées. Cette scène avait beau s'être répétée bien des fois, elle n'en demeurait pas moins toujours aussi intense.

— A vingt ans, reprit le Président, Steve Kovac, qui travaillait alors dans une aciérie des environs de Pittsburgh, se lia d'amitié avec un certain Emery. Celui-ci était seul au monde. Il n'avait ni famille ni soutien. Ancien mineur atteint de silicose, il ne possédait qu'un seul bien sur terre : une assurance sur la vie de 5 000 dollars. Steve Kovac vint à son aide et, en retour, Emery fit de lui le bénéficiaire de sa police. A cette époque, une assurance était souvent le seul moyen qu'avaient les gens de survivre après la disparition du chef de famille.

Quelques mois plus tard, Emery mourut. Le bruit courut par la suite que Steve Kovac aurait hâté sa fin, mais cette rumeur n'est étayée par aucune preuve. Les 5 000 dollars furent à l'origine de la fortune de Steve Kovac, fortune qui, au bout de vingt-cinq ans, atteignait presque trois milliards de dollars. Ce fut peut-être l'homme le plus riche des Etats-Unis. Magnat de l'acier et de l'aluminium, il contrôlait des usines de produits chimiques, des mines de cuivre, des lignes de chemin de fer, des raffineries de pétrole et des dizaines d'industries annexes. Il était alors âgé de 46 ans. C'était en 1959.

Son ascension vers la puissance et la richesse est sans égale dans sa génération. C'était un homme solide, fort et attirant — mais un homme intérieurement torturé par une inextinguible soif de vengeance, animé par le désir de venger son père et sa mère, de prendre sa revanche sur la misère et les souffrances qui avaient marqué son enfance. Conséquence des expériences traumatisantes qui l'avaient affecté dans sa jeunesse, son insatiable appétit de puissance était devenu une névrose paranoïaque. Steve Kovac assit sa domination sur des bases infrangibles. Il possédait des journaux, des lignes aériennes, des stations de télévision, des sociétés d'édition. Il ne faisait pas que posséder : il contrôlait une foule de compagnies et était ignoré du public. Son nom n'est mentionné que rarement, et seulement en passant, dans la presse de l'époque.

Comment un individu isolé a-t-il pu acquérir une telle position en un temps où florissait l'entreprise publique ? C'est toute l'histoire d'une énergie et d'une ambition singulières. Steve Kovac était un ambitieux d'une inexo-

rable brutalité ; il ignorait totalement la pitié. Il avait pour politique de briser, s'il le pouvait, tout ce qui se dressait en travers de sa route. Et, s'il ne le pouvait pas, il finissait d'une façon ou d'une autre par faire plier les obstacles. Il a anéanti des vies, renversé des fortunes, écrasé ses concurrents par des manœuvres déloyales. Il avait recours à la violence chaque fois qu'il le fallait, c'est-à-dire chaque fois qu'il ne parvenait pas à ses fins par la corruption. Il soudoyait les particuliers, achetait les parlements, stipendiait les gouvernements. Son pouvoir, sa richesse, ses moyens de contrôle s'étendaient à chaque point du globe.

Mais, à quarante-six ans, alors qu'il était au faîte de la puissance et de la fortune, Steve Kovac apprit qu'il avait un cancer.

Le Président ménagea une pause afin que les mots atteignissent ses auditeurs dans toute leur plénitude. Après avoir bu un autre verre d'eau et consulté ses notes, il enchaîna :

— Je me propose de vous donner lecture d'un bref extrait du journal du Dr. Jacok Frederick dont l'œuvre est connue de la plupart d'entre vous. Nul, en tout cas, n'ignore que le Dr. Frederick a fait partie de ce Conseil, il y a évidemment très longtemps de cela. Je me contenterai d'ajouter qu'il appartint à l'innombrable et patiente phalange des pionniers qui se consacrèrent aux recherches anticancéreuses. Ce ne fut pas seulement un grand médecin : ce fut aussi un grand savant. Je commencerai par une note datée du 18 mai 1959 :

J'ai eu aujourd'hui une visite inattendue en la personne de l'illustre industriel Steve Kovac. La richesse et la puissance ont eu sur cet homme un effet dont les échos m'étaient parvenus. C'est un personnage assez saisissant : grand, musclé, élégant avec un visage large respirant l'énergie, une crinière touffue prématurément blanchie, des yeux bleus, le teint rouge. Regorgeant apparemment de vie et de santé. Evidemment, ce n'était pas le cas. Je l'ai examiné à fond. Aucun espoir.

— « Docteur, » m'a-t-il dit, « je veux la vérité. D'ailleurs, je la connais. Vous n'êtes pas le premier médecin que je consulte. Mais je veux l'entendre de votre bouche. Donc, ne tournez pas autour du pot. »

N'importe comment, j'aurais été sincère : il n'est pas facile de mentir à un individu de cette envergure.

— « Soit. Vous avez un cancer. Un cancer incurable. Vous êtes condamné. »

— « Combien de temps me reste-t-il ? »

— « Je ne peux pas vous le dire. Un an, peut-être. »

— « Et si je me fais opérer ? »

— « Cela prolongera votre existence d'un ou deux ans... à condition que l'intervention réussisse. Mais en tout état de cause, vous souffrirez et vous en sortirez diminué physiquement. »

— « Il n'y a pas de traitement ? »

Extérieurement, il était calme ; sa voix était assurée. Une telle impassibilité, un tel sang-froid, cela demande des années à acquérir. Mais, sous

ce vernis d'impassibilité, l'homme était affolé, au bord du désespoir. C'était visible.

— *« Il n'existe actuellement aucune prophylaxie. »*

— *« Et les guérisseurs, les rebouteux et consorts qui promettent des cures ? »*

— *« Il est facile de promettre. Mais il n'existe pas de traitement. »*

— *« Docteur, écoutez-moi : je ne veux pas mourir. A aucun prix. J'ai travaillé vingt-cinq ans pour arriver à la position que j'occupe actuellement. L'arbre est planté, j'entends en savourer les fruits. Je suis jeune, fort ; les meilleures années de ma vie sont devant moi. »*

Quand Kovac parle de la sorte, il arrache la conviction. Même la mienne. Il ne demandait pas la vie : il la prenait. C'est dans sa nature. Il n'accepte pas l'inévitable. Seulement, les faits sont les faits.

— *« Je ne peux rien faire pour vous. »*

— *« Mais si, » répliqua-t-il tranquillement. « Je suis venu vous trouver parce que personne au monde n'en connaît autant que vous sur le cancer. C'est tout du moins ce que je me suis laissé dire. »*

Je répliquai d'un ton sec :

— *« Vous avez été mal informé. Personne n'en connaît plus que les autres en cette matière. Le savoir et les travaux sont en l'occurrence collectifs. »*

— *« Je crois aux hommes, pas aux foules. Et je crois en vous. Aussi, je suis prêt à vous verser un million de dollars si vous réussissez à me débarrasser de cette saloperie et à me faire vivre mon dû. »*

Il sortit de son portefeuille un chèque certifié d'un million de dollars.

— *« Il est à vous... si je vis. »*

Alors je lui ai dit de revenir le jour suivant. C'est-à-dire demain. Et depuis des heures, je réfléchis à tout ce que un million de dollars représenterait pour mes travaux, mes espoirs — et, à travers eux, pour l'humanité. J'ai médité avec fureur et sans grand résultat. Une seule idée m'est venue. Une idée fantastique.

Mais Steve Kovac est un homme fantastique.

De nouveau, le Président interrompit sa lecture et examina avec attention le visage de quelques-uns des jeunes administrateurs qui l'écoutaient, comme hypnotisés. Il n'y eut ni question ni commentaire.

— Je poursuis, fit-il.

19 *mai. — Steve Kovac est arrivé à* 14 *heures, comme nous étions convenus. Il arborait un sourire confiant.*

— *« Si vous êtes prêt à vendre, docteur, topons là. »*

— *« Croyez-vous vraiment pouvoir acheter la vie ? »*

— *« Je peux tout acheter. Ce n'est qu'une question de prix. »*

— *« Pouvez-vous acheter l'avenir ? Car c'est dans l'avenir que se trouve la guérison du cancer. Vous êtes preneur ? »*

— *« Oui, puisque vous avez décidé de vendre, » répondit-il d'une voix neutre. Je sais à qui je m'adresse. Faites votre offre, docteur.*

Je lui ai fait cette proposition inouïe. Je lui ai exposé le résultat de mes expériences de froid poussé sur les cellules cancéreuses. Je lui ai expliqué que, si elles n'avaient jusqu'à présent provoqué aucune guérison, j'avais avancé à pas de géant dans mes recherches sur les froids extrêmes par applications brutales ou, pour parler plus scientifiquement, je lui fis part des effets que j'avais obtenus en abaissant la chaleur des objets vivants. J'évoquai mes travaux en détails : comment j'avais commencé par congeler des grenouilles et des serpents, puis les avais réchauffés et avais réenclenché les processus vitaux après un certain délai ; comment je m'étais ensuite attaqué aux souris, aux chats, aux chiens et, tout récemment, aux singes.

Il buvait mes paroles. Mais je n'allais pas assez vite à son gré et il m'interrompit.

— « Comment restaurez-vous la vie ? »

— « Je ne la restaure pas : elle ne disparaît pas. En l'absence de chaleur, ce qu'on pourrait appeler le mûrissement ou le vieillissement de la vie est suspendu ; mais la vie en tant que telle demeure. Le temps et le mouvement sont étroitement liés. Sous un froid intense, le mouvement ralentit et il pourrait théoriquement s'arrêter. Je parle du mouvement au sens le plus général en pensant aussi au mouvement intra-atomique. Quand le mouvement s'interrompt, le temps s'interrompt. »

— « Est-ce douloureux ? »

— « Autant que je le sache, non. Le passage est trop brutal. »

— « Je voudrais voir une expérience. »

Je lui appris que j'avais frigorifié un singe-araignée quelques semaines auparavant. Mon assistant le lui confirmerait. Nous nous rendîmes au laboratoire et je ranimai l'atèle sous ses yeux.

— « Et le cerveau ? »

Je haussai les épaules.

— « Je ne peux pas vous répondre. L'expérience n'a jamais été réalisée sur un être humain. »

— « A votre avis, est-ce que cela pourrait marcher ? »

— « J'en suis à peu près certain. Mais il me faudrait un matériel plus important et plus perfectionné. Si j'avais des crédits, je pourrais améliorer... améliorer considérablement la technique. »

Il hocha la tête et sortit un chèque.

— « Voici vos honoraires ; vos frais n'entrant évidemment pas en déduction. Achetez tout ce qui vous est nécessaire, je réglerai. Ne lésinez pas sur la dépense. Pas d'économies. Ni plafond ni limite. Et lorsque je me réveillerai, quand on aura découvert le traitement, un second million sera à votre disposition. Je ne suis pas un type généreux, mais lorsque je veux quelque chose, je ne suis pas non plus pingre. Quand serez-vous prêt ? »

— « Compte tenu du pronostic de votre affection, il ne faut pas attendre plus de cinq semaines. A ce moment, je serai prêt. Et vous, le serez-vous ? »

Il acquiesça.

— « Je le serai. Il va falloir que je m'occupe d'un grand nombre de

détails techniques et juridiques à mettre au point. J'ai une multitude d'intérêts importants, comme vous le savez sans doute, et la durée de mon absence est incertaine. Je réglerai aussi tout ce qui concerne vos propres responsabilités légales. »

Sur ces mots, il partit.

C'était fait. L'accord sans doute le plus étonnant qui ait jamais été conclu entre un médecin et un patient.

Je m'efforce de ne penser qu'à une seule chose : au million de dollars que je peux maintenant mettre au service de mes recherches.

Le Président s'interrompit pour essuyer son lorgnon. Il s'éclaircit la gorge, tripota ses papiers une fois de plus et enchaîna :

— C'était un plan simple et intelligent. Mr. Kovac était incurable. Mais il était maintenant en mesure de sauver sa vie et de freiner le progrès de son mal jusqu'à ce que la science eût trouvé le traitement. La timidité n'avait jamais compté parmi les qualités de Mr. Kovac. Il avait analysé la situation, l'avait regardée en face et avait accepté la seule possibilité qui s'offrait à lui.

Il se mit à la besogne : il lui fallait s'organiser pour que ses affaires prospèrent pendant son sommeil et pour avoir la certitude qu'il en serait encore le maître lors de son réveil. En d'autres termes, il instaura un cartel unique coiffant ses multiples intérêts, constitua un Comité de Gestion qui les administrerait pendant son absence et délégua ses pouvoirs à un vice-président. Il élabora des statuts prévoyant qu'aucun président ne pourrait occuper son siège plus de deux ans, que le Comité devrait recruter de nouveaux membres chaque année... mille autres détails encore lui garantissant que le pouvoir resterait entre ses mains.

Seulement, comme il n'était pas mort mais simplement absent, il créa une situation sans précédent dans l'histoire de la finance. Le consortium se trouva affranchi des aléas inévitables, conséquences du mécanisme de la mort : la Société était immortelle jusqu'au retour de Mr. Kovac. Naturellement, le Dr. Frederick entra au Comité de Gestion.

C'est ainsi qu'est né notre Conseil.

Le Président sourit pour la première fois et demanda doucement : « Quelqu'un a-t-il des questions à poser avant que nous ne continuions ? »

Un nouveau membre (un Japonais) se leva. Il voulait savoir pourquoi, si telle était la vérité, le reste de l'univers en était tenu dans l'ignorance.

— Nous avons jugé cela préférable, répondit le Président. Si les possibilités de progrès et de construction que possède notre Comité sont grandes, celle dont nous disposons pour organiser la conspiration du silence et pour altérer les faits ne laissent pas, non plus, d'être considérables. Les Etats-Unis et le Royaume Uni auraient peut-être accepté d'admettre que le Conseil est l'émanation de Steve Kovac. Mais cette information aurait certainement provoqué une profonde agitation et aurait eu des effets désastreux en Union Soviétique et en Chine. Souvenez-vous : lorsque nous avons fondé une zone commerciale franche en U.R.S.S. et coopté trois

membres du Gouvernement Soviétique, notre situation a radicalement changé. Nous avons alors pu nous assurer la totalité de la production pétrolière de la terre et empêcher qu'éclate une Troisième Guerre Mondiale, alors imminente.

Arrivés à ce point, il ne nous a plus été possible de dissimuler l'extension de notre Organisation non plus que nos bénéfices. Je dis nous, précisa modestement le Président, mais ce sont évidemment nos prédécesseurs qui eurent à faire face à ces problèmes. Notre balance des comptes dépassait celle des Etats-Unis, notre potentiel industriel surclassait celui de n'importe quelle grande puissance. Croyez-moi : sans l'avoir prémédité, notre Comité de Gestion s'est brusquement trouvé être la force prépondérante du globe. A ce moment, expliquer ce que nous représentions est devenu une nécessité urgente.

Un Australien, nouveau dans cette assemblée, prit la parole :

— Pourrais-je savoir, Monsieur le Président, combien de temps s'était alors écoulé depuis la visite de Mr. Kovac chez le Dr. Frederick ?

— C'était l'année où le Dr. Frederick est mort. Il y avait à cette date vingt-deux ans que Mr. Kovac avait été placé en animation suspendue. Cinq types de cancer avaient alors été vaincus par la science. Mais il n'existait pas encore de traitement pour le mal dont Mr. Kovac était atteint.

— Et tout le temps, sa cure de froid est demeurée secrète ?

Le Président hocha affirmativement la tête.

— Tout le temps.

— A cette époque, voyez-vous, reprit-il, le Comité sentit que l'instant crucial, la minute de vérité était arrivée pour les peuples. Le pouvoir n'était entre ses mains que de façon temporaire. Nous n'avions ni armes, ni flottes de guerre, ni forces aériennes : tout ce que nous détenions, c'était une grande partie des moyens de production. Nous savions que nous n'avions pas barré la route à la guerre : nous l'avions simplement écartée. Le Comité était destiné à administrer, non à exercer le pouvoir ; d'un jour à l'autre, nos entreprises, nos usines pouvaient nous être arrachées. C'est alors que, faisant preuve de discernement et de sagacité, nos prédécesseurs ont décidé d'ouvrir une campagne de propagande à l'échelle planétaire afin de convaincre le monde que nous représentions un Parlement occulte rassemblant les forces les meilleures et les plus sages de l'humanité — que notre Comité était en fait le gérant des affaires humaines.

» L'opération réussit car les stations de télévision, les journaux, la radio, le cinéma, le théâtre, tout était entre nos mains. C'était une occasion unique dont il fallait profiter sur-le-champ pour lancer notre attaque. Nous devons, pour être honnêtes, reconnaître que nous employâmes les armes de Steve Kovac. Nous agîmes comme il aurait agi : mais nos motifs étaient totalement différents des siens. Nous utilisâmes la corruption, la séduction, le mensonge. Nous avons intoxiqué les parlements, soudoyé les

états-majors, dissous les forces armées et navales au nombre ultimes — et nous avons détruit les armes ultimes au nom de l'humanité. Les dirigeants qui ne se laissèrent ni acheter ni soudoyer, nous les avons introduits au sein de notre Comité. Et surtout, nous avons requis le contrôle de toutes les usines, de toutes les industries agricoles, de toutes les installations minières importantes.

Il fallut vingt-neuf ans à notre Comité pour atteindre son objectif mais au bout de vingt-neuf ans, la Terre n'était plus qu'un unique combinat de production axé vers la consommation et le bonheur ; au service, si je puis dire, de l'humanité. Il subsistait un semblant de structure nationale mais aussi fétichiste et limité que les états des anciens Etats-Unis. Les guerres, les armées, les marines de guerre, les armes atomiques n'étaient plus que de mauvais souvenirs. L'ère de la raison et de la santé, l'ère de la production destinée à l'usage commun et à la vie, placée sous le signe de la seule loi de l'homme, s'ouvrait. Notre Comité n'a jamais été un gouvernement. Il est ce qu'il se propose d'être : un organisme collégial destiné à administrer un consortium. Mais aujourd'hui, le consortium est inséparable des ressources de l'humanité. D'où l'énorme responsabilité qui nous incombe.

Le Président s'épongea le front.

— Mais, Monsieur le Président, intervint une jeune directrice américaine, il y a soixante-deux ans maintenant que le cancer a été totalement vaincu.

— C'est exact.

— Alors, Steve Kovac...

L'interpellatrice se tut.

C'était une jeune et jolie femme, physicienne renommée et, de surcroît, musicienne accomplie.

— Le problème ne nous a pas échappé, chère amie, répondit le Président, dont l'âge et la position excusaient cette entorse aux normes officielles. Si nous faisons une loi pour l'humanité, nous devons la respecter. Il y a soixante-deux ans, Steve Kovac était le maître du monde, de toute la richesse, de toutes les industries du monde... C'était un dictateur détenant un pouvoir dont aucun dictateur n'a jamais rêvé, un tyran dépassant tous les tyrans, un roi et un empereur auprès de qui tous les rois, tous les empereurs faisaient figure de pygmées...

Tandis qu'il parlait, deux anciens membres avaient quitté l'auditorium. Quelques instants plus tard, ils revenaient en poussant devant eux un long objet rectangulaire posé sur des roulettes et recouvert d'une étoffe blanche, qu'ils installèrent au pied du podium avant de reprendre leur place.

— ... oui : c'était le maître du monde. Rendez-vous compte : pour la première fois dans l'histoire, la justice et la paix régnaient sur les nations, les villes étaient reconstruites, les déserts transformés en jardins, les jungles défrichées, la misère et la criminalité n'étaient plus que des vestiges du passé. L'homme, dressé de toute sa stature, tendait la main vers les planètes, les étoiles... Et tout cela appartenait à une brute, un despote

impitoyable, un paranoïaque, à Steve Kovac. Alors, mes chers collègues, ce Comité s'est trouvé, comme il l'est aujourd'hui, confronté au problème que constituait l'homme auquel nous devons notre existence, l'homme qui, à son corps défendant, a réalisé l'union de l'humanité, inauguré un nouvel âge. Oui, l'homme qui nous a conféré le droit et le pouvoir, l'homme dont nous gérons les biens. Hier comme aujourd'hui, nous sommes confrontés à Steve Kovac !

Le Président descendit du podium et d'un geste théâtral, arracha l'étoffe blanche.

Tous les regards convergeaient vers l'étui au couvercle de verre, où, dans un froid au-delà du concept de froid, dormait un homme qui n'était ni vivant ni mort, pour qui, simplement, le cours du temps s'était figé. Un homme élégant, grand, large d'épaules, le teint rouge, la tête auréolée d'une superbe crinière blanche. Confiant, il semblait dormir, attendre — isolé dans un songe avide et joyeux, rêvant à ce qu'il trouverait en se réveillant.

— Voici Steve Kovac, dit le Président. Les années se succèdent et il continue de dormir du même sommeil immobile. C'est ainsi, exactement, qu'il apparut, il y a soixante-deux ans, à nos prédécesseurs qui avaient enfin le moyen de le guérir et l'obligation de le réveiller. Ils ont alors commis le crime qui allait se renouveler soixante-deux fois consécutives. Ils n'honorèrent pas une promesse qui était un devoir légal, presque une exigence sacrée. Pouvons-nous les comprendre ? Pouvons-nous leur pardonner ? Absoudre le Comité qui chaque année confirmait cette décision ? Et surtout, pourrons-nous nous pardonner, à nous, de faillir à l'honneur, de violer la loi, de refuser l'obligation que nous avons héritée ?

» Mon propos n'est pas d'ouvrir un débat à ce sujet. Il n'y a jamais eu de débat. On expose les faits et l'on procède au vote. Que ceux qui sont partisans de réveiller Mr. Kovac lèvent la main !

Le Président attendit. Lentes, les secondes devinrent des minutes. Mais aucune main ne se levait. Les deux anciens recouvrirent la boîte froide et la poussèrent hors de la salle. Le Président but une gorgée d'eau.

— Nous allons maintenant procéder à la lecture de l'ordre du jour, annonça-t-il.

(Traduit par Michel Deutsch.)



Quarante siècles nous contemplent

par **BELEN**

Depuis la publication dans « Fiction » *de* « Je vous salue, maris... » (*n*° 68), *nous sommes entrés en correspondance avec l'auteur mystérieux qui signe Belen, cela par l'intermédiaire de son éditeur qui sert en l'occurrence de boîte postale. Nous n'avons appris qu'une seule chose certaine à son sujet : Belen nous a confirmé son appartenance au sexe féminin...*

Voici un second conte inédit qu'elle nous a fait parvenir. Au moment où vous le lirez, un nouveau recueil d'elle sera paru au Terrain Vague : « La reine des sabbats », *d'un esprit un peu différent du premier* (« La géomérie dans les spasmes », *dont vous avez lu le compte rendu dans notre numéro* 67).



« *Cependant, tout était réel dans ce qui s'était passé, pendant ce soir d'été.* »

LAUTRÉAMONT

JE ne sais pas quel pillage t'a amené dans cette ville. Quelle importance, d'ailleurs ? Je ne sais pas non plus ce qui a conduit mes pas vers ce pays, vers cette même cité, vers toi.

Je sais seulement que t'ayant retrouvé, dans cette foule de touristes qui passent devant toi sans même t'apercevoir, les imbéciles, je compris pourquoi dans tous mes avatars je n'ai jamais pu aimer vraiment un homme.

C'était toi que j'attendais.

Je sais en outre que tes mains tendues ne le sont que pour mieux me souhaiter la bienvenue. Comme au temps où j'étais la prêtresse de ton temple, je me rappelle maintenant. Tu m'attendais aussi, n'est-ce pas, depuis tellement longtemps.

Que tu es beau ! Même le Sphynx pâlit à tes côtés, et tu sais pourtant que je vénère le Sphynx. Je passe des heures à contempler ton corps presque nu. Et j'admire, éblouie, ton torse si mince et puissant en même temps, tes jambes — que ne donnerais-je pour qu'elles étreignent les miennes à nouveau ! —, tes mains qui savent offrir violences et maelstroms...

Et ta tête, la plus belle, l'unique.

Je t'aime, et pour toi encore une fois je laisserai les miens, j'abandonnerai tout ce que tissait mon quotidien. Les gardiens m'appellent déjà

© 1959, *by Fiction and Belen.*

la Folle du Louvre. Je m'en moque. Parce que quand, par hasard, il n'y a pas de témoins — il faut être prudents, je sais, pour qu'on ne nous sépare pas comme la première fois — c'est pour moi que tes yeux, apparemment vides un instant avant, se peuplent de lueurs. Comment veux-tu qu'un seul de tes regards ne me dédommage pas de toutes les plaisanteries des crétins ! Depuis le temps que je te recherchais...

Et les mardis, quel deuil ! Je me promène égarée dans la ville. Je ne sais pas où je vais, je marche seulement. Comme ivre. Ne pas te voir, une torture. Oui, je sais que pour toi c'est pareil. Tu m'attendais, toi aussi, depuis des millénaires.

Horus, que ne donnerais-je pour embrasser de nouveau ta bouche ! (Ceux qui l'appellent un bec se rendent justice.) J'ai *si* mal d'avoir besoin de toi... Parce que, t'ayant retrouvé et reconnu, je n'arrive pas à oublier un seul instant notre première, notre unique étreinte. Avant d'avoir été punie, à cause d'elle, par les gardiens du temple. Et le châtiment, tu sais, c'était de déambuler dans toutes mes existences depuis lors, avec assez de mémoire mais pas suffisamment, sentant que quelque chose, que quelqu'un me manquait. Mais sans savoir quoi ni qui. Terrible, le sentiment du vide. Et je traversais mes vies, avec la terreur d'oublier ce que je ne connaissais déjà plus, mais qui, je le sentais, était ma seule raison de continuer à chercher.

Jusqu'au jour où, te revoyant, je me suis soudain rappelé. Maintenant, je sais à nouveau pourquoi je suis vivante. Et nous trouverons le moyen de nous isoler, et tu t'animeras comme autrefois, et nous nous posséderons.

Déjà la fermeture. Je sens que *je ne pourrai pas* supporter de nouveau dix-sept heures sans toi. Dis-moi, Horus, que dois-je faire pour rester ? Vite ! Oui, j'ai compris, le sarcophage, maintenant que les gardes me tournent le dos.

Et après, quand le musée restera désert, tu reprendras ta véritable dimension, tu t'animeras et, descendant du socle, tu viendras vers moi, mon astre épervier, comme tu l'as fait il y a quarante siècles, te rappelles-tu ? Et nous nous aimerons ; et tes baisers me blesseront, mais ces blessures ne feront qu'augmenter la soif que j'ai de toi. Enlacés, inlassables, nous chercherons alors le moyen de tromper leur vigilance, pour rester ensemble jusqu'après la fin de tous nos devenirs...

*
* *

Les jours suivants, dans la salle des antiquités égyptiennes, les gardiens s'étonnèrent de ne plus voir leur fidèle visiteuse, la Folle du Louvre. Tant mieux. Une maniaque de moins. On ne sait jamais ce que ces gens sont capables de faire avec les œuvres d'art.

*
* *

Un mois après, effectuant l'inventaire saisonnier du musée, les autorités compétentes enregistrèrent, stupéfaites, une nouvelle pièce (une statue de

prêtresse grandeur nature, d'une étrange beauté, époque non déterminée) qui avait jusqu'alors échappé à tout recensement.

Ce manque de contrôle dénotait de leur part une telle négligence que l'affaire fut vite étouffée. Pour éviter le scandale.



Vous pouvez vous abonner à "Fiction" en Suisse et en Belgique

TARIF DES ABONNEMENTS
payables en francs suisses

	Poste ordinaire SIMPLE FRANCS	Poste ordinaire RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois ...	10	13,40
1 an	19,50	26,25

NUMÉROS ANTÉRIEURS : F 1,60 des nos 1 à 40
F 1,85 à partir nº 41

pour envoi recommandé ajouter 0,50 F par paquet de 1 à 20 exemplaires.

RELIURES : réduction 10 % aux abonnés.

1 reliure : 5,10 F ; 2 reliures : 10 F ; 3 reliures : 14,70 F

Tous frais compris.

Pour le type de reliure à commander, prière de vous reporter au bulletin d'abonnement pour la France.

Souscriptions à adresser à

M. VUILLEUMIER

6, rue Micheli-du-Crest, GENÈVE

C. C. P. GENÈVE 1-6112

TARIF DES ABONNEMENTS
payables en francs belges

	Poste ordinaire SIMPLE FRANCS	Poste ordinaire RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois ...	115	153
1 an......	223	300

NUMÉROS ANTÉRIEURS : F 18,50 des nos 1 à 40
F 21,50 à partir du nº 41

pour envoi recommandé ajouter 6 F par paquet de 1 à 20 exemplaires.

RELIURES : réduction de 10 % aux abonnés.

1 reliure : 60 F ; 2 reliures : 115 F ; 3 reliures : 170 F

Tous frais compris.

Pour le type de reliure à commander, prière de vous reporter au bulletin d'abonnement pour la France.

Souscriptions à adresser à

M. DUCHATEAU

226, avenue Albert, BRUXELLES

C. C. P. BRUXELLES 3500-41

Tout avoir...

(*A for anything*)

par DAMON KNIGHT

Il est toujours intéressant de voir un auteur connu s'emparer d'un thème connu et de juger ce qu'il peut en tirer d'original. Ici, Damon Knight se penche à son tour sur un grand cheval de bataille de la science-fiction : le duplicateur de matière. Il envisage principalement, dans son récit, les conséquences sociologiques que pourrait avoir une telle invention. Le développement auquel il se livre a quelque chose d'implacable, et malheureusement de tout à fait plausible (1).



I

C'ÉTAIT un morceau de fil isolé ordinaire, noir, long de vingt-cinq centimètres, dont l'âme de cuivre brillait faiblement à chaque extrémité. Il pendait à l'une des branches de l'appareil en croix posé sur une table du labo.

Les trois hommes l'observaient dans un curieux silence gêné. Bras croisés, ils penchaient la tête. C'était un bout de fil gainé ordinaire, qui dix secondes plus tôt n'existait pas. Ils venaient d'assister à sa naissance.

Un bout de câble identique pendait à la branche opposée de la croix : c'était le prototype, dont l'autre était la copie. Les deux fils se balançaient au même rythme, tournant dans des directions opposées. Le Dr. Dave Ewing sentait sa tête tourner à force de les regarder — bien qu'il eût eu plus de temps que quiconque pour s'y habituer.

Le père d'Ewing ne disait rien ; son visage lourd exprimait un mécontentement mêlé de désapprobation, les narines légèrement dilatées, comme s'il sentait quelque chose de mauvais, mais cependant habituel.

Gilbert Wall, l'autre visiteur, se pencha lentement et avança son fin profil plus près du câble de droite.

— « Refaites-moi ça, » dit-il, les dents serrées.

A l'aide d'un petit tournevis, Ewing libéra les bornes qui retenaient le fil. La croix de bois soutenait deux spirales de câble BX prolongées par une boucle, dont l'extrémité plongeait dans un petit carré de verre laiteux plaqué de métal sur chaque face.

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *Sans éclat* » (nº 2) ; « *Tu ne tueras point* » (nº 38) ; « *En scène !* » (nº 53) ; « *Contact avec l'inconnu* » (nº 64) ; « *Quelle apocalypse ?* » (nº 68) ; « *La nuit des mensonges* » (nº 69).

© 1957, *by Fantasy House, Inc.*

Les bornes étaient noyées dans ce sandwich métal-verre-métal, si bien que tout ce qu'on y accrochait se trouvait isolé du circuit central (la boucle de câble reliée à la croix). C'était tout ce qui composait l'appareil, avec une paire de piles sèches, un résistor, et un rupteur à mercure ordinaire monté sur l'axe vertical.

— « Autre chose vous convaincra peut-être mieux, » fit Ewing. Il fit un pas et ôta l'autre fil gauche de la croix. « Auriez-vous un objet personnel ?... »

Sans répondre, Wall commença à tourner un anneau d'or qu'il portait à l'annulaire gauche. Il l'enleva avec difficulté et le tendit à Ewing — de l'or jaune terni, de section carrée, avec un symbole maçonnique et un minuscule diamant serti. Ewing le prit et, avec deux petits bouts de fil de cuivre, le lia à la branche gauche de la croix.

Wall s'installa près de la branche droite, regardant intensément.

Ewing allongea le bras, baissa le rupteur puis, aussitôt, le releva. Il vit les deux autres sursauter involontairement.

Il était là ; là où il n'y avait rien précédemment : un anneau d'or, compact, lourd.

— « Vous pouvez le toucher, » dit Ewing. « Arrachez-le simplement de ces petits fils : ils sont à peine serrés. »

Il enleva l'autre anneau, l'original, et le déposa dans la paume de Wall auprès de la copie.

Les examinant, Wall murmura :

— « Je n'ai rien vu. C'est si rapide ! Cela prend combien de temps, exactement ? »

— « Je... je ne sais pas, » répondit Ewing, bégayant un peu. « C'est peut-être instantané. Certains de nos calculs semblent le confirmer. Mais c'est assez expérimental. Rappelez-vous... cela ne date que de mercredi après-midi. Deux jours. »

— « Tu ne m'as prévenu que ce matin, » fit la voix rauque de son père. Le ton était neutre, presque indifférent, mais Ewing se raidit. ,

— « C'est Fay qui m'a incité à t'en parler, malgré mon avis, » dit-il. « Je ne pensais pas que ce fût une bonne idée de te prévenir. »

— « Et pourquoi ? » fit son père en grimaçant.

Ewing hésita.

— « Je craignais que ça te donne un coup au cœur. »

Wall tenait les anneaux côte à côte, les comparant.

— « C'est à l'envers, » dit-il calmement. « L'inscription, dans l'anneau... est à l'envers. »

Ewing fit oui de la tête. Wall était ce genre d'homme, avait-il remarqué, qui non seulement répétait deux fois chaque chose, mais encore voulait qu'on lui dise *tout* deux fois de suite.

— « Tout sort à l'envers, » expliqua patiemment Ewing, pour la seconde fois. « Ce sont des images réfléchies. Si vous vouliez, je pourrais recréer ceci dans le bon sens, et en faire un nombre illimité de copies, dans le bon sens. »

Comme mus par un signal, Wall et le vieil homme le regardèrent en même temps.

Ewing les regarda à son tour, un peu gêné. Son père avait les cheveux plus gris qu'avant, mais son corps carré paraissait toujours aussi capable, sa bouche aussi ferme. C'était un autodidacte qui avait fait son chemin depuis un petit atelier de Gary (Indiana), jusqu'à une situation de directeur avec 20 000 dollars par an, moquette immense et tableau de Matisse au-dessus du bureau. Il croyait passionnément en l'industrie américaine, et était amèrement déçu par son unique fils. Neuf ans plus tôt, quand Ewing avait refusé une place prometteuse dans la recherche industrielle pour travailler seul avec une bourse, ç'avait été la goutte qui fait déborder le vase. Ewing et son père ne s'étaient rencontrés que trois fois depuis lors.

Wall et le savant avaient environ le même âge, à peine plus de trente ans. Ewing se rendait compte avec malaise que, comme à l'habitude lorsqu'il était en compagnie, il avait plus l'apparence d'un charbonnier illettré que d'un physicien ; fortement charpenté, il avait la mâchoire inutilement saillante, et ne portait même pas de lunettes. Au contraire, Gilbert Wall ressemblait à un acteur prospère : costume de drap hollywoodien, chaque cheveu blond en place, manucure et bronzage ; montre, pince à cravate et boutons de manchettes en or. Dents trop régulières et trop blanches. Visage brun, brillant et osseux, comme si sa peau était devenue plus dure que la chair normale. Il ne correspondait guère à l'idée qu'Ewing se faisait d'un Directeur de Grosse Boîte, et pourtant, il était Président de la seconde fabrique de machines-outils du pays. Le père d'Ewing travaillait avec lui. Et tous deux s'étaient précipités de Chicago à Clearwater (Californie), dès qu'Ewing avait téléphoné à son père pour lui annoncer la création du Gismo.

Wall dit :

— « Vous aviez prévu le coup. C'était prêt à l'avance. »

Ewing ne répondit pas.

— « Non, » fit Wall au bout d'un moment, regardant les anneaux. « Vous ne pouviez pas être au courant de l'inscription... Vous ne l'aviez jamais vue, hein, Tim ? Je ne vous l'ai jamais montrée. » D'un air absent, il fit sauter les anneaux dans ses paumes. « Très bien. Cela ne me plaît guère, mais... j'y crois. Vous *pouvez* le faire. » Il sourit. « Maintenant voulez-vous nous dire comment — en termes simples si possible... ? »

— « Mais comment donc, » dit Ewing, qui se reprocha immédiatement cette réponse d'employé. Pour en détruire l'effet, il montra avec brusquerie les fauteuils au milieu de la salle. « Approchez ces sièges, et asseyez-vous. »

Ewing commença par le début ; les sandwiches Schellhammer, trouvés accidentellement deux ans plus tôt par un étudiant de Purdent ; les petits carrés cristallins d'étrange verre Corning (1), plaqués de rhodium sur une face, de palladium sur l'autre. Ils entraînaient une espèce de pseudo-induction, l'effet Schellhammer. Ewing avait travaillé là-dessus pendant plus

(1) Fabrique américaine de verrerie.

d'un an et demi, essayant d'en déterminer la nature ; et il avait eu de la chance.

Il dessina un schéma de son premier appareil, un circuit qui produisait, contre toute attente, *plus* de courant qu'il n'en recevait. Il tenta d'expliquer l'intuition qui l'avait mené, à partir de ce paradoxe, jusqu'au Gismo lui-même, dont le circuit aussi paradoxal reproduisait non seulement les courants d'électrons, mais encore les choses — les bouts de câble, les tire-bouchons, les voltmètres, les anneaux d'or.

— « Dites-moi, » dit Wall. « *D'où* viennent-ils ? »

La bouche d'Ewing était sèche. Conscient du temps écoulé, il leva la tête et vit que l'après-midi était très avancé. Un âpre soleil traversait les grandes baies, teintant le visage de son père d'un rose-orangé théâtral, et transformant les poils incolores des mains de Wall en filaments incandescents.

Se sentant la tête un peu vide, Ewing tourna la tête pour voir ce que la lumière faisait au Gismo. Il s'était presque attendu à le voir brillant et entouré d'un halo, sa forme en croix transfigurée par une signification supra-terrestre ; mais la lumière ne l'atteignait pas. Il était dans l'ombre sur la table noire couverte d'entailles, semblable à n'importe quel appareil bricolé, laid et peu communicatif.

Se retournant vers Wall, il dit :

— « C'est difficile à dire. Vous connaissez la théorie de la création continue du Groupe de Cambridge ? »

Wall grimaça :

— « Création de ? »

— « La matière. Cela ne fait rien. N'importe comment, c'eut été trop long. »

Ewing alluma la lampe de la table et prit une feuille de papier. « Sans calculs, je ne puis vous donner qu'une comparaison approximative. Voyons... » Il dessina rapidement une espèce de pissenlit échevelé, puis un autre qui se superposait partiellement, si bien qu'un ou deux pétales de chacun était parallèle à un pétale de l'autre. « Bon. Vous voici, » dit-il en épaississant un des pétales. « Ici, vous naissez... » (il indiqua le centre du pissenlit) « et ici, vous mourez. Maintenant, toutes ces autres lignes qui partent du même centre : c'est encore vous... une infinité de reproductions de vous-même. Chaque ligne représente un Gilbert Wall. Vous voyez ? »

Wall sourit.

— « Toutes ces lignes, c'est moi ? Ce serait bien utile à une assemblée d'actionnaires. Très pratique ; mais alors, qui est cet autre pissenlit... Marilyn Monroe, j'espère ? »

— « Daccord, » fit Ewing, mal à l'aise. Il pointa avec son crayon : « Marilyn Monroe... Marilyn Monroe... une infinité de Marilyn Monroe. Mais aussi, vous remarquerez qu'il n'y a qu'un seul *vous*, et une seule Marilyn, allongés exactement sur le même plan. »

— « Ha ! » dit Wall, souriant lascivement.

Ewing, irrité, perça le papier avec la pointe de son crayon.

— « Très drôle ; mais si ça ne vous fait rien, j'essaie de vous expliquer quelque chose. »

— « Oui, » dit solennellement Wall. « Allez-y. »

— « Bon. Maintenant, en ce qui vous concerne, il n'y a qu'un seul Gilbert Wall dans l'univers. Tous ces autres sont purement théoriques — des possibilités. C'est pareil pour... cette autre personne, là. »

— « Oui, je vois. C'est clair. »

— « Mais imaginez ceci. Ces deux exemplaires ont, comme relation, le fait que chacune de leurs lignes est parallèle à *une seule* de l'autre exemplaire. En d'autres termes, cela dépend de votre point de vue. Voici le Wall numéro mille soixante et un, disons, et voici... » (il hésita, puis continua) « Marilyn Monroe numéro deux millions soixante-douze. De votre point de vue, ils vont dans des directions totalement différentes — ils ne peuvent jamais se rencontrer. En fait, ils n'existent même pas. Mais de *leur* point de vue, ils sont ensemble — *réels* — et c'est vous deux qui divergez. »

Wall paraissait patient, mais perplexe.

— « Et alors ? »

Ewing entoura d'un gros trait les deux lignes parallèles.

— « Alors... ceci représente tout ce que nous savons sur la réalité. Car ce n'est pas simplement deux répliques de vous et Monroe qui se rencontrent ici, mais *tout* — chiens, arbres, chewing gum. Etoiles. Cinémas. Un de chaque sorte, sur une possibilité infinie. Aussi lorsque vous me demandez d'où vient ce nouvel anneau, je puis vous dire que nous lui avons peut-être imprimé une rotation hors d'un de ces autres espaces-temps. Nous avons provoqué le mouvement d'une parcelle de matière d'une ligne à l'autre. Selon l'ancienne physique, ceci ressemble à une violation des lois de conservation de la matière et de l'énergie... mais selon cette cosmologie, ce n'en est pas une. Les livres sont toujours soldés, la matière est toujours conservée : nous avons simplement déplacé une écriture d'une colonne à l'autre. »

Wall hochait la tête avec un respect poli, comme si Ewing avait parlé de la protection du gibier, ou d'une cause aussi valable.

— « Alors, j'en déduis ceci : il n'y a pas de limite — rien ne vient s'y opposer. Vous pouvez continuer indéfiniment... rien ne pourra vous arrêter. »

— « C'est ça. »

— « Mais, » dit Wall, « j'ai une question en tête : qu'avez-vous l'intention de faire de votre découverte ? »

Tous les deux — Wall et le père d'Ewing — se penchèrent légèrement. Le silence était absolu.

— « La publier, » dit Ewing.

Il ouvrit le tiroir du bureau, sortit une liasse de feuilles dactylographiées, et la leur montra. « Voici le brouillon de mon article. Il est presque terminé. »

Les lèvres serrées de son père avaient pâli.

— « Comme ça, tout simplement ? »

— « Non, Tim, s'il vous plaît, laissez-moi... » Wall posa la main à plat

sur le bureau, et dit calmement : « Avez-vous pensé à ce qui arrivera si vous publiez ? »

— « Un peu, » dit sèchement Ewing.

— « Laissez-moi vous l'esquisser, » dit Wall. « Ne tenons pas compte des autres nations pour le moment. Connaissez-vous la valeur globale de la production nationale de notre pays, de nos jours ? Quatre cent cinquante *milliards* de dollars par an. Pensez-y. A combien s'élèvera cette valeur, un mois après la publication de votre machin ? » Il commença à compter sur ses doigts. « La fabrication. Dites-moi : y a-t-il une limite à la dimension ou à la complexité des choses que votre Gismo peut faire ? »

Ewing hésita.

— « Probablement pas. En complexité, certainement pas. Il y a deux difficultés en ce qui concerne la dimension, mais je pense qu'aucune des deux n'est insoluble. D'une part, il y a l'effet de chaleur provoqué par la compression de l'air, qui n'est pas négligeable pour les gros objets, mais ce n'est toutefois pas sérieux. D'autre part, il y a le problème du contact — l'effet paraît être déterminé par le contact — mais cela peut être résolu... »

Wall l'interrompit.

— « J'en suis sûr. Je vous crois. Bon ! La fabrication... *éliminée*. Ewing, cela supprime environ un tiers de la production nationale. » Il compta sur un autre doigt. « *L'agriculture*. Qu'arrivera-t-il ? Peut-on manger la nourriture ainsi reproduite ? N'est-ce pas nocif ? Les vitamines ?... »

— « Nous le pensons, » fit Ewing. « Evidemment, il faudra tester soigneusement tout ceci, mais... »

— « Mais vous ne voyez aucune raison pour que ce soit impossible ? »

— « Aucune. »

— « Bien. Disons que c'est possible. Agriculture... *éliminée*. Comme ça. Et environ un dixième du total disparaît. » Un autre doigt. « *Transport et distribution*. Pour quoi faire ? Plus besoin d'expédier des matières premières, des fournitures, des pièces détachées et des produits manufacturés — il suffit de relier un échantillon à la machine, où que l'on soit, et de créer ce dont on a besoin, en une seule opération, simple, facile et propre. Ai-je raison ? »

— « Oui. Et il y a même une possibilité pour que nous produisions un appareil de transport instantané à partir de *ceci*. »

Wall haussa les épaules d'un air impuissant.

— « *Le Gouvernement*, » dit-il au bout d'un moment. « Environ un sixième du revenu national est consacré au Gouvernement. Mais plus maintenant. Qui paiera les taxes, et sur quoi ? Avec quoi ? » Il sortit une poignée de pièces de sa poche, et les fit sonner sur la table. « Quelle est l'utilité de ceci ? Avec votre Gismo, je peux en fabriquer tant que j'en veux, vous aussi, et aussi n'importe quel imbécile dans le ruisseau. » Il serra le poing. « *Les mines*... qui en aurait besoin ? La Construction... Les Pétroles... L'Electricité... La Finance... » Il balaya du geste. « Par la fenêtre. Y avez-vous vraiment réfléchi ? Et vous acceptez d'avoir *ça* sur la conscience ? »

Ewing vit que tous deux le regardaient avec colère, comme s'il eût été un voleur à la tire au poste de police.

— « Vou-voulez-vous des-descendre de cette caisse, » dit-il avec effort.

Zut ; son bégaiement le reprenait. S'il se mettait en colère, ce serait pire... « J'ai accepté de vous en parler, » continua-t-il. « Je vous ai déjà accordé une bonne partie de mon temps, par faveur... mais vous n'allez pas me faire un sermon. Si nous ne pouvons nous mettre d'accord là-dessus, filez, vous me fatiguez. »

Il s'aperçut qu'il était plus irrité à la fin qu'au début. Et les deux autres aussi : les fines lèvres de Wall étaient serrées.

Le visage du plus vieil homme était apoplectique.

— « J'ai honte de t'appeler mon fils, » fit-il brusquement, d'une voix étranglée. Ses lèvres se retroussaient ; un peu écœuré, Ewing vit ses dents jaunes contrastant avec ses gencives rougies. Les yeux exorbités, il tremblait de rage ; une grosse veine saillait à son front. Il repoussa la main de Wall. « Laisse-moi te dire ceci. Des tas de petites crapules de ton genre ont tenté de détruire ce pays avant toi. Les communistes ont essayé, les syndicats ont essayé, et les petits scribouillards du Ministère de la Guerre ont essayé. Je n'aurais jamais imaginé que mon propre fils essaierait à son tour, mais je te préviens que tu n'y arriveras pas. Même si je dois t'étrangler de mes propres mains... »

— « Tim ! » dit sèchement Wall.

La poitrine d'Ewing se nouait d'angoisse et d'horreur. Malgré cela, et malgré la colère identique qui lui martelait les tempes, il se rendit compte que son père se levait lentement, ses yeux clignant de larmes soudaines, la bouche affaissée et tremblante. Tout à coup ses cheveux clairsemés furent apparents aux yeux d'Ewing, ainsi que les profonds sillons sous son menton, et les hésitantes mains ridées.

— « Pourquoi n'iriez-vous pas m'attendre dans la voiture, Tim ? » disait Wall. « Là... laissez-moi vous aider. »

— « Je n'ai besoin d'aucune aide, » dit le père d'Ewing, et il quitta la pièce sans se retourner.

Ewing le regarda partir, avec un sentiment de pitié grandissante.

— « C'est un vieil homme, » fit-il avec étonnement.

Wall tapait trop fort sa cigarette sur la table. D'un claquement, il referma son étui d'or.

— « Ce n'était pas un vieil homme ce matin, » dit Wall. « C'était le meilleur de mes directeurs. » Il alluma la cigarette, aspira, puis rejeta la fumée, et regarda Ewing avec un dégoût profond.

Toute émotion avait quitté Ewing. Il s'écarta du bureau.

— « Vous perdez votre temps, » dit-il.

— « Peut-être, mais accordez-moi une minute. » Les yeux de Wall s'amincirent derrière le filet de fumée de sa cigarette. « Laissez-moi tenter, une seule fois, de vous dire ce que je ressens à propos de tout *ceci*. »

Ewing prit une longue inspiration.

— « Si vous vous taisiez assez longtemps pour que *moi* je puisse vous dire ce que je ressens à propos... »

— « Je me moque éperdument de ce que vous ressentez ! » dit Wall avec violence. « Vous avez la responsabilité. Si vous m'enfoncez une lame dans les côtes, vous croyez que vos raisons m'intéressent ? A la suite d'un

malheureux accident, vous avez en mains un objet qui peut annihiler cent quatre-vingts millions de gens. Eh bien, avant de l'utiliser, vous avez le devoir d'écouter leur point de vue. Et vous allez m'écouter, je vous le garantis. »

Pendant un instant, Ewing ne bougea pas. Puis il dit avec colère :

— « Que je sois pendu si je vous écoute ! Revenez qu-quand vous serez élu comme porte-parole de tous ces gens. » Il se leva subitement, s'avança vers la porte et l'ouvrit. « En attendant, voici la porte ! »

Il attendit. Wall ne bougeait pas de la table, le regardant comme s'il n'avait pas entendu. « Ou si vous préférez être jeté de-dehors, » ajouta Ewing hors de lui, « je peux arranger ça. »

Il y eut une seconde de silence mortel. Puis Wall se leva lentement, les lèvres serrées. Lentement, il boutonna sa veste, ajusta ses poignets et passa devant Ewing ; puis, sans un regard, il quitta la pièce.

La porte extérieure claqua.

Un moment plus tard, par la vitre, Ewing le vit marcher jusqu'au trottoir, ouvrir la porte de l'auto — celle d'Ewing — et faire sortir le vieil homme. Recouvrant son sang-froid, Ewing se rendit compte qu'ils n'avaient pas de moyen de transport ; ce serait une longue marche du haut de la colline jusqu'au centre de la ville.

Il appuya son front contre la vitre et les regarda partir, silhouettes grises dans le crépuscule. Beau gâchis, cette soirée, pensa-t-il ; pas de quoi en être fier. Il s'en voulait d'avoir perdu son sang-froid, et d'avoir bégayé, et d'avoir blessé son père... et, de façon générale, d'être David Ewing. En même temps, il en voulait à son père d'être ainsi, et à Wall d'être lui-même, et à tout ce fichu monde qui ne voulait pas laisser un savant poursuivre en paix ses recherches.

— « Ce n'est pas ça, » dit-il à voix haute, désespéré. « Inutile de se réfugier dans l'apitoiement sur soi-même. Rien de si simple. Une des choses que Wall avait dites était vraie : « *Vous avez la responsabilité.* »

Il l'avait. Il en portait le poids entier depuis mercredi, quand le Gismo avait été terminé. Et ce poids consistait en ceci : impossible de prévoir ce qui pouvait arriver.

Cela paraissait souvent simple aux gens du dehors. Si seulement Einstein... si seulement Meitner... si seulement Fermi... Si seulement quelqu'un avait dit *non* au bon moment. Mais ce n'était pas aussi simple. Supposez qu'il n'y ait jamais eu de réaction atomique sur le terrain de *squash* au pied du Stade de l'Université de Chicago ? Pas de crime d'Hiroshima, pas de bombe à fusion ensuite... mais aussi pas de force atomique pour l'industrie, la médecine, le transport — avec les étoiles attendant un jour, qui sait ?... Comment peut-on déterminer le bien du mal ?

Mais encore, et encore, il y avait eu un homme au point critique, au bon moment ; et toujours, *toujours*, il avait dû dire *oui*.

Maintenant, pensa-t-il, Wall et son père devaient ressentir le poids de ce choix. De leur point de vue, c'était un autre problème, mais guère plus facile. (Si seulement quelqu'un avait tué sans douleur Einstein... Meitner... ou Fermi...)

Après un moment, autant pour s'occuper les mains que pour toute autre raison, il commença à fabriquer un autre Gismo. La menuiserie d'amateur en était la partie la plus difficile ; le circuit lui-même était presque puérilement simple, une fois qu'on le connaissait.

Une si petite chose, pourvue d'une telle puissance... comme les deux minuscules fragments de plutonium.

Et si simple : comme le levier d'Archimède, qui pouvait soulever le monde.

Il vint à l'esprit d'Ewing qu'au moins *deux* choses devraient être réalisées avant qu'il pût confier son modèle expérimental à des gens non entraînés. Après quelques instants, comme avec désinvolture, il se mit à travailler à la première.

Il tailla un lourd crochet dans un bloc de cuivre qu'il prit dans le labo métallurgique vide à côté. Il lui donna sept centimètres de long, et en façonna l'extrémité pour qu'elle pût recevoir un boulon. Il arrondit les bords le mieux possible avec une lime et du papier de verre, et se servit du premier Gismo pour en faire une copie.

Puis il vissa les deux crochets solidement, un a chaque bout de la barre transversale du Gismo, et les relia par un fil aux sandwiches Schellhammer, Maintenant, le Gismo pouvait servir à reproduire des objets assez lourds, jusqu'à la limite imposée par la dimension de la croix. Plus tard, se dit-il sans enthousiasme, il pourrait en construire un grand pour les objets très lourds.

La seconde chose était plus difficile et plus urgente. L'effet Schellhammer-Ewing, comme il le baptisait en lui-même, copiait les surfaces par contact. Si l'objet que l'on reproduisait touchait le Gismo en un endroit quelconque — sauf au Schellhammer —, le Gismo lui-même serait alors reproduit, ainsi que la table au-dessous, et le sol sous la table... Il faudrait bien que cela s'arrête quelque part, quand le circuit se romprait — à condition toutefois que le procédé ne fût pas *instantané,* mais seulement rapide à l'extrême —, mais même alors les dégâts seraient presque incommensurables.

Il y réfléchit un instant, dessina un circuit qu'il rejeta ensuite, et finalement se décida pour une série de petits contacts sensibles placés à la base et sur le côté de la croix, de telle manière que la moindre pression sur l'un d'eux couperait le circuit. C'était un travail malaisé et Ewing, à bout de patience, tremblait de fatigue lorsqu'il termina.

Alors il posa les deux Gismos sur l'établi et s'assit ; très longtemps, il les regarda, tandis que s'épaississait le silence de la nuit.

Il se sentait comme un homme au sommet du tremplin de ski — se tenant prêt sur l'ultime centimètre, durant l'ultime seconde, avant de s'élancer. A cette heure, ici même, lui aussi était *encore* son propre maître ; il pouvait encore aller de l'avant, ou modifier sa décision et reculer.

Mais au bout d'un autre centimètre, d'une autre seconde, tout serait hors de son contrôle ; le monde et lui tomberaient ensemble, et il n'y aurait plus rien à faire... qu'essayer de conserver l'équilibre et arriver sur ses pieds... quelque part au fond.

Il pensa avec regret à son article presque terminé dans le tiroir. Plus le temps maintenant pour de telles formalités.

Ewing accrocha un Gismo — le nouveau — au bras gauche de l'autre, le plaçant soigneusement pour qu'il pendît au-dessus de l'établi sans rien toucher. Il y avait quelque ironie dans la facilité avec laquelle il reniait sa propre sécurité, mais il avait fait de son mieux.

Il pressa le bouton, et retira un Gismo tout neuf du bras droit. Maintenant il en avait trois.

Depuis des années, Ewing n'avait pas pensé à la religion, mais soudain, en regardant les trois croix alignées, l'idée le frappa que c'était une forme difficile à éviter dans la vie courante.

Forme rationnelle, aussi rationnelle que deux mille ans auparavant. Mais combien de poèmes, combien de chants, combien de larmes allaient découler de cette nouvelle croix ?

Maintenant, et ici même, à cet endroit et en cet endroit, tout était en puissance, rien encore n'était advenu. Tout le potentiel reposait sous sa main tranquillement, attendant son geste ; et il tremblait. C'était trop de puissance pour un seul homme ; trop de responsabilité.

Mais s'en débarrasser en la remettant à un quelconque comité, — à moins de choisir un comité s'engageant à dire *non* — c'était en quelque sorte prendre encore une décision positive. Ewing y avait déjà longtemps réfléchi : il n'avait pu dormir pendant deux nuits ; et il était toujours parvenu à cette même conclusion. Et pourtant il hésitait encore, vacillait, cherchait à se trouver des délais et des excuses.

Au bout d'un long moment, il alla fouiller dans la réserve, jusqu'à ce qu'il trouvât un grand carton pouvant contenir deux Gismos. Il en créa deux, les emballa pour plus de sûreté, puis pesa le colis sur la bascule postale dans le bureau du Directeur. Il vérifia les tarifs, timbra le carton, puis colla une étiquette vierge. Et il examina le tout.

« *Revenez quand vous serez élu comme porte-paroles de tous ces gens* », avait-il dit à Wall. Mais il leur *fallait* un porte-parole. Il tenta de les réunir par la pensée : le métallo de Detroit, la veuve avec ses trois actions pétrolifères à Memphis, le bûcheron de l'Oregon, le petit grouillot de New York, l'employé de grand magasin du Maine. Combien béniraient ou maudiraient son nom demain, l'an prochain, dans dix ans ? S'ils l'apprenaient toutefois...

— « L'effet Schellhammer, » dit-il à haute voix. Cet effet existait, il était dans des centaines d'esprits, dans des milliers d'exemplaires de journaux techniques ; on ne pouvait effacer ça, même si on le voulait. Tôt ou tard, quelqu'un aurait suivi ce chemin jusqu'au bout, comme il l'avait fait lui-même.

Ainsi, on ne pouvait supprimer le Gismo. C'était comme toutes les autres inventions dangereuses — avec son propre *momentum* terrible, inévitable.

Mais quand il pensait à *un autre* inventant le Gismo, la jalousie le transperçait comme une lame.

« Je veux le faire, » se dit-il dans le calme de la nuit.

« Je veux le faire, je *vais* le faire, et qu'ils aillent tous au diable. »

Il s'assit devant la vieille machine, dans le bureau du Directeur, et tapa avec difficulté :

CECI EST UN GISMO
C'EST UN APPAREIL A REPRODUIRE —
IL REPRODUIT N'IMPORTE QUOI — MEME UN AUTRE GISMO.
POUR LA MISE EN SERVICE, RELIER SIMPLEMENT UN ECHANTILLON
DE CE QUE VOUS VOULEZ REPRODUIRE AU BRAS GAUCHE DU GISMO,
COMME INDIQUE SUR LE SCHEMA.

Il dessina un croquis soigné dans la marge.

PUIS PRESSER LE BOUTON,
ET UNE COPIE APPARAITRA ATTACHEE
AU BRAS DROIT DU GISMO.
ATTENTION : NE PAS LAISSER L'ECHANTILLON TOUCHER
AUTRE CHOSE PENDANT L'OPERATION.

Il coupa son papier à la bonne dimension, en agrafa une copie à la base de chaque Gismo, puis remit ces derniers dans le carton. Il le scella avec du papier collant, et reproduisit une copie du tout, carton, contenu, étiquette et timbres.

Il fabriqua ainsi cinquante cartons — contenant chacun deux Gismos avec leur mode d'emploi — et inscrivit sur leurs étiquettes cinquante noms et adresses pris au hasard dans l'annuaire de Los Angeles.

Les ayant empilés à l'arrière de sa voiture, il les emporta au bureau de poste, et les jeta dans le toboggan des colis postaux.

Ensuite il rentra chez lui par les rues silencieuses ; saoul de fatigue, il ne ressentait plus rien.

*
* *

Sept heures. Ewing put à peine lire les chiffres sur sa montre ; la nappe de *smog* était si épaisse au-dessus de lui que seule une lumière fantomatique lui parvenait. Sa femme, Fay, qui venait juste de sortir de la maison avec une brassée de linge, lui sembla un spectre bleuâtre traversant la pelouse.

Derrière elle, le cottage où ils avaient vécu pendant sept ans avait un aspect inhabituel. Il faisait partie d'une rangée de coquettes petites maisons californiennes, peintes en blanc, possédant chacune sa pelouse bien entretenue, son massif de roses et son banc de pensées. En déçà de la maison, il y avait assez de surface pour un potager et, l'été, Ewing y faisait pousser du maïs, des pois, des tomates et de la ciboule pour leur table. A l'intérieur, la maison était fraîche et propre, avec des murs granités verts. C'était une bonne maison, soignée et solide ; ils y étaient maintenant habitués.

— « Les filles sont levées ? » demanda-t-il.

Le visage diffus de sa femme fit *oui*.

— « Hélène est en train d'habiller Kathy. Il faut que je les fasse déjeuner avant le départ. »

— « Bien, mais vite. »

Elle le regarda comme si elle voulait parler, puis se tourna vers la voiture avec son linge.

— « Pas de place là-dedans, » dit Ewing. « Il faudra le mettre dans la remorque. »

— « Ils vont être tout sales... oh ! tant pis. »

Elle se dirigea vers la remorque et jeta le linge par la porte arrière, d'un geste brusque, et Ewing vit qu'elle tremblait de colère.

— « Fay, » dit-il tristement.

Elle tourna imperceptiblement la tête vers lui. Elle était floue dans la lumière matinale, mais Ewing imaginait son expression, aussi clairement que si elle eût été sous un projecteur. Fay était une belle femme de trente ans, à l'air fatigué, aux yeux brillants, avec une dureté inhabituelle aux commissures de sa bouche généreuse. Son visage était fortement charpenté, et Ewing savait qu'elle avait embelli depuis qu'il l'avait épousée. Elle avait l'esprit vif, mais ne comprenait pas la science ni ne le voulait ; Ewing discutait rarement de son travail avec elle : ils avaient d'autres intérêts communs. Il l'aimait beaucoup. Elle n'était ni ambitieuse, ni possessive, ni extravagante ; elle ne semblait avoir aucun des défauts que ses amis acceptaient chez leurs épouses.

Puis elle dit :

— « Je ne comprends pas ; c'est tout. »

Ewing soupira avec lassitude. Il s'était expliqué toute la nuit, par fragments — d'abord à Fay, puis à Jim Walsh et aux autres membres du Groupe de Physique — et il avait l'impression d'avoir parlé à un mur. Tous avaient été incrédules, intéressés, excités par les Gismos, mais seul Jim avait pris au sérieux son conseil de quitter leurs maisons. Dans la journée, quand ils entendraient les premiers bulletins de radio, les autres finiraient peut-être par comprendre ; en tout cas, il avait fait tout ce qu'il avait pu... Ensuite il avait dû réveiller Fred Schlessinger, à 5 heures du matin, pour lui emprunter sa remorque, et y entasser le plus possible de leurs biens, avec une dispute pour chaque objet qu'il avait fallu abandonner...

— « Je sais que c'est dur, » fit-il stupidement.

— « Si *seulement* tu pouvais me dire *où* tu as pêché cette idée que ton père te tuera... » La voix de Fay tremblait.

— « Ce n'est pas cela, » dit-il, essayant de cacher son impatience. « Puisqu'il ne l'a pas encore fait, il ne le fera plus. Du moins d'ici quelques heures. Il n'aura plus aucune raison. Je me suis arrangé pour ça, Fay. Mais il va y avoir des milliers d'autres gens qui vont devenir cinglés. Fay, c'est la fin de notre monde. »

— « N'exagère pas. »

— « Je n'exagère rien. Dans deux heures, le courrier sera à Los Angeles ; ajoute à peu près une heure pour la distribution... »

— « Un instant — un instant. *Maintenant* tu dis que ton père ne va pas te tuer ? »

— « Oui, » dit Ewing, « parce qu'il reconnaîtra sa défaite. Il eût

considéré comme son devoir personnel de... m'éliminer — tu trouves ça fantastique, mais tu *crois* seulement connaître mon père. Mais je te dis qu'il ne le fera pas, si cela ne détruit pas le Gismo en même temps. »

— « Mais alors — de qui as-tu peur maintenant ? »

— « J'essaie de vous protéger, toi et les gosses ! » explosa Ewing. « J'ai tenté de te le faire comprendre d'un million de manières, mais si tu n'y arrives pas, contente-toi de m'obéir. Plus tard, quand nous pourrons souffler... »

— « Très bien, Maître, » dit-elle d'une voix blanche, et elle repartit vers la maison.

Ewing fit démarrer la voiture et recula jusqu'à la remorque. Une heure plus tard, lorsqu'ils quittèrent l'allée, la tension entre Fay et lui n'avait pas diminué.

Tout compte fait, n'était-ce que la peur ? S'était-il menti à lui-même ? Avait-il vraiment renversé le monde civilisé, simplement parce qu'il craignait pour sa propre peau ?

II

Premier jour du Gismo.

Jack Noyes, assis à son bureau, regardait aveuglément le graphique des ventes, petit, misérable, encadré sur son mur face à la grande photo murale de l'usine de la Compagnie. La ligne noire du graphique suivait une courbe renflée, aussi belle à sa manière que le vol d'un cormoran.

Cinq étages au-dessous, du bas Los Angeles, montait un bruit confus, mais énorme — voix hurlantes ou gémissantes, meuglements de kaxons, hurlement de sirènes distantes.

Les doigts camus de Noyes caressaient la surface d'aluminium soyeux de sa carafe d'eau, le marbre fin de son encrier, le service à whisky de porcelaine, le Soundscriber — symboles de son ascension.

Dorénavant que représentait tout ceci — la courbe du graphique, le Soundscriber, la table, le bureau — la nation ?

Il restait assis, très calme, s'accrochant au sentiment qu'il était toujours lui-même, toujours entier. Il était Jack Noyes, 32 ans, jeune fondé de pouvoirs plein de promesses, protégé par le Vieux en personne, Nathan MacDonald. Il savait qu'il était plus capable, plus industrieux, plus ambitieux que les autres. Il avait été en route pour le sommet.

Le sommet de quoi, maintenant ?

Ses doigts s'aventurèrent vers la télévision portative sur son bureau, tournèrent un bouton. Au bout d'un moment l'écran s'anima ; la voix rauque disait :

— « ... tout le Sunset Boulevard, depuis la rue Olvera. Et voici un communiqué : le Chef de la Police, Edward Corsi, demande des volontaires pour maintenir les foules. J'ai l'impression qu'il n'en trouvera pas. Aujourd'hui la grande question est celle-ci : *avez-vous un Gismo ?* Et croyez-moi, rien d'autre n'a d'importance. Notre station continuera à émettre pour vous tenir informés, mais ce n'est certes pas grâce à notre poltron de Direc-

teur, J.W. Kidder, ou à notre écœurant Directeur des Programmes, Douglas M. Dow, qui se sont sauvés dans la montagne dès qu'ils ont reçu *leurs* Gismos. En ce qui me concerne, je leur dis merde à tous deux. Et merde à la Pacific Broadcasting Company et à toutes ses petites filiales ! Merde pour Needham, le Maire ! Merde pour la ville de Los Angeles ! Et *merde* pour... »

Dégoûté, Noyes éteignit le téléviseur.

Il tendit l'oreille. Aucun bruit de machine à écrire, aucun froissement de papier ne parvenaient de la salle des dactylos voisine de son bureau. Quelque part, une porte claqua — à l'autre bout du couloir, à la Comptabilité, se dit-il. Il y eut soudain un bruit de glace qui s'effondrait.

Noyes se leva et ouvrit sa porte. Bill Mooney passait, le visage écarlate, une bouteille d'alcool vide à la main.

Mooney s'arrêta. Ses yeux étaient jaunes et luisants ; il avait un sourire sauvage, sans signification. Noyes fit un pas en arrière.

— « Eeeeh ! » cria Mooney. « J' suis un singe, un cul-pelé ! J' suis une guenon ! Ouah ! »

Il lança la bouteille aux pieds de Noyes. Des éclats allèrent tourbillonner au milieu du pool de dactylos.

Les muscles tendus, prêt à se battre ou à fuir, Noyes s'aperçut que Mooney ne le regardait même pas. Mooney tituba à travers la salle, buta violemment dans le distributeur d'eau, et lutta furieusement avec ce dernier. Le distributeur se renversa, le manquant de peu, et tomba dans un tracas tonitruant.

Mâchoire pendante, Mooney le regarda un moment, puis se détourna et sortit en trombe. Les portes claquèrent derrière lui. Noyes le vit à travers le verre dépoli, sombre forme aquatique, levant un objet puis le projetant.

Un battant de la porte vola en éclats. Le trépied d'un cendrier de bronze ouvragé passa au travers, et resta fiché dans l'ouverture béante. Mooney disparut.

Au bout d'un moment Noyes enfila le corridor, écrasant du verre à chaque pas. Le Service Ventes était vide, à part le fatras de papiers éparpillés au sol.

Au fond du couloir, il passa la porte rouge de l'ascenseur ; celui-ci menait à l'appartement de la terrasse.

Là-haut, l'antichambre familière était restée la même : assourdie, semblable à un sanctuaire, d'un vert somptueux. Derrière sa table, Mrs. Delafield sanglotait, sa tête grise soigneusement coiffée reposant sur le sous-main.

Elle ne bougea pas quand il s'arrêta un instant près d'elle. Noyes poursuivit son chemin, et ouvrit la porte intérieure.

MacDonald était là, penché derrière le grand bureau nu. Sous ses sourcils, il regarda Noyes, mais ne dit rien. Il sortait des objets de ses tiroirs, mettant les uns dans une serviette ouverte, rejetant les autres sur le tapis.

— « Vous aussi ? » dit Noyes.

Dans un simulacre de sourire, MacDanold exhiba ses chicots brunis

autour de son cigare, et continua à fouiller ses tiroirs. A 64 ans, il avait un visage boursouflé, aux yeux saillants, qui paraissait irascible et cependant amical. C'était du moins l'impression qu'en retenaient la plupart des gens, tant qu'ils n'avaient pas remarqué ses yeux globuleux, ou sa bouche qui, lorsqu'il l'ouvrait, était aussi impitoyable que celle d'un squale.

— « Mrs. Delafield est en train de pleurer, » dit Noyes.

MacDonald acquiesça tranquillement, et sortit de sa bouche le cigare humecté.

— « Je lui ai dit qu'elle ne pouvait venir avec moi, » fit-il.

Il sortit une photographie encadrée de cuir rouge, la regarda, la jeta. Il prit deux boîtes à pilules dans un tiroir, les secoua puis les mit dans les poches de son gilet.

Noyes se sentait aussi anxieux qu'un jeune chiot, comme lors de sa première entrevue avec MacDonald. Le monde semblait tourner autour du Vieux lorsqu'il était présent ; il portait sa masse et son âge avec une telle assurance que les autres se sentaient absurdes d'être jeunes et minces.

— « Alors vous vous avouez battu, » dit Noyes d'une voix rauque. « Comme tous les autres — vous êtes cuit. Je n'aurais pas cru que vous l'admettriez. »

MacDonald ôta de nouveau le cigare de sa bouche, et tourna toute son attention vers Noyes.

— « Cuit ? » fit-il avec dédain. « *Vous* l'êtes, peut-être. Je n'ai jamais pensé que vous aviez beaucoup de ressort. »

Noyes serra les poings.

— « Pourquoi m'avez-vous promu, alors ? »

— « Vous étiez le meilleur de ceux que j'avais. Ce qui ne veut pas dire grand-chose. Toute votre génération s'est amollie, juste après la guerre. Vous n'avez jamais eu à vous battre. Vous ne savez pas. »

MacDonald dit tout ceci du même ton posé, enroué, indifférent. Il sortit une paire de lunettes supplémentaire dans l'étui, l'enveloppa dans un mouchoir, puis la rangea soigneusement dans sa servitette.

Noyes remarqua pour la première fois, mais sans surprise, que l'objet qui déformait un coin de la serviette était la partie supérieure d'un Gismo.

Il sentit son corps s'affaisser de désespoir. En quelque sorte, et contre toute logique, il avait considéré le Vieux comme son dernier refuge, un rocher pour s'y cramponner.

— « Où l'avez-vous eu ? » demanda-t-il.

— « Envoyé Wilson le chercher, » grogna MacDonald. « Si vous en voulez un, vous devrez vous le procurer vous-même. Je l'ai renvoyé en chercher un autre, et il n'est pas revenu. »

— « J'en aurai un, » dit Noyes automatiquement.

Il en aurait un effectivement, supposait-il ; et ensuite ?

— « Ecoutez-moi, » dit-il.

Le géant leva la tête .

— « Cela ne vous fait rien ? » explosa Noyes. « Vous allez regarder le monde s'émietter et... et rester quelque part dans votre coin, en ermite, avec votre Gismo sur les genoux ? »

MacDonald s'appuya pesamment sur son bureau.

— « C'est donc ce que vous pensez ? » demanda-t-il avec curiosité. « Asseyez-vous, » ajouta-t-il au bout d'un instant. Il alla au bar, versa du whisky, peu de soda, et revint avec le verre. « Voici du courage en bouteille, » dit-il sèchement. « Buvez. »

Noyes but, tout en le regardant.

— « Quand j'avais votre âge, » dit MacDonald en enfonçant les pouces dans les poches de son gilet, « je possédais sept mille dollars. J'avais l'occasion de m'associer à un type nommé Theodore M. Pollack, mais il me fallait vingt mille dollars. J'en empruntai cinq mille, extorquai le reste à mon beau-père, et m'associai. Ce fut ma première compagnie, les Produits Don Paul. Je rachetai la part de Pollack en 1932, au maximum de la Dépression. Je lui donnai la valeur nominale de sa moitié, et il mourut fauché. Je remboursai mon beau-père avec un intérêt de 6 %, et il se fit sauter la cervelle en 1934. Maintenant vous me dites que tout est changé à cause d'une invention. Non, mon vieux. Il y aura encore du commerce — encore des affaires — et il y aura encore des gens qui possèdent tout, et des gens qui ne possèdent rien. Vous êtes peut-être le type qui se retrouvera sans *rien,* parce que vous êtes trop pudibond pour *le* ramasser. Je ne sais pas. Mais je vais vous donner ce tuyau. Bientôt, quand les événement auront pris tournure, il y aura de belles affaires à réaliser, avec les choses *impossibles* à reproduire. »

Il referma sa serviette, la plaça sous son bras.

Arrivé à la porte, il se retourna et aboya :

— « Repensez-y ! »

Puis il disparut.

***

Le Rayon Sports avait été méticuleusement pillé, mais Noyes trouva un pistolet de tir, calibre 32, à canon long, et des cartouches. Il n'avait jamais tenu d'arme à feu auparavant. A titre d'expérience, il se plaça à cinq mètres d'une grande cible d'archers, leva le bras comme il l'avait vu faire, visa et pressa la détente.

L'arme fit un bruit incroyable et tressauta dans sa main. Assourdi, les oreilles tintantes, Noyes alla regarder le centre. Il n'y avait pas trace de balle ; ni même sur la cible. Il n'en trouva nulle part.

Son désappointement fut énorme. Il s'était attendu à rater, mais pas aussi fantastiquement. Il devait y avoir une erreur.

Il tira de trois mètres ; même résultat.

Pendant un long moment il fut désespéré, se souvenant des mots du Vieux : « *Toute votre génération s'est amollie, juste après la guerre...* » Et si c'était vrai ? Il n'avait jamais essayé ; il n'avait jamais rencontré auparavant cette sorte de défi.

Il ne savait même pas comment tuer quelqu'un.

Il mit délibérément le pistolet dans sa poche. S'il ne pouvait tirer juste, il pouvait du moins mettre en joue. Et il faudrait que cela suffise.

Son épiderme le brûlait fiévreusement tandis qu'il descendait l'*escalator*

en panne et se dirigeait vers la pharmacie, au rez-de-chaussée. Une autre chose qu'avait dite le Vieux lui rebattait inlassablement les oreilles : « ... *Les choses impossibles à reproduire.* »

Si l'on a un Gismo, se dit-il, et *un* objet d'*une* sorte, cela ne coûtera rien d'en faire *deux* de cette même sorte, ou dix, ou cent. Mais il faudra d'abord se procurer le numéro un... Ainsi un tas de choses qui avaient eu de la valeur seraient bientôt aussi viles que l'air, parce que n'importe qui pourrait les reproduire... mais pas *tout*. Les objets uniques — une *Mona Lisa*, un Shakespeare original, même un Picasso ou un Ben Shahn — tout ce qui était à la fois unique et désirable allait prendre une plus grande valeur que jamais, simplement parce que rien d'autre n'aurait plus de valeur.

Et chaque être humain, se dit-il, est unique.

Au Rayon Pharmacie, il fouilla jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelques capsules de gélatine vides. Patiemment, il les remplit de bicarbonate, et en garnit une petite boîte. Il avait dorénavant tout ce qu'il lui fallait. Il était prêt.

Les rues jonchées étaient presque désertes maintenant ; les émeutiers avaient reflué vers l'Ouest : il pouvait entendre les sirènes miaulant faiblement dans le vent, et le léger bruit de ressac de la foule.

Au parking de la Rue Principale, il trouva un homme à la casquette graisseuse, accroupi, se bourrant de chocolats qu'il puisait dans une grande boîte.

L'homme leva la tête, ébahi, lorsque Noyes parla.

— « Hein ? »

— « J'ai dit *debout,* » dit sèchement Noyes, et il sortit le pistolet.

L'homme se mit debout d'un air incrédule. Noyes l'examina ; il était assez corpulent, mais visiblement pas très malin. Une partie de cette masse était de la graisse, mais on pourrait l'affiner.

— « Attrape, » dit Noyes, et il lui jeta une capsule.

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Quand je voudrai que tu le saches, je te le dirai. Contente-toi de l'avaler, sinon il faudra que je te tue. »

A sa grande surprise, il découvrit qu'il était sincère.

Le visage brun sale de l'homme vira au gris. Il fit :

— « Mais... »

— « *Tout de suite !* »

L'homme avala convulsivement.

— « C'était du poison, » dit tranquillement Noyes. « Ça te tuera, aussi sûr que tu es là, si tu ne prends pas l'antidote tous les jours à partir d'aujourd'hui. Tu comprends ? Tu ne peux trouver l'antidote... *ailleurs*. Je te le donnerai une fois par jour — mais il faudra que tu le gagnes. »

Il songea qu'il ferait mieux de ranger le revolver ; ce qu'il fit, le cœur battant, pensant : s'il le faut, je peux toujours tirer à travers ma poche.

Les grosses mains de l'homme se crispèrent ; il demanda :

— « Pourquoi m'avez-vous fait ça ? »

— « Accepteras-tu mes ordres ? »

Cette question sembla doucher l'autre.

— « J'ai l'impression que j' peux pas faire autrement — mais... »

— « C'est *ça* la raison, » lui dit Noyes, se détendant.

Les bureaux du *Times* et du *Mirror* étaient déserts, mais Noyes fouilla dans leurs dossiers personnels. Par grande chance il trouva miss Annabell Pearson, chroniqueuse mondaine, dans son appartement de Beverley Hills. Elle les regarda par-dessus son téléphone, dont elle secouait le crochet en hurlant : « Police ! »

L'homme de main de Noyes, dont le nom était Leonard, dut lui ôter l'appareil des doigts.

Toute hystérique qu'elle fût, miss Pearson avait ce que voulait Noyes : elle connaissait l'adresse et les coordonnées de chaque célébrité de cinéma et de TV du Comté de Los Angeles.

Roulant vers le nord dans la voiture que Noyes avait sélectionnée pour son apparence neuve et ses pneus increvables, ils virent un homme qui battait une fillette — la tenant par une natte d'une main, et la giflant de l'autre.

Ils s'arrêtèrent, et Noyes et Leonard *recrutèrent* l'homme ; toute résistance l'abandonna lorsque Noyes lui dit ce qu'il avait avalé. La petite fila comme un lapin dès qu'elle fut libérée ; Noyes la laissa aller.

Ils trouvèrent la jeune star de cinéma effrayée, Impératrice du Sexe régnant sur Hollywood, barricadée dans sa villa d'Altadena. Leonard et Al, le nouveau, fracturèrent une fenêtre et ressortirent quelques minutes plus tard, avec la fille qui gigotait désespérément entre eux deux. Noyes la fit ligoter et bâillonner efficacement, puis la fit déposer — mais doucement parce que c'était une possession de valeur — à l'arrière du break.

Miss Pearson était attachée au siège près de lui, tremblante, le visage couleur de cendre. Il se tourna vers elle :

— « Quelle est l'adresse suivante ? » demanda-t-il.

A la tombée de la nuit, se dit-il avec satisfaction, il aurait quarante ou cinquante des plus belles, et une grande maison quelque part dans les collines, et une troupe complète de serviteurs... et des armes, à coup sûr il fallait beaucoup plus d'armes...

Quelle importance si l'avenir était encore sombre ? Il se déplaçait avec le temps. Il *était* dans les affaires.

III

Second jour du Gismo.

Ewing ouvrit la porte de derrière et sortit dans la cour. C'était un matin calme, sans nuage ; en bas, le *smog* couvrait la vallée. Les grandes herbes sèches étaient difficiles à fouler aux pieds ; il descendit machinalement la pente raide jusque sous le poivrier. Dans la fraîche grotte formée par la retombée des branches, le sol était nu à l'exception des feuilles sèches rouges et des petites baies dures. Les enfants avaient commencé une hutte avec du vieux bois de palissade, et leurs jouets étaient éparpillés alentour. L'oreille d'Ewing enregistra soudain l'éclat de voix perçantes dans la maison, et il fronça le

sourcil. Ce n'était pas fameux : on pouvait les entendre à près d'un kilomètre à la ronde, et elles se promenaient dans toute la montagne durant le jour. Mais on ne peut garder des enfants enfermés comme des criminels.

En tout cas, ils avaient trouvé un bon endroit. La villa était sur une terrasse d'un demi-hectare, à mi-hauteur du flanc de la montagne. Au-dessus, il n'y avait plus que la pente rocailleuse de la montagne elle-même, sèche comme un os et jonchée de rocs, et une rangée de palmiers desséchés le long du canal d'irrigation. La seule maison avoisinante, entre leur villa et la route, était vide et dévastée par le feu. Au-dessous de la maison, il y avait une autre terrasse où, visiblement, les occupants précédents avaient eu un potager ; puis le sol devenait subitement plus abrupt et se transformait en verger de petits orangers. Ewing avait vu le nom du propriétaire sur une boîte à lettres, au pied de la montagne : Lo Vecchio, quelque chose comme ça. Qu'allait-il arriver, à lui et à son verger, maintenant ?

Bien plus loin, la vallée s'étendait, disparaissant dans le bleu impalpable. Ewing pouvait voir la route, qui diminuait en un mince fil jaunâtre, et les dessins contrariés des champs labourés. L'horizon accourait vers lui sur trois côtés. Des eucalyptus masquaient les grand-routes ; à part un avion occasionnel, ou une auto circulant dans la zone résidentielle juste sous lui, le monde tout autour aurait pu être désert.

Le halètement d'un moteur laborieux roula dans l'air pur.

Ewing tressaillit et scruta en vain sur sa droite, où des arbres cachaient la route. Il semblait que quelqu'un montait la colline.

Des ennuis. Ce pouvait être quelqu'un de la Colonie Adventiste d'en bas, venant en voisin, mais d'après ce qu'Ewing en avait vu, ils avaient tous des voitures récentes. Celle-ci faisait le bruit d'une épave. Le sang battant dans sa gorge, Ewing se précipita dans la maison, passa à côté d'une Fay surprise et de deux visages ronds de fillettes attablées pour le déjeuner, et sortit le fusil de chasse du placard. Puis il prit la boîte de cartouches ; en deux bonds il fut sous le porche principal, à temps pour voir l'auto déboucher sur la route, au-dessus de la maison.

C'était un vieux coupé Lincoln détérioré, poussiéreux, dont la malle ouverte était bourrée à craquer. Tous les chromes manquaient à la carrosserie et aux pare-chocs, et les endroits ainsi dénudés étaient couverts de rouille. Un fin nuage de vapeur montait du radiateur.

— « Ce vieux Dave ! » cria le conducteur, qui jaillit de la voiture comme une marionnette.

C'était un homme grisonnant, couvert de poussière, dans une veste et un chandail défraîchis ; Ewing le regarda et abaissa son fusil. Cette voix gaie, fêlée...

— « Platt ! » dit-il avec un soulagement mêlé d'exaspération.

— « En effet ! Soi-même ! En chair et en os ! » Platt descendit l'allée à grandes enjambées, se déplaçant avec une énergie saccadée, nerveuse, les coudes brimbalants, son long visage fendu par un sourire jaune. Il saisit la main d'Ewing et la secoua fortement ; ses yeux gris étaient brillants. « J' te tiens ! Pas question de te cacher de moi, mon gars ! Au bout de la terre !... Eh ben, je suis content de te revoir, Dave — salut, Fay ; salut,

fillettes — mais bon sang... » Ewing se détourna pour voir que sa famille s'était groupée devant la porte ; il revint à Platt dont le flot de paroles continuait, ininterrompu : « ... invitez-moi à entrer et offrez-moi un verre d'eau si vous n'avez rien de meilleur. Je suis si déshydraté que je crache du sable. Qu'est-ce que vous faites ici ? Les aigles ? Mince, c'est Elaine ? Mon Dieu, mais tu es grande ! Et jolie comme ta maman, aussi. Et *ça, qui est-ce ?* »

Kathy, l'air soupçonneux, se retrancha derrière les jupes de sa mère. Elaine, âgée de douze ans, rougit comme une débutante au bal. Finalement, ils entrèrent tous dans la salle de séjour, et Platt se jeta avec un cri d'aise sur le seul fauteuil rembourré. L'instant d'après, il était penché en avant, parlant toujours, tirant fébrilement un paquet de cigarettes de sa veste, en sortant une qu'il allumait en tremblant ; il tenait Elaine d'un bras et clignait de l'œil à Kathy.

Platt était un homme à l'enthousiasme galopant ; bon physicien expérimental, mais théoricien que personne ne prenait au sérieux. Il avait une nouvelle théorie tous les ans, et croyait en chacune avec une sincérité passionnée, corps et âme. Ses plus grandes amours étaient les fusées, mais il n'avait jamais pu obtenir l'autorisation de travailler aux projets secrets. La déception de Platt était amère, mais semblait seulement lui donner encore plus de ressort. Il changeait fréquemment d'emploi, et entrait puis ressortait de la vie d'Ewing : ils ne s'étaient pas vus depuis 1957.

Elaine, encore rougissante, s'écarta et alla vers la cuisine.

— « Je vais vous chercher de l'eau, Mr. Platt. »

— « Appelle-moi Leroy. Et... pas trop d'eau, mignonne. »

— « Il n'y a pas d'alcool dans la maison, » dit Fay. « Nous ne sommes arrivés qu'hier, mais je peux faire du café... »

— « Non, merci, ça va bien, j'ai une bouteille dans la voiture — la bouteille sans fond, grâce à notre ami ici présent — je l'apporterai tout à l'heure et l'on boira un coup, mais écoute, Dave... » (la cigarette déposa ses cendres sur le sweater froissé) « il faut que je te le dise, tu es le plus grand foutu génie de tous. Je te tire mon chapeau, vieux, et sincèrement ! Bon Dieu, comme je voudrais avoir inventé ça ! Mais tu l'as fait, c'est *toi* le plus grand. Vrai ! Eh bien... » Il prit le verre d'eau débordant que lui tendait Elaine et le leva. « A ta santé, Dave Ewing, et puisses-tu *Gismoter* longtemps ! »

Il goûta et fit une fausse grimace, puis but l'eau d'un trait.

Ewing dit :

— « Qu'est-ce qui te fait croire que c'est moi qui... »

— « *Qui* travaillait sur les Schellhammer ? » s'écria Platt. « Tu crois que je n'ai pas vu ton coup de patte dans tout ça ? Tu vas me dire que ce n'est pas toi ? »

— « Non, mais... »

— « Mais oui, c'est toi ! Dès que je l'ai vu, je l'ai su. Je me suis dit, il faut que je trouve ce vieux Dave, et *je le ferai,* même si je dois engager un chien policier ! »

Fay intervint :

— « Leroy, comment nous avez-vous trouvés ? »

— « Je vais vous dire, très chère. Vous voyez, Dave et votre serviteur sommes de vieux copains de régiment, et à Fort Benning il me disait souvent qu'il voulait partir un jour vivre dans la montagne — il voulait être un aigle, et regarder de haut ces étrangers de la plaine. Alors je me suis dit, où irait Dave s'il voulait se planquer rapidement ? Pas à Los Angeles, parce que l'enfer va se déchaîner là-bas. Pas sur la côte, parce que ce serait trop long à joindre et il pourrait être coincé en route. Je me suis dit, il prendrait la Nationale 91 et s'arrêterait au premier endroit élevé qu'il trouverait. J'ai suivi mon raisonnement, et quand j'ai vu cette petite bosse avec une maison dessus. je suis venu voir. Et me voilà. »

Les Ewing se regardèrent avec consternation. La main de Fay était sur la petite radio portative ; elle avait dû la mettre en marche, car un petit ronflement sortait du haut-parleur. Mais il n'y avait pas de voix : la dernière des stations locales s'était tue la veille dans la soirée. Elle l'éteignit, l'air toujours abasourdi.

— « Eh bien, quoi, vous n'êtes pas *obligés* de rester ici, non ? » demanda Platt. « Non pas qu'un autre vous trouverait aussi facilement que *moi,* mais écoutez-moi, vous deux, qu'allez-vous faire de vos dix doigts, maintenant que vous n'aurez plus à travailler pour vivre ? »

Ewing se racla la gorge.

— « Nous n'avons réellement pas eu le temps d'en discuter. J'aimerais construire un labo quelque part, quand tout sera calmé... »

— « Bien sûr. Et tu le feras, je le sais. Il n'y a plus de limites... ce qui m'amène à la morale de mon histoire. Ecoute, grâce à toi, nous pouvons tous faire ce que nous voulons dorénavant, et... dis, Dave, sais-tu ce que je veux faire ? »

Ewing dit la première chose fantastique qui lui vint à l'esprit :

— « Aller dans la lune, je suppose. »

— « Exact. Bravo, dans le mille ; t'es intelligent, toi. »

— « Oh ! *non,* » fit Ewing, se prenant la tête dans les mains.

— « Si ! Ecoute, Dave, viens avec moi, amène la famille — j'ai déjà choisi l'endroit, et je connais dix, vingt autres personnes qui viendront avec nous, mais tu es le gars que je voulais voir le premier. C'est un truc énorme, vieux, le plus énorme du monde ! »

— « Tu veux vraiment bâtir un astronef ? »

— « Je *vais* en bâtir un, vieux. Dans les Santa Rosas — les labos Kennelly, ils sont faits sur mesures : toute la place qu'on veut, et de l'équipement lourd — deux mois pour nous organiser, et tu verras ça ! »

— « Pourquoi pas à White Sands ? »

Platt secoua la tête avec impatience.

— « J'en veux pas, Davey. D'abord, tous ces idiots de spécialistes de l'espace doivent y être à l'heure actuelle — il faudrait se frayer une place à coups de coudes. De plus, qu'ont-ils dont nous ayons besoin ? La quincaillerie, oui, des carcasses de missiles, oui, mais pas à l'échelle suffisante. On va partir de zéro, Dave, et bien faire les choses. Réfléchis un peu. » Il s'approcha, étendant ses bras disgracieux. « Fais ton astronef —

de n'importe quelles dimensions. Fais-le aussi grand qu'un immeuble de rapport si tu veux — et rien que du fret payant, Dave ! Mets-y tout : chambres, salles de jeux, cuisines — et puis non, pas de cuisines, pas besoin. Mais des bibliothèques, des cinémas, des laboratoires... »

Ewing sursauta.

— « Leroy, tu as bu de l'alcool reproduit par le Gismo ? Tu viens de dire... »

— « Bien sûr, » dit Platt impatienté. « Et mangé la nourriture aussi. Pourquoi pas ? Simplement, je la fais passer deux fois, pour être sûr de ne pas avaler des vitamines inversées. Maintenant, vieux, accorde-moi ton attention — tu construis tout ça, tout ce que tu veux, tu piges ? Bon : installe tes fusées au-dessous. Tant que tu veux. Avec le Gismo, tu peux en avoir dix ou un million. Et le carburant ? Tous ces grands réservoirs qui nous tuaient avant même qu'on ait quitté le sol ? Davey... *deux* petits réservoirs, hydrazine et oxygène, et deux Gismos. Nous *fabriquons* le carburant au fur et à mesure de nos besoins. Oublie tous ces sacrés rapports entre l'énergie et la masse ! Je peux prendre tout le sacré Temple Mormon et l'emporter dans la Lune ! *La Lune,* tu réalises ? »

Il prit une inspiration. « Dave, penses-y ! On peut aller n'importe où dans l'*univers !* L'an prochain à cette époque, on sera sur Mars. Mars... » Il se leva, bras écartés, et devint un explorateur martien en tenue spatiale, regardant avidement au loin. « Qu'est-ce que je vois là ? D'étranges pyramides ? Des petits hommes avec six nez ? On va voir, mais dépêchons-nous, parce qu'on a rendez-vous sur Vénus. Mais nous laisserons derrière nous un paquet de grands Gismos qui seront une usine d'atmosphère — cinquante ans, cent ans, et il y aura assez d'air sur Mars pour respirer sans ces casques. Puis *Vénus...* même chose. Pas d'oxygène ? Nous le *ferons.* Davey, dans cent petites années, l'humanité possédera l'univers. Je te le dis ! On peut avoir Mars, *et* Vénus, *et* le Système Solaire, rien qu'en les demandant ! Et puis les étoiles. Hein, Dave, *pourquoi pas ?* Dans cet aéronef, nous pouvons vivre indéfiniment — y avoir des enfants, qui continueront à foncer quand nous serons claqués. Tu vois le tableau, maintenant ? — Est-ce que ça ne t'emballe pas ? »

N'en croyant pas ses yeux, il regarda Ewing.

« Non ? »

— « Non. Maintenant regarde, Leroy, prenons un seul point — ton idée d'atmosphère. Tu vas augmenter la masse — par milliards de tonnes. Ce n'est pas comme l'obtention de l'oxygène par des moyens chimiques, à partir d'oxydes du sol ou quelque chose comme ça... tu vas perturber les orbites des planètes. »

— « Rien d'important, » dit Platt énergiquement. « Regarde, regarde — disons la masse d'une petite planète comme Mars... »

Parlant toujours, il produisit une petite règle à calcul en celluloïd et commença à manœuvrer le curseur.

— « Une minute, » dit Ewing. « Tu t'égares de nouveau. »

Il sortit sa propre règle à glissière de sa poche-revolver, et ils se penchèrent l'un vers l'autre, essayant tous deux de parler en même temps.

Ce que voyant, Fay se leva et passa dans la cuisine en emmenant les deux petites résignées.

Lorsqu'elle revint une demi-heure plus tard avec le café et des sandwiches, Platt se redressait justement, désespéré devant la stupidité humaine.

— « Eh ben, » dit-il. « Eh ben, *eh ben,* vieux frère, je vais chercher la bouteille et on va fêter ça. Peut-être que cela ouvrira un peu ton cerveau obtus, » ajouta-t-il à la cantonade.

La porte de derrière claqua.

Ewing sourit avec commisération, et passa un bras autour de sa femme tandis qu'elle s'asseyait près de lui.

— « Il faudra préparer la chambre supplémentaire, » dit-il.

— « Dave, non, ce n'est qu'une petite pièce chaude qui contient le chauffe-eau. Et nous n'avons même pas de matelas pour lui. »

— « Il insistera pour dormir par terre, » dit Ewing. Il hocha la tête, ressentant une chaleur sentimentale envers Platt — si entièrement lui-même, absolument pas changé après toutes ces années.

— « Ce brave Leroy ! » fit-il. « Vénus ! »

IV

Ce même après-midi, à Denver, Forrest Dean Tucker grimpa quatre à quatre au grenier, tenant l'appareil cruciforme contre sa poitrine étroite. Grand et maigre, il avait la jambe efflanquée et la joue creuse. Et, pour le moment, l'œil étincelant. Il venait de l'aéroport, où il travaillait une fois par semaine comme Officier de Public Relations de la Défense Passive de Denver ; il avait été le troisième à atteindre le *California Club* à son atterrissage. La quadragénaire en veste de cuir était debout, les bras chargés de croix de bois, souriant derrière ses lunettes d'acier, et criait joyeusement :

— « Je vous apporte à tous la *liberté !* »

Et le premier Gismo qu'elle avait lancé était tombé dans ses bras à lui.

Pour Tucker, dès cet instant, cela n'avait signifié qu'une chose. Il vit que la folie s'étendait rapidement depuis l'aéroport, quand sa propre Ford démarra sous ses yeux ; il sut qu'il y aurait du grabuge, mais cela ne le toucha guère.

Dean Tucker, 24 ans, célibataire, vendeur d'accessoires de théâtre, était un *fan* de science-fiction. Pour lui, le Gismo n'était pas simplement la nourriture, la boisson, le logement, la liberté, les armes, les vêtements, et autres considérations triviales. Le Gismo signifiait le Fanzine Parfait.

Tucker posa le Gismo avec vénération sur son bureau, derrière la machine à écrire vétuste. Pour plus de sûreté, il relut les instructions agrafées à la base ; puis il prit la feuille supérieure d'une pile de manuscrits, et l'accrocha au bras gauche de la croix. Il dut la perforer pour ce faire, mais déjà il savait comment il y remédierait par la suite ; ceci

n'était qu'un test. Il baissa l'interrupteur, puis le releva. Un duplicatum, tout neuf, se balança du côté droit.

Il le détacha. Comme il s'y attendait, il était inversé. S'il appelait le fanzine « *SREVNE'L A* » ? Le *fan* qui le recevrait le passerait évidemment dans son Gismo, et ferait une copie à l'endroit. (« Et souvenez-vous que SREVNE'L A écrit à l'envers est *A L'ENVERS !* »)... Non ; bonne idée, mais valable pour un seul numéro. Cette fois-ci, il devait éditer le *fanzine parfait*, inimitable, de tous les temps !

Tucker introduisit une feuille de papier dans la Varityper et attaqua les touches : LE FANZINE PARFAIT, écrivit-il.

Lecteur, je vous le demande,
qu'est-ce qu'un fanzine ?
Est-ce simplement un magazine
publié par un fan ?
Est-ce simplement un paquet
de feuilles ronéotypées, sales,
maculées par les postiers, farcies
des élucubrations fumeuses d'un
type quelconque ?
Non, non.
Je vous le dis, un fanzine,
c'est beaucoup plus que cela,
oh ! beaucoup plus.

Beaucoup trop ; les pensées de Tucker allaient trop vite pour que la machine pût les suivre. Il ôta la page, et en remit une neuve. Il tapa :

NOTES

Papier (le meilleur —
couché lourd)
Impression — à la machine
(PAS DE STENCILS)
Reliure — ? ? ?
Dessins — originaux polychromes !
Pas le temps de faire illlustrer
par quelqu'un — préférable faire collages
(prendre livres d'Art et autres à la
BIBLIOTHEQUE, etc.)
Texte — Avoir un article de Silverberg
et un de Bob Wilson et un de moi et
un de Robert Bloch et
voyons —

Les yeux de Tucker brillaient. Il pouvait presque voir le lourd magazine glacé, ses colonnes, ses titres, ses photos... et chaque exemplaire serait, juqu'au dernier atome, exactement semblable à l'original ! Bien

sûr, il serait difficile dans un délai si court d'obtenir un matériel digne de l'édition, à moins d'écrire tout lui-même. Mais ces détails pouvaient attendre. Soulevé d'enthousiasme, Tucker bondit de sa chaise, dévala l'escalier du grenier et s'engouffra dans sa Ford. Trois quarts d'heure plus tard il était de retour, pliant sous le poids de livres et de magazines, d'une rame de papier glacé, de rubans de machines et divers articles. (De la peinture d'or et d'argent pour les titres dessinés à la main ; des reliures en plastique et un instrument pour les poser.) De nouveau il chargea vers le grenier, haletant.

Avant toute chose il empoigna la duplicatrice délabrée, et la jeta cérémonieusement par la fenêtre, dans la cour. Il regarda en bas avec satisfaction. Plus de taches d'encre ! Plus de feuilles d'offset ! Plus de papier coincé dans les engrenages ! Plus de rouleau encreur, de stencils, de fluide correcteur poisseux, de stylets, de guide-lettres ! Le jour du Fanzine Parfait était arrivé !

Plus tard, il érigerait une stèle convenable sur les débris.

Mais horreur ! Il fallait encore qu'il contacte ses auteurs, sinon il n'aurait aucun texte. Le téléphone marchait-il encore ? Il le saisit, un signal « occupé » lui répondit. Ainsi les lignes étaient encombrées, naturellement. Et la Poste ? S'il envoyait des lettres, par exprès aérien...

Et si le courrier s'arrêtait ? C'était peut-être déjà fait, ou cela se produirait d'un instant à l'autre.

Que restait-il ? La télégraphie, la télépathie, la téléportation ?

La Western Union le trahirait peut-être, elle aussi. Mais attendez ! Un sourire satisfait tordit le visage de Forrest Dean Tucker tandis qu'il empoignait une feuille de papier et griffonnait :

Bob Wilson - Bloomington, Illinois.
Jules Verne décédé mais SF continue. Envoyez
immédiatement article longueur indifférente
pour première parution Fanzine supérieur tous autres
fanzines. Ni fleurs ni couronnes.

Il commença à compter les mots, mais s'arrêta au quinzième. Tant pis pour le prix ! Peu importait l'argent. L'intérêt, c'était que tout télégramme concernant un décès était transmis immédiatement ; si les télégrammes passaient encore, le sien passerait certainement.

Assez ! Le télégramme à Wilson servirait de modèle pour tous les autres. S'arrêtant pour lancer un coup de pied vicieux à son miméoscope, Tucker se précipita de nouveau dans les escaliers.

Il envoya vingt télégrammes, sans tenir compte du coût, et passa le reste de la journée à ranger le local au grenier, à nettoyer la machine, à installer un nouveau ruban, à dessiner des maquettes, des mises en page et des projets de couverture pour le Fanzine Parfait. Certains même étaient croquignolets.

Mais pendant les plusieurs semaines suivantes, tous les *Vrais Fans* de sa liste furent occupés à préparer le Fanzine Parfait sur *leur* Gismo ; et tout ce que Tucker reçut fut un manuscrit incohérent d'un nouveau *fan* de Hill City, Kansas.

V

Troisième jour du Gismo.

Peu avant midi, la maison était complètement ensoleillée. Le ciel était clair ; la chaleur se réverbérait sans trêve sur le sol desséché. L'air de la montagne vibrait ; les palmes étaient poussiéreuses et craquantes. Ewing ramassa une poignée de terre : elle s'émietta en poudre brune.

— « Il fait chaud, » dit Leroy Platt, s'éventant avec un fédora informe, « vraiment chaud. »

Le soleil donnait un air dénudé et fou à ses yeux pâles, surpris comme des huîtres dans la coquille blanche de son visage. Il remit son chapeau.

Ewing aimait la chaleur. Le soleil lui battait la tête et les épaules comme s'il avait voulu le rôtir ; mais ses membres se mouvaient librement. Il aimait son ombre nettement découpée se déplaçant agilement à ses pieds dans la forte lumière.

— « Nous y sommes presque, » dit-il, finissant de gravir la pente.

Du haut de la petite montagne, ils purent regarder en bas le lotissement résidentiel, le collège Adventiste et la fabrique de produits alimentaires, tous alignés comme les éléments d'une petite maquette. Les rues étaient nettement tracées, les arbres vert vif, les toits rouges ou bleus.

Ils se retournèrent. Au pied du flanc opposé, c'était un monde différent : des vallées arides, brûlées de soleil, ondulant l'une derrière l'autre ; on avait l'impression qu'une goutte d'eau y tombant s'évaporerait en sifflant. Jusqu'à l'horizon, aucun signe de présence humaine.

— « Voilà. C'est ça. Tu vois, » dit Platt essoufflé. « Des milliers de kilomètres carrés, Dave, accidentés il est vrai, mais *juste* à côté de chez nous, et la plupart du temps, nous oublions qu'ils sont *là*. Hein ! Tu descends une rue avec des maisons de chaque côté, et tu te dis, regardez comment on a civilisé ce continent en trois cents petites années. Mais... on n'a même pas commencé à effleurer la surface ! Réfléchis un peu — si tu peux produire ton eau, n'importe où, qu'est-ce qui t'empêche d'aller là-bas, et de planter de l'herbe sur toutes ces sacrées montagnes, si tu en as envie ? Bon sang, il y a assez de place pour que chaque homme soit roi ! »

— « Hon-hon, » dit Ewing d'un air absent.

— « Evidemment, les gens étant ce qu'ils sont, des fils de p... Qu'est-ce qu'il y a ? »

Ewing regardait fixement vers le nord, en s'abritant les yeux.

— « J'entends, mais je ne vois pas, » dit-il.

— « Quoi ? » Platt écouta et regarda. « Une scierie, » dit-il.

Un faible grondement au loin accompagna ses mots.

— « Quoi ? » dit à son tour Ewing. « Ferme-la un instant, Leroy. »

Le grondement se déversait du ciel, loin d'eux. C'était une voix, mais ils ne pouvaient distinguer les mots, seulement un vaste écho brouillé.

— « Le voilà, » dit Ewing au bout d'un moment. Le petit point noir était au-dessus de la vallée au nord, dérivant lentement vers eux. Les mots roulants devinrent presque assez clairs pour être compris.

— « Hélicoptère militaire, » fit Platt. Il se tut, et tous deux écoutèrent.

« *Rrrr rrr rmrm,* » disait la voix de cuivre dans le ciel. Elle fit une pause, puis reprit : « *Vvis à la ppplation* (*tion*). *Avis à la population* (*ation.*) *Cette région vient d'être placée sous la loi martiale* (*tiale*). *Ordre à tous les citoyens de rester chez eux* (*zeux*) *et de s'abstenir de provoquer des troubles* (*roubles*). *Restez chez vous* (*évous*). *Les services normaux seront rétablis sous peu* (*oupeu*). *Le contrevenants seront sévèrement punis* (*man-punis*). » La voix devint un rugissement, tandis que l'hélicoptère approchait doucement. Il était maintenant presque au-dessus d'eux, et Ewing put voir les pales brillantes tournant dans la lumière, et la bulle transparente contenant deux silhouettes sombres. La machine de couleur terreuse tourna en s'éloignant, montrant son long corps incurvé comme un abdomen d'insecte. L'énorme voix s'arrêta, puis reprit : « AVIS A LA POPULATION (TION). AVIS A LA POPULATION (TION)... »

Ewing avait plaqué les mains sur ses oreilles. Les mâchoires de Platt s'agitaient. Ewing ôta un instant ses mains et dit :

— « Quoi ? »

Platt hurla :

— « Tas de foutaises ! Loi martiale ! »

Il dit encore quelque chose, au sujet de « désertions », mais Ewing ne put comprendre.

Là-haut l'hélicoptère, rugissant toujours, dérivait en descendant vers la grand-route. Le suivant des yeux, Ewing vit une chose étrange. Il vit une ligne d'autos et de camions, pare-chocs contre pare-chocs, qui grimpaient la route de la montagne. Il y avait un camion lourd, une décapotable rouge, deux fourgons de déménagement couverts de poussière, trois camions, deux conduites intérieures récentes avec de belles remorques d'aluminium, et un petit camion-citerne d'essence.

Il saisit Platt par le bras, et pointa du doigt. Puis il se mit à dévaler le flanc de la montagne, le cœur battant, voyant la voiture de tête arriver au sommet de la côte.

Un homme rondelet se dressa dans la décapotable et braqua un fusil vers lui.

— « Stop ! »

Ewing freina, les bras désarticulés. Le canal d'irrigation se rapprochait de lui comme un ascenseur rapide ; il put voir la bordure de ciment blanc, et les vairons semi-transparents se ruant à l'ombre. Il ne pouvait s'arrêter, il allait tomber dedans... D'un violent effort, il se rejeta en arrière, et toucha durement le sol. Ses oreilles tintèrent. La poussière s'éleva. Il éternua et se remit sur pieds.

L'homme de la décapotable l'examina sans parler. Le fusil était à double canon, scié très court. Il tenait la crosse sous le bras. Sa chemise bleue était noire de sueur ; son visage et ses bras épais étaient d'un

rouge brique, mais il ne portait contre le soleil qu'un bonnet râpé. Une carabine de chasse reposait sur le siège voisin, et la crosse de deux revolvers dépassait de sa ceinture. Il mâchait un vieux bout de cigare refroidi.

— « Restez où vous êtes, » dit-il finalement. Ewing regarda à sa gauche et vit Platt, sans chapeau, saignant du nez.

— « Pourquoi qu' vous couriez, les gars ? » demanda doucement le petit gros.

Ewing ne dit rien. Le jeune Noir, assis à l'avant de la décapotable, regardait droit devant lui, sans lever la tête ou faire mine d'écouter. Une menotte l'enchaînait au volant. Les chauffeurs du camion lourd et du premier fourgon étaient pareillement enchaînés à leur volant. Tous les trois avaient la même expression vide, légèrement surprise.

Le petit gros cligna des yeux et déplaça son cigare. Il montra de la tête la Lincoln décrépite devant eux.

— « A vous, c'te tinette ? »

— « C'est la mienne, » dit Platt, s'avançant, « je vais la sortir... »

Le fusil se leva brutalement, et Platt s'arrêta pile.

— « Bouge pas, » dit l'homme rond. « Vas-y, Percy. »

Le jeune Noir enfonça le démarreur de sa main libre, et la décapotable avança lentement. Devant elle, les anneaux d'une lourde chaîne cliquetèrent sur le sol, tandis que derrière, une chaîne semblable se tendait dans un gémissement. Il y eut d'autres craquements et des moteurs rugirent tandis que le mouvement se transmettait dans toute la file.

Le camion rampa en avant. Son large butoir cogna contre l'arrière de la Lincoln, et commença à pousser. La Lincoln bougea, trembla et se rapprocha du bas-côté. La roue avant droite quitta la chaussée. Le camion insista, passant en première. La voiture se renversa lentement vers l'étroit canyon entre la route et la villa. Elle hésita, vacilla, puis tomba dans un grand fracas contre le côté de la maison. Un cri effrayé s'éleva de l'intérieur de celle-ci. Une tuile tomba du toit et glissa sur le flanc de la Lincoln. Un nuage de poussière s'éleva. Les roues s'arrêtèrent lentement de tourner.

La caravane stoppa peu à peu. Le petit gros reporta son attention sur Ewing et Platt. Il le fit délibérément, comme si des engrenages massifs cliquetaient quelque part en lui. Il cligna des yeux, ôta son mégot de sa bouche, et parla.

— « Pourquoi t'avais garé ta bagnole sur la route ? »

Ewing pensa avoir vu un visage à la fenêtre de sa chambre. Comme à regret, il dit :

— « Personne n'utilise cette route. Elle ne mène nulle part, qu'à un ranch sur l'autre versant. Ils ne s'en servent plus : il y a une barrière. »

L'autre digéra ceci en silence. Il déplaça de nouveau son cigare.

— « Ouais ? »

Il mâchonna le cigare avec une expression de dégoût, l'ôta, cracha, et le remit.

— « D'après toi, il est grand comment ? »

— « Le ranch ? Aucune idée, » dit Ewing avec raideur. Platt fixait sombrement sa voiture coincée entre la pente et le bâtiment.

L'homme rond regardait Ewing.

— « Tu l'as vu ? »

— « D'assez loin... une maison. Je vous l'ai dit, je ne sais rien du ranch lui-même. »

Le petit gros parut réfléchir.

— « Une seule baraque ? »

— « C'est tout ce que j'ai vu. »

Après une autre pause, l'autre opina de la tête. Il posa le fusil sur son genou, sortit un papier sali et un bout de crayon de sa poche de poitrine, et traça soigneusement un gros trait en travers de la feuille.

— « Okay, » fit-il. « Tant pis. »

Il rangea papier et crayon avec le même soin, reprit le fusil, et regarda Ewing.

— « Vous vivez ici ? »

Ewing fit « oui » de la tête.

— « Qui d'autre ? »

— « Personne d'autre, » dit Ewing sur ses gardes. « Rien que mon ami et moi. »

— « Me raconte pas de salades. De quoi vivez-vous ? »

Ewing répondit. hachant ses mots :

— « Je suis physicien expérimental. »

Au lieu de grogner et de paraître intrigué, comme s'y attendait Ewing, le petit gros se contenta de hocher la tête.

— « Lui aussi ? »

— « Oui. »

L'homme rond respira calmement pendant un moment, regardant le sol près des pieds d'Ewing, déplaçant le cigare de temps à autre. Finalement il dit :

— « Venez ici... passez par-dessus la chaîne. »

Quand ils eurent obéi, il sortit de la voiture et vint près d'eux sur la route.

— « Marchez. »

Ils commencèrent à descendre l'allée.

— « Ta femme sait manier un fusil ? » demanda-t-il à Ewing en marchant.

— « Non, » dit lourdement Ewing. C'était vrai.

Ils marchèrent en silence jusqu'au porche ombreux, et ouvrirent la porte. Dans le living-room, Fay et les petites attendaient.

— « Je m'appelle Krasnow, » dit le petit gros. « Herb Krasnow. J'ai travaillé au Chantier Naval de San Diego pendant sept ans. Et avant, j'étais dans les Marines, alors ne faites pas l'erreur de croire que j'aurais peur de me servir de *ça*. »

Le visage de Krasnow était rond et inexpressif, le nez court et large, la bouche et le menton se fondaient dans les joues pleines. Ses yeux semblaient appartenir à quelqu'un d'autre ; calmes, sous des sourcils noirs en broussaille. Il montrait rarement ses dents en parlant ; quand il les montra,

occasionnellement, Ewing vit que c'étaient des chicots brunâtres, largement espacés. Les poils noirs de ses bras et de ses mains étaient luxuriants ; ses doigts étaient larges, en spatule, ses ongles en deuil rognés au maximum — les doigts d'un homme habitué à travailler de ses mains. Avec son vieux bonnet et sa chemise tachée, il aurait pu être n'importe quel ouvrier sur un chantier de rue, ou bien conduisant ou chargeant un camion. Ewing se rendit compte qu'il avait vu des milliers d'hommes semblables dans sa vie, mais jusqu'alors n'en avait jamais regardé un seul de près.

Krasnow repoussa son bonnet en arrière, et parut immédiatement plus âgé ; des mèches de cheveux humides barraient son crâne chauve et bronzé. Assis dans le fauteuil près de la fenêtre, il faisait face aux Ewing et à Platt, rassemblés sur le divan. Il tenait son fusil en équilibre sur un genou, d'une manière suggérant qu'il pouvait viser et tirer dans cette position, d'une seule main.

— « Comprenez, ma femme est morte il y a quelques années, » dit-il. « J' suis seul au monde, alors je m' suis dit, ben alors ? pourquoi que j' prendrais pas ma part ? »

Ewing déglutit et dit fiévreusement :

— « Vous parlez d'une philosophie. Et ces gens, là-haut sur la route, pourquoi ne peuvent-ils avoir leur part ? »

— « Vous avez un certain culot, » ajouta Fay. « Pour qui vous prenez-vous... pour Dieu ? Vous ne *pouvez pas* faire ça à des êtres humains. »

Krasnow secoua la tête.

— « Ils me rendraient la pareille. Je prends mes risques — comme ils ont pris les leurs. Vous pourriez même me descendre et prendre ma succession. Je suis tout seul. »

Platt se pencha en avant sur ses jambes croisées ; il était replié comme un couteau de poche sur le divan, tout en jointures et en os. La cigarette tremblait dans ses mains et la cendre s'en éparpillait.

— « Et quand vas-tu dormir, Krasnow ? » demanda-t-il.

Krasnow mima un semblant de rire.

— « Ouais, » dit-il. « T'as trouvé. Ça fait déjà un jour et demi qu'on roule, et je n'ai dormi que de très courts moments. Ce mec noir, Percy, y m' tuerait s'il le pouvait. Je pense que j' pourrai passer encore deux nuits, peut-être trois avant de pouvoir dormir. Je m' fais vieux ; il y a dix ans, j' l'aurais fait facilement. »

— « Vous devez être cinglé, » dit Ewing. « Vous dites des choses impossibles. Vous ne pourrez pas garder ces gens éternellement sous votre contrôle... il vous *faudra* dormir. »

Krasnow secoua la tête.

— « Faut avoir des esclaves maintenant, » dit-il. Il utilisait le mot sans aucune emphase. « Rien d'autre n'a de valeur. Pas d'aut' moyen de faire travailler les gens *pour soi*. Sinon comment se ferait le travail ? »

— « Quel travail ? » demanda Ewing. « Ne comprenez-vous pas que tout est gratuit dorénavant : la force, les machines, tout ce que peut reproduire le Gismo. Plus tard, il y aura de plus grands Gismos, pour faire les autos et les maisons préfabriquées. Qu'est-ce que vous allez faire ? Cons-

truire une pyramide, ou quoi ? Contentez-vous de prendre votre Gismo, et laissez aller ces gens. »

— « Non. Tu m' racontes des boniments. Chacun s'en va avec son Gismo, et c'est tout ? Pas question, mon pote. Y a deux manières, tu verras, on doit avoir des esclaves, ou on doit *être* esclave. »

— « La nature a horreur du vide, » dit Platt. Sa voix était curieusement voilée ; il regardait attentivement le bout incandescent de sa cigarette. « Il y a pourtant un ennui : comment vas-tu les garder en place ? A la première occasion, ils te couperont le cou et feront le mur. Alors ? »

Krasnow le regarda directement et, semblait-il, avec curiosité.

— « Il faudra que je trouve un joint, » dit-il. « Pour le moment, j'ai enchaîné ces voitures l'une à l'autre, et j'y ai mis des bombes explosives que je peux faire sauter par ondes courtes. Ça pourrait être mieux, mais enfin ça marche. Plus tard, faudra que j'invente autre chose. Je suppose que tu es malin ; t'as une idée ? »

— « Possible, » dit Platt, l'air pincé. Son regard affronta celui de Krasnow.

— « Ouais. Bon. En attendant, je dois trouver un endroit comme vous avez dit : avec un toit. » Krasnow soupira. « J'avais entendu parler de cette baraque, là-haut, alors j' me suis dit que j'allais jeter un coup d'œil — un coup de dés, quoi. Mais d'après ce que vous m'en dites, c'est pas fameux. Je vais aller vers la côte, comme j'avais décidé au début. Y a là-bas plein de maisons de riches vers le nord. Y aura juste un gardien, un vieux croûton, ou tout au plus quelques bandits qui se seront installés récemment. De toute manière, je sais comment m'y prendre. »

Il se leva.

— « Ewing, t'aimes ta femme et tes gosses ? »

La mâchoire d'Ewing se tendit sous l'effet de la colère et de la peur. Il dit :

— « Qu'est-ce que ça peut vous... »

— « Compris. Alors, Toto, écoute bien. Si tu ne veux pas les voir tuer sous tes yeux, tu fais ce que j' te dis. Pigé ? » La gorge d'Ewing se dessécha, et il ne put répondre. « Tu viens avec moi, » poursuivit Krasnow après un moment. « J' t'aime bien, et j'aime bien ta famille, et j' peux avoir besoin d'un savant. Alors t'as intérêt à t'y faire. Maintenant sortez tous — ouais... toi aussi, tout l' monde. J'ai quelque chose à vous montrer. »

Il les poussa dehors. Dans la cour, plissant les yeux sous le soleil, Krasnow et Platt se regardèrent sombrement. L'ombre du fusil de Krasnow faisait un petit trait noir entre eux sur le sol grillé.

— « J'peux pas t'utiliser, et j'peux pas te faire confiance, » dit Krasnow à Platt. « Alors, cavale-toi. »

Ewing leva la tête, incrédule. Il vit Platt regarder Krasnow dans les yeux, frissonner, et se raidir. Puis le grand type s'élança, tout en genoux et en coudes, plongeant le long de la pente vers la terrasse plus bas — zigzaguant vers l'abri du plus proche poivrier.

Le coup partit, avec un bruit évoquant la fin du monde. Assourdi, ne comprenant pas, Ewing vit le corps de son ami s'affaler en froissant les

herbes. Les fillettes crièrent. L'odeur amère de la poudre emplit l'air. A travers le feuillage, Ewing put voir ce qui restait de la tête de Platt, un magma gris et rouge. Les jambes continuaient à remuer, à remuer...

La peau de Fay était devenue grise. Elle le regarda, et les pupilles de ses yeux commencèrent à disparaître. Ewing la rattrapa lorsque ses genoux se dérobèrent sous elle.

— « Dès qu'elle se réveillera, » dit froidement Krasnow, « tu pourras commencer avec elle à charger ce que tu veux dans ta remorque. J' te donne une demi-heure. D'ici là, essaie de comprendre pourquoi j'ai fait ça. »

De la tête, il indiquait le corps dans les herbes au-dessous d'eux.

Là-haut, sur la route, dans les cabines et sur les sièges avant de tous les véhicules alignés, les visages de tous les conducteurs s'étaient tournés pour regarder dans leur direction. Leurs expressions n'avaient pas changé, mais c'était comme si une ficelle commune les avait tous fait bouger, comme autant de marionnettes.

VI

Au sommet d'un autre coteau escarpé, à Chattanooga, dans une maison à deux étages, Calvin Sheedy vivait seul. C'était la plus vieille maison du quartier, et la plus élevée ; de ses fenêtres, Sheedy pouvait presque voir directement dans les cours de ses voisins, tout en bas.

Une ou deux maisons étaient désertées, les chenils vides, l'herbe poussant dru et pleine de pissenlits ; mais la plupart des voisins étaient encore là.

Tout le quartier s'adonnait à une orgie qui durait depuis une semaine.

Les Hackaberry, les Carson et les Plummer étaient dans la cour des Vaughan, buvant sous d'immenses parasols — rouges ou bronzés, les hommes à moitié nus, les femmes guère moins — criant avec des rires ivres qui montaient par bouffées vers le sommet de la colline.

D'autres choses, et pires, se déroulaient derrière les rideaux tirés des Gillette et des Rosengran. Sheedy, grognant derrière son store, le savait. Il les avait surveillés, et aucun de ceux qui avaient pénétré dans ces maisons n'en était ressorti. Gillette et la femme de Rosengran, avec le jeune Corcey et sa sœur du bout de la rue, étaient dans la maison des Gillette. Et Rosengran avec la femme de *Gillette,* et le *frère* de Rosengran, et *la bonne...*

Le cou noueux de Sheedy se contracta convulsivement.

Toute la semaine, il avait prié pour être guidé, et aucun conseil n'était venu. Près de lui, sur la table, gisaient une Bible ouverte et un objet cruciforme voilé... un Gismo, drapé dans un tissu. Depuis que son cousin Ben l'avait apporté mercredi, il n'avait pas eu le courage de le toucher, ni de l'utiliser ou de le détruire. Comment une Croix pouvait-elle être *mauvaise,* comme l'était visiblement celle-ci ?

En bas, la porte de derrière des Gillette s'ouvrit tout à coup, exhalant un flot de musique rauque et une femme titubante. La femme fit halte, jambes écartées, au milieu de la cour : Sheedy reconnut Mrs. Rosengran, vêtue en tout et pour tout d'un tricot d'homme. Vacillant, elle leva la tête droit vers

lui (les yeux troubles — elle n'avait pu le voir — mais il était souvent à cette fenêtre) et fit délibérément un pied de nez.

Sheedy se détourna, fermant les yeux. Il venait d'apercevoir un homme sortir de la maison, et se diriger vers Mrs. Rosengran. Il ne voulait pas voir ça ; il en avait vu plus qu'il ne pouvait en supporter.

Ses doigts arthritiques tâtonnèrent vers la Bible, la fermèrent, la posèrent sur le dos, et la laissèrent s'ouvrir. Toujours aveuglément, il posa un doigt sur la page.

Il ouvrit les yeux. Sous son doigt, le texte était la Révélation, 6-16 :

« *Et dit aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous : dérobez-nous à la vue de Celui qui est assis sur le trône, et à la colère de l'Agneau.* »

Calvin Sheedy ferma le livre avec un sentiment de paix. Avec raideur, il dévoila le Gismo et le porta dehors, au bord de sa terrasse baignée de soleil. Clignant des yeux, il le posa sur le couvercle du grand coffre à outils de jardinage ; il l'examina pensivement pendant un moment, puis alla chercher un marteau et des clous à la cuisine. Prenant ses plus longs clous, il cloua fortement le Gismo au couvercle du coffre, de façon que les bras de la croix dépassent les bords.

Le bruit de la musique pécheresse d'en bas parvenait à ses oreilles tandis qu'il travaillait. Il choisit une des deux pierres blanchies à la chaux qui marquaient l'entrée de son allée : une pierre plus grosse que sa tête, qu'il ne put soulever qu'avec effort. Il la ramena dans sa brouette, noua une corde autour, et la suspendit au grand croc de cuivre du bras gauche de la croix. Le bois gémit, mais tint bon.

Il pressa le bouton, et écarquilla les yeux : il y avait une autre pierre blanche suspendue miraculeusement à l'autre bras de la Croix.

Sheedy la décrocha avec révérence et la posa à ses pieds. Il manœuvra encore le rupteur, et il y eut encore une pierre identique. Il la posa près de la première. La tâche était dure. Il persévéra ; la sueur jaillissait de sa peau aigre sur ses joues. Des longs cheveux gris pendaient devant ses yeux. Il continuait : presser le bouton, décrocher une pierre, la mettre de côté ; presser le bouton, décrocher une pierre...

En un temps relativement court, il eut une grosse pyramide de pierres, toutes de la même couleur de chaux, de la même forme presque sphérique, comme une pile de crânes blanchis. Haletant et frissonnant, il se reposa. Sa chemise et sa veste grise étaient trempées, collées à son thorax osseux, comme s'il était tombé dans un caniveau.

Au-dessous, dans la cour des Vaughan, personne encore ne l'avait remarqué. L'orgie continuait toujours, plus bruyante qu'avant.

Sheedy prit une profonde inspiration, se forçant à emplir totalement ses poumons. Il essuya son front à sa manche, et saisit la pierre du haut de la pile. Avec un grognement, il l'éleva au niveau de sa poitrine, et la jeta.

Elle pénétra avec un bruissement dans le banc de plantes grimpantes qui couvrait la pente escarpée sous sa terrasse, et disparut. Un instant après, il la vit rouler plus bas, à une vitesse surprenante. Elle sauta le coin de la haie des Carson et traversa la cour des Vaughan, manquant d'un pied l'un des parasols. Elle rebondit encore lourdement, juste avant l'autre haie, et

une seconde plus tard Sheedy l'entendit cogner contre le mur des Hackaberry. Comme des coups de feu, les échos filèrent d'un mur à l'autre en tous sens.

Le tourne-disque hurlait toujours par la porte ouverte des Gillette, mais les cris et les rires avaient cessé. Sheedy vit quelques visages tournés dans sa direction.

Il prit une autre pierre. Ses bras lui semblaient plus forts. Cette fois, il visa plus soigneusement.

Dans les plantes, à travers la haie, puis un *cri,* un choc et un bruit de verre brisé !

Autour du parasol renversé, des formes couraient comme des fourmis. Une femme hurlait de douleur, sans arrêt, à pleine gorge, invisible sous le gai tissu au sol.

— « Malheur, malheur à Toi, » haleta Sheedy pour lui-même, et il souleva une troisième pierre.

Elle descendit dans un ronflement, semblant raser le sol comme un terrible boulet, et il y eut un chœur de hurlements, et un autre bruit de verre écrasé.

Les voix s'élevaient, durcies par la rage, s'entremêlant. Sheedy éleva la quatrième pierre, légère à ses bras, et vit s'égailler le groupe de corps bruns. La pierre vola au milieu d'eux, en renversa un, et tomba dans la maison, brisant une fenêtre. Il envoya une cinquième pierre à sa suite, pour faire bonne mesure.

La cour des Vaughan était maintenant vide, à l'exception de la femme qui, toujours invisible sous le parasol, hurlait encore.

Sheedy prit une sixième pierre et la porta à quelques mètres, le long du bord, au-dessus de chez les Gillette. La pente lui facilitait le travail. Il fut poussé à parler de nouveau : « *Et tous le hommes de la ville le lapideront à mort avec des pierres...* » Il souleva la pierre et elle tomba.

Le tourne-disque s'arrêta. Il alla chercher une septième pierre et, cette fois, la porta dans l'autre direction ; à son premier essai, il la jeta proprement dans la fenêtre de la chambre des Rosengran.

— « *Que celui qui a une oreille entende !* » cria-t-il en jubilant, puis il alla ramasser la huitième.

VII

A la tombée de la nuit, la caravane serpentait vers le nord sur la Nationale vers la passe de Tejon. L'air était frais. A la gauche d'Ewing, le soleil se couchait derrière les montagnes, jetant de grandes flaques écarlates et orangées ; les feux de position du fourgon devant lui brillaient dans le crépuscule qui s'épaississait.

Fay et les petites étaient dans l'une des remorques, la partageant avec la famille d'un autre pauvre diable. Ewing était seul dans le soir tombant, dans le bruit régulier du moteur, le poignet lié au volant par une menotte.

Un esclave.

Et le père d'esclaves.

Il avait eu plus qu'assez de temps pour réfléchir à ce que Krasnow avait voulu dire, là-bas dans la maison sur la montagne. Krasnow avait assassiné Platt pour l'exemple, et parce qu'il savait que Platt ne ferait jamais un bon esclave... trop téméraire et trop instable. De plus, Platt n'était pas marié. Platt n'avait pas le type esclave.

Le type esclave...

Drôle de penser qu'il y avait des types de physiciens, même parmi les indigènes du Congo, qui n'avaient jamais entendu parler de la physique... et des types d'esclaves, même parmi les physiciens d'Amérique, qui avaient oublié l'existence d'une chose comme l'esclavage.

Et c'était curieux, cette facilité d'admettre la vérité au sujet de lui-même. Demain après avoir dormi, et sous le soleil, il serait peut-être de nouveau en colère — cette colère pétulante et si facilement brisée — et se jurerait, futilement, qu'il s'échapperait, tuerait Krasnow, sauverait sa famille... Mais *en ce moment*, isolé, il savait qu'il ne le ferait *jamais*. Krasnow était assez malin pour être un « bon maître ». Les lèvres d'Ewing se crispèrent ; la phrase était amère.

Et dans cinquante, dans cent ans de là ? La société d'esclaves se dissoudrait-elle ? Le Gismo deviendrait-il enfin ce qu'Ewing avait prévu — un émancipateur ? Les hommes apprendraient-ils à se respecter mutuellement, et à vivre en paix ?

Toute cette misère, ces morts, seraient-elles alors justifiées ? Ewing sentait la terre qui respirait sous lui, sentait la longue courbe douce de la géante endormie... A cette échelle, avait-il bien, ou mal agi ?

Il ne savait pas. La voiture continua à ronronner, suivant les feux arrière du fourgon. Venant de l'est, lentement, l'obscurité fauchait le pays.

(Traduit par P.-J. Izabelle.)

Tout augmente... les journaux et revues comme le reste. « Fiction » reste une des rares publications dont le prix de vente n'ait pas varié depuis le début de 1958. Un jour ou l'autre (malheureusement !), nous risquons d'être forcés de hausser ce prix. Nous retarderons le plus longtemps possible cette mesure, mais les charges qui pèsent sur nous doivent la rendre à longue échéance inévitable.

Soyez prévoyants : ABONNEZ-VOUS, et vous serez sûrs de continuer pendant un an de bénéficier de « Fiction » moyennant un peu plus de 120 frs (1,20 N F) seulement par numéro. (Voir tarifs en page 1.)

Le manteau couleur du temps

(*The day of the green velvet cloak*)

par **MILDRED CLINGERMAN**

Il n'y a pas de limite aux paradoxes du temps, et il sera probablement possible d'écrire indéfiniment des récits originaux sur le thème du voyage temporel. Cela dit, la bicyclette temporelle de Wells aussi bien que le scooter du temps de Poul Anderson sont également improbables. M. Costa de Beauregard, qui est parmi les physiciens modernes un de ceux qui se sont le plus penchés sur la nature du temps, nous l'a encore confirmé dans une récente émission de radio. Il n'y a pas de machine du temps par contre dans la nouvelle que vous allez lire, et l'accent y est porté sur les sentiments et les émotions plutôt que sur les mathématiques du continuum à quatre dimensions. Ce récit confirme le talent sensible et fin de Mildred Clingerman (1).



UNE semaine exactement avant le jour où elle devait épouser Mr. Hubert Lotzenhiser (propriétaire de la Compagnie des Prêts Fermes à l'Amiable), Mavis O'Hanlon alla faire le tour des magasins et, entre autres emplettes, fit achat d'une très coûteuse folie. Elle sut que c'était une folie lorsque la caissière lui rendit le maigre appoint de deux billets de cinquante dollars — à peu près tout ce qui lui restait d'économies. Et pourtant, le manteau de soirée de velours vert était bien la plus ravissante folie que Mavis eût jamais commise : à titre d'exemple, disons qu'il n'offrait pas la moindre ressemblance avec Hubert, sa plus grosse folie à ce jour.

Tout en se frayant un passage à travers la foule qui bondait le grand magasin, Mavis jeta un bref coup d'œil en direction du bureau des échanges, puis son regard se reporta sur l'élégant carton qui contenait le manteau de velours vert. Non, elle ne pourrait pas ! Comme d'habitude, la seule idée de se présenter au bureau des échanges la laissait jambes molles et estomac chaviré. Elle savait très bien ce qu'Hubert penserait d'une pareille timidité s'il devait apprendre la chose (Mavis n'avait certes pas l'intention de le lui dire). Au cours de leurs six années de fiancailles, Hubert n'avait épargné ni le temps, ni les efforts pour, selon son expression, « étoffer » le caractère de Mavis. Ainsi avait-elle subi force sermons longuets et ennuyeux sur les avantages qu'offrait la maîtrise de soi. Autant qu'elle en pouvait juger, ces

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *Dites-nous, grand-mère* » (nº 18) ; « *Voyage-surprise* » (nº 19) ; « *Le rêve* » (nº 52) ; « *La sève de l'arbre* » (nº 53) ; « *La petite sorcière* » (nº 65) ; « *Un jour où soufflait comme un vent d'adieu* » (nº 71).

© 1958, *by Mercury Press, Inc.*

avantages consistaient principalement à se contraindre à faire tout ce qui vous était le plus désagréable, de façon à pouvoir devenir la fidèle image d'Hubert.

Sous son égide, et toujours en frissonnant, Mavis s'était astreinte à cultiver un jardin potager, à caresser les chiens et à conduire une automobile. Elle fut très malheureuse. Elle regimba le soir où, venu dîner chez elle, Hubert se fit très pressant pour qu'elle rattrapât et tuât les deux blattes que l'épicier avait ensachées avec les pommes de terre. Mavis montra une telle violence dans la rébellion, ce soir-là, qu'elle rompit presque ses fiançailles. Elle eut en fait la conviction triomphante que tout était fini — jusqu'au lendemain, quand Hubert lui fit une nouvelle visite et l'écrasa en affirmant avec une tranquille fatuité que tout allait bien. La situation était tellement compliquée, aussi ! Pour sa part, Mavis s'avouait incapable de se rappeler au juste comment elle avait été amenée à se fiancer à Hubert. Par bonheur, le caractère de Lotzenhiser, prudent à l'excès, lui avait fait exiger de longues fiancailles. Mais ces préliminaires tiraient maintenant à leur fin, et Mavis entrevoyait des difficultés toujours plus nombreuses à lui dire quelle grosse folie il était pour elle.

A la suite de l'affaire des blattes, Mavis avait abandonné son rôle de pauvre esclave qui reçoit le fouet dans l'ergastule, pour retrouver avec joie son individualité foncière de mauviette sans consistance. A présent, elle le regrettait, car si Hubert avait pu réaliser son œuvre de formation du caractère, rien n'eût été plus simple pour Marvis que de lui signifier qu'elle allait le retourner au bureau des échanges ! (Mais contre qui l'échanger ?)

Cette suite de réflexions ne menait à rien, surtout si l'on considérait le fait qu'elle ne pouvait même pas se décider à échanger un manteau de velours vert. Un manteau de soirée qui lui serait parfaitement inutile (encore qu'il fût une pure merveille), et que pour rien au monde elle ne se résoudrait à porter en public — à supposer même que l'occasion s'en présentât jamais. Il lui était impossible de s'imaginer drapée dans ce long manteau de style victorien et faisant son apparition au bras d'Hubert dans une boîte de nuit. Mavis n'aurait pas le courage de le faire, d'abord. Et puis, un tel manteau exigeait un chevalier servant aussi différent d'Hubert que possible.

En quittant le grand magasin, Mavis prit tout de suite la direction du « Coin aux Bouquins ». Après s'être trouvée mentalement aux prises avec deux énormes folies, elle avait le sentiment de mériter sa petite récompense. Selon elle, les petites natures avaient fréquemment besoin de ces menues compensations — pour ce qu'elles faisaient et ne faisaient pas, pour leurs réussites et leurs échecs, pour leurs joies et leurs désespoirs, et pour tout ce qui leur arrivait entre-temps.

Dès qu'elle eut découvert son existence, le « Coin aux Bouquins » était devenu sa librairie préférée, et les livres d'occasion qu'on y vendait, ses petites récompenses favorites. Etroitement serrée entre une agence immobilière et un magasin d'articles sanitaires, la boutique était une manière de cave, exiguë et basse de plafond. Mavis n'était jamais tout à fait certaine de son emplacement exact. Parfois, quand plusieurs mois s'étaient écoulés depuis sa dernière visite, elle découvrait que l'agence immobilière s'était

inexplicablement transformée en une petite boutique où l'on vendait de la poudre à éternuer et des cigares explosifs ; et quand elle entrait dans ce qui aurait dû être le « Coin aux Bouquins », elle tombait en plein cauchemar de bandages herniaires, de plats-bassins et d'appareillages aux formes menaçantes dont les multiples courroies se balançaient autour d'elle.

Mais ce jour-là — le jour du manteau de velours vert — la vitrine de l'agence étalait comme d'habitude les affreuses photos de propriétés dont personne ne voulait, cependant que le magasin d'articles sanitaires vous proposait tout un choix de béquilles et de jambes artificielles. Et Mavis trouva le « Coin aux Bouquins » tout rencoigné entre les deux.

La boutique avait changé de propriétaire, mais cela lui arrivait fréquemment. Au premier coup d'œil, Mavis remarqua qu'il constituait une vaste amélioration sur le lot de ses prédécesseurs — encore qu'il eût besoin d'un sérieux coup de rasoir : il n'était ni vieux, ni enrhumé. Jusqu'alors, elle avait cru par expérience que tous les bouquinistes souffraient d'un gros rhume et d'une ressemblance saisissante avec ces images de pierre qui hantent les tombes anciennes. Or, le nouveau propriétaire alla jusqu'à lever la tête, cligner des paupières, et jeter un coup d'œil aimable (bien qu'un peu vague) dans la direction de l'arrivante.

Avançant avec précaution dans la demi-obscurité, Mavis s'engagea entre les rayonnages réservés aux « livres anciens » — terme qui, dans les petites boutiques de ce genre, signifiait presque toujours « laissés pour compte du XIXe siècle ». Au bout d'une demi-heure de recherches poussiéreuses, elle réapparut avec une trouvaille : le récit prolixe du voyage effectué en 1877 à travers l'Europe par une jeune et riche Américaine. Mavis avait connu un homme, naguère, dont la passion était de collectionner les briquets aux formes les plus diverses : fusils, pistolets, petites bouteilles, édicules publics — tous lui étaient bons, du moment qu'aucun ne ressemblait le moins du monde à un briquet. Tous les goûts sont dans la nature, estimait Mavis. Les briquets n'offraient aucun charme à ses yeux. En revanche, les journaux de voyage datant de l'ère victorienne la séduisaient. Comme la plupart des collectionneurs, elle s'était montrée trop gourmande au début, essayant d'embrasser un trop vaste domaine, si bien qu'elle avait fini par désespérer et ne plus être suffisamment en fonds. Depuis quelque temps, elle limitait ses recherches aux journaux tenus par des mains féminines, et pour la période qui allait grosso modo de 1850 à 1900. Quant à savoir pourquoi elle s'était mise à les collectionner... Ce « pourquoi », Hubert le lui avait demandé, et elle s'était efforcée de lui répondre la vérité — qu'on ne vit pas seulement de raison raisonnante, et que si l'on s'invente un motif logique, c'est uniquement pour couper court aux questions oiseuses que les autres vous posent.

Hubert n'avait pas du tout — mais pas du tout ! — goûté cette réponse. De guerre lasse, Mavis s'était retranchée derrière cette remarque définitive, que l'Histoire la passionnait. Même Hubert respectait l'Histoire.

Quand elle présenta sa trouvaille au bureau du nouveau propriétaire, celui-ci prit le livre, souffla sur la poussière qui le recouvrait et se mit à le

feuilleter. Mavis attendit, l'argent dans une main et, de l'autre, tâchant de venir à bout de son petit tas de paquets.

— « Il est marqué soixante-quinze cents, » fit-elle observer au bouquiniste. « Sur la page de garde, là, à droite. »

Elle posa les pièces de monnaie devant le jeune homme, mais celui-ci ignora son geste. Il lisait une page au milieu du livre. Puis il le referma, laissant son index pour marquer l'endroit où il s'était arrêté, et vérifia le nom de l'auteur :

— « Sara... » murmura-t-il. « Il n'y a que Sara pour tenir un journal avec autant de fidélité. C'est tout à fait ce que je cherchais. Merci... merci beaucoup. » Il eut pour Mavis un bref regard accompagné d'un très gracieux sourire, et reprit sa lecture. Elle demeura d'abord sidérée, les yeux fixés sur ses cheveux châtains, lustrés et soyeux comme une fourrure de castor. Elle commençait à se sentir mal aux pieds. C'était toujours là que se manifestaient les impatiences de Mavis.

— « Vous voulez le garder ? » Elle se pencha dangereusement en avant pour le foudroyer du regard.

— « Oh ! je ne crois pas que ce soit nécessaire, ni même souhaitable... » Il se mordillait nerveusement la lèvre. « Mais il faut vraiment que je le lise — ou du moins, que j'en lise une partie. Voici d'ailleurs pour moi un joli cas de conscience : supposez que vous voyagez dans le temps ? Vous arrivez dans le futur pour y découvrir que l'amie intime de votre sœur tenait un journal — un journal où vous avez la certitude qu'il est question de vous. Jusqu'où, dans ce cas, êtes-vous en droit de poursuivre votre lecture ? Je parle des jours qui doivent venir, mais qui ne sont pas encore arrivés. »

Il s'interrompit un instant pour réfléchir, cependant que Mavis le regardait d'un œil abasourdi.

— « J'incline à penser, » reprit-il, « que je puis en toute honnêteté poursuivre ma lecture jusqu'au jour où je suis parti. N'est-ce pas votre avis ? »

— « Oh ! sans aucun doute ! » rétorqua Mavis — mais le ton sarcastique de sa réponse n'eut aucun effet sur le jeune homme.

— « Oui... nous voici tous en groupe, en train de remonter le Rhin. » Et il se mit à lire à haute voix un passage du livre :

« *Nous avons interrompu notre voyage à Königswinter, le temps de monter jusqu'au Château de Godesbourg. Alors que nous redescendions, T. G... nous a fait rire tout le long du chemin avec des prédictions abracadabrantes pour l'avenir. J... l'a soupçonné plaisamment d'avoir trop bu de vin au déjeuner, ou d'avoir consulté les vieilles bohémiennes clopinantes qui nous guettaient au passage près du château. T. G... s'est contenté de secouer la tête en riant. Ensuite, J... lui a demandé en se moquant s'il avait souvent voyagé dans le futur, et T. G... lui a répondu que c'était son plus grand désir au monde. Alors Mrs. Simmons a usé de son autorité de chaperon pour nous prier de cesser de dire des sottises.* »

— « Oui, c'est bien cela... » Il leva les yeux et fit un petit signe de tête à Mavis qui restait bouche bée devant lui. « C'était bien ce que nous avons dit. Nous avons fait ensuite l'ascension du Drachenfels, après quoi nous

sommes passés en bateau devant trente-trois châteaux croulants. Nous avons dû arriver deux jours plus tard à Heidelberg. C'est là que je me suis excusé de ne pas visiter la ville et que je n'ai pu résister au plaisir d'entrer chez un libraire. » Il s'interrompit brusquement pour reprendre sa lecture du même appétit qu'un homme affamé attaquant son repas.

Mavis se débarrassa de tous ses paquets sur le bureau. Libre à ce garçon d'être fou — il n'en demeurait pas moins qu'elle voulait le livre. Faute de pouvoir le récupérer de vive force, elle ne voyait d'autre solution que d'attendre. Passant derrière le bureau, elle ôta ses chaussures et remua ses orteils endoloris. Le « Coin aux Bouquins » était plein de silence, d'ombre et de douce fraîcheur. Aucun autre client ne se présentait. Elle pouvait attendre jusqu'à l'heure de la fermeture, mais elle espérait bien que le garçon n'aurait pas besoin de deux heures pour finir de lire le Journal de Sara.

De son côté, le jeune home ne prêtait plus aucune attention à Mavis, sinon pour déplacer sa chaise de quelques centimètres afin qu'elle pût se glisser derrière lui. Il lut rapidement et en silence pendant dix bonnes minutes puis, sans quitter sa page des yeux, se mit à tâtonner partout sur le bureau. Il parut surpris quand sa main rencontra les paquets de Mavis.

— « S'ils vous encombrent, je pourrais les empiler par terre, » proposa-t-elle.

— « Ils ne me gênent pas le moins du monde, mais je crois que mon étui à cigares doit se trouver dessous. »

Ils déplacèrent la pile de paquets. Pas de cigares. Le jeune homme se passa les deux mains dans ses cheveux soyeux. Il avait l'air tout désorienté.

— Tenez, prenez donc une cigarette ! » Mavis ouvrit son sac à main et, après s'être d'abord servie, lui présenta le paquet. Elle attendait qu'il lui offrît du feu, mais ne voyant rien venir, elle pêcha dans son sac un étui d'allumettes. Alors seulement son regard se reporta sur le jeune homme. Les sourcils du garçon étaient relevés très haut, presque à rejoindre ses cheveux.

— « Oh ! par exemple ! Vous... Eh bien ! Je dis que vous avez du courage ! Je sais bien qu'il y a des dames qui... qui fument — mais fumer comme cela, en public, et avoir du tabac sur soi... c'est ce que j'appelle avoir du cran ! »

Personne n'avait encore jamais dit à Mavis qu'elle avait du cran, et elle se sentit soudain pleine de sympathie pour le complimenteur. Mais la franchise était sa grande qualité : « Il y a des millions de femmes qui fument, » dit-elle. « Hubert a ça en horreur. Mais, bien sûr, vous êtes en train de me faire marcher... Pardonnez-moi de vous dire cela, mais je crois bien que vous êtes le libraire le plus étrange que j'aie jamais vu au « Coin aux Bouquins ». Et maintenant, si vous avez fini de le lire, je vais prendre ce livre et m'en aller. L'argent est sur votre bureau. »

Le jeune homme alluma leurs deux cigarettes avant de répondre :

— « Chère mademoiselle, je ne suis pas le propriétaire du Coin aux Bouquins ». Quand je suis arrivé dans cette petite niche que vous voyez là, derrière nous, il n'y avait absolument personne ici. Il faisait noir comme dans un four, et j'ai dormi à même le sol jusqu'à l'aube. Il y a trois jours

de cela. Ce matin j'ai forcé la serrure de l'entrée (la porte de derrière est clouée solidement et barricadée) pour aller faire une courte promenade qui m'a cependant mis au supplice — après quoi, je suis revenu me faufiler dans ce trou où je suis en sécurité, mais qui est vraiment par trop triste. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué un écriteau collé sur la porte, à l'extérieur. Il annonçait : « *Fermé jusqu'à nouvel ordre.* » Je pense qu'il doit y être encore. Quand vous êtes arrivée, j'étais en train de réfléchir, et plutôt sans grand espoir, à ce que j'allais bien pouvoir faire. Vraiment, je trouve que vous êtes très intelligente, pour avoir su trouver exactement le livre dont j'avais besoin. J'avais cherché, moi aussi — mais il y a tellement de bouquins, et ils sont dans un tel fouillis... »

Mavis n'avait d'yeux que pour le jeune homme et, d'instant en instant, sentait croître en elle la confiance qu'il lui inspirait. Pour la première fois depuis son arrivée, elle remarqua que ses vêtements fripés étaient d'une coupe très surannée.

— « Seriez-vous donc vraiment venu du Journal de Sara ? Je... je veux dire, comment cela a-t-il pu se faire ? »

— « Telle est bien ma situation, Miss... voulez-vous me dire votre nom ? » Mavis le lui dit. « Je m'appelle Titus Graham. Je devrais être en ce moment même à Heidelberg, et cette année devrait être l'année 1877. J'ignore complètement *comment* pareille aventure a pu m'arriver. Je ne sais qu'une chose, c'est que je suis entré dans une petite librairie où j'ai trouvé un recueil de nouvelles écrites par un jeune Allemand dont j'admire les œuvres. Il imagine des histoires fantastiques sur l'avenir, alors, vous comprenez, il m'arrive de les dévorer au point d'être complètement perdu dans ma lecture. Seulement, cette fois-ci, je me suis bel et bien perdu pour de bon. Je me suis installé dans une petite niche de lecture aménagée dans la librairie et j'ai commencé à lire ce livre. J'étais pleinement décidé à l'acheter, quand je me suis aperçu que j'avais oublié tout mon argent dans ma chambre. Situation très embarrassante — mais le propriétaire de la librairie insista pour que je continue quand même de le parcourir. Ce que j'ai fait — et tout à coup, je me suis retrouvé ici. »

— « Mais comment allez-vous faire pour repartir, Mr. Graham ? »

— « Probablement en lisant, dans l'époque où je me trouve maintenant, un texte qui se rapporte étroitement à l'autre — à celle d'où je viens. »

— « Mais est-ce que cela réussira ? »

— « Je... je l'espère. » Titus Graham ferma les yeux. Il vacillait légèrement, comme s'il était soudain en proie au vertige. Il se rattrapa au dossier de sa chaise, s'y cramponna et se mit à claquer des dents. Sa pâleur était alarmante.

— « Mr. Graham, qu'avez-vous ? Etes-vous malade ? »

Déjà Mavis était debout, remettant ses chaussures à la hâte.

— « Non, » fit-il, « non, pas du tout. C'est le froid, tout simplement. Ne sentez-vous pas comme il fait froid ? »

— « Il s'agit bien de froid ! » Mavis se sentait pleine de colère contre elle-même. « Vous mourez de faim, pardi ! Idiote que je suis ! Sans argent et depuis trois jours ici, dans cette abominable ville pleine de vacarme, de

klaxons, de sirènes.. et vous avez peur, je parie, mais vous ne le laissez pas voir ! Oh ! vous êtes si courageux, Mr. Graham ! Tenez... » Tout en parlant, Mavis ouvrait le carton, d'où elle retirait le manteau de velours vert. « Permettez-moi de vous envelopper dans ceci... voilà, et maintenant je cours vous chercher de quoi manger. Je reviens tout de suite ! »

Elle avait à moitié franchi la porte, quand Titus Graham l'appela :

— « Vous êtes si bonne, Miss O'Hanlon... tellement bonne... Si vous ne me trouvez plus ici, lorsque vous reviendrez, ne vous inquiétez pas pour moi. Je vais essayer de lire le journal de Sara, dans la petite niche, là derrière. Peut-être obtiendrai-je un résultat. »

— « Oh ! oui, c'est cela ! Prenez le livre, cher Mr. Graham, prenez-le et essayez ! Essayez, de toutes vos forces — et moi, je vais me dépêcher de revenir ! »

Mais il la rappela encore :

— « Dites-moi... Ah ! Je sais bien que c'est faire preuve de fatuité, mais je me demande... C'est-à-dire... Voyez-vous, je n'ai jamais rencontré une femme comme vous, avant. Vous n'avez même pas bronché lorsque je vous ai expliqué ma situation... lorsque je vous ai dit de *quand* je venais. J'ai bien des fois rêvé de la Femme Nouvelle — de la femme de l'avenir, si dépourvue de toute contrainte, si libre, si courageuse. Alors, je voulais vous dire... voudriez-vous... pourriez-vous partir avec moi ? Ne pourrions-nous pas essayer de lire ce livre, ensemble ? Je vous dis tout cela très mal, mais je pourrais vous présenter à ma sœur.. Et si vous vouliez bien, au bout d'un certain temps... Miss O'Hanlon, voulez-vous devenir ma femme en 1877 ? »

Mavis demeurait immobile sur le seuil de la porte — et son cœur battait à grands coups. Partir avec Titus Graham, l'accompagner dans une époque faite pour elle... ne serait-ce pas merveilleux ? Partir pour les longs jours ensoleillés des années où une heure durait véritablement une heure, et non dix pauvres minutes, comme les heures de notre époque moderne. Mavis savait bien, elle qui lisait continuellement ces journaux intimes de l'ère victorienne, que le Temps avait subi un changement étrange, mystérieux — et cela, avant même qu'elle fût de ce monde. Le Temps avait changé, et aussi les hommes. Chacun avait sa place au soleil, du temps des journaux chers à Mavis, tout le monde — y compris les incapables, les timides, les poltrons... Peut-être alors, disposant d'un Temps normal, pourrait-elle s'étoffer le caractère comme elle l'entendrait ? Et qui sait même si, dans le monde de Titus Graham, elle ne ferait pas figure de jeune personne un tout petit peu *trop* libre ? Là-bas, elle pourrait mettre le manteau de velours... et il n'y aurait plus de problème au sujet d'Hubert...

Hubert ! Telle une pierre pulvérisant un fragile édifice de cristal, il vint anéantir d'un seul coup le rêve de Mavis. Elle se redressa, toute droite — aussi droite qu'elle le put — et pour la première fois de sa vie, sentit une force croître en elle : comme une petite vrille toute neuve, grimpant le long de ses vertèbres.

— « Je vous remercie, Mr. Graham, cher Mr. Graham. Je vous remercie du fond du cœur. Je suis très honorée, mais je ne peux pas partir. Dans ce Temps où vous êtes maintenant, voyez-vous, je ne suis pas exactement ce

que vous pensez. Je suis une poule mouillée — et non la Femme Nouvelle que vous vous imaginiez. Un poète a dit, autrefois : « *Aucune herbe ne peut guérir le cœur d'un lâche* ». Il ne lui servirait donc à rien de partir en rechercher une à travers le Temps. Rester ici et me guérir moi-même, c'est ce que j'ai de mieux à faire. En tout cas, j'ai l'intention d'essayer... Mais pour l'instant, il faut que je coure vous chercher de quoi manger. »

— « En dépit de ce que vous venez de me dire, Miss O'Hanlon, j'aimerais que vous sachiez que je garde une foi inébranlable en votre courage. »

*
* *

Ce furent les derniers mots que Mavis entendit jamais de Titus Graham — c'est-à-dire, les derniers mots prononcés de vive voix. Quand elle revint avec sandwiches et café, le jeune homme avait disparu. Dans la petite alcôve, elle retrouva le journal de Sara qu'elle joignit à ses paquets après un bref (mais très vif) débat avec sa conscience. Elle acheva de calmer ses scrupules en se disant qu'après tout, elle laissait le prix du livre sur le bureau. Elle fourra les sandwiches et le café dans le carton qui avait contenu le manteau de velours vert, et abandonna le tout sur le bord du trottoir à l'intention des videurs de poubelles. Puis elle quitta définitivement le « Coin aux Bouquins ». Elle parcourut à pied la distance de plusieurs pâtés de maisons pour trouver une cabine téléphonique. Sa voix et ses mains tremblaient, mais elle parvint tout de même à composer le numéro de la police et à expliquer qu'il fallait envoyer quelqu'un refermer à clé la porte d'entrée du « Coin aux Bouquins ». Elle raccrocha quand on lui demanda son nom.

De retour chez elle, Mavis s'abandonna aussitôt à la lassitude et à un morne mécontentement. Il venait de lui arriver une chose étrange, prodigieuse — et cependant, tout recommençait comme avant. Désespérément. Elle sentait que sa rencontre avec Titus Graham aurait dû lui laisser quelque chaleur, quelque flamme dont le pouvoir magique eût fait d'elle, et pour toujours, une autre femme. Or, où était la différence ? Il y avait toujours Hubert, avec lequel il faudrait encore discuter. Et le fait demeurait qu'elle avait dépensé presque tout son argent pour l'achat du manteau de velours vert.

Le manteau... Elle se demanda ce qu'il était devenu, et si... Oh ! si seulement elle pouvait obtenir la certitude que Mr. Graham était bien de retour parmi les siens, sain et sauf — et qu'il n'avait plus faim ! Le regard de Mavis tomba sur le journal de Sara... *Mais oui, bien sûr !*

Elle trouva presque immédiatement le passage qu'elle cherchait — celui que Sara avait rédigé en juin 1877, à Heidelberg :

« *Après trois jours d'affolement et de recherches auxquelles nous avons tous participé ainsi que divers fonctionnaires de la ville, T. G... est réapparu hier et a mis un terme à nos angoisses. Bien qu'entièrement sain et sauf, il mourait de faim et de fatigue, et ses vêtements étaient dans un piteux état. Nul d'entre nous n'a essayé de le questionner tant qu'il n'eut pas pris quelque nourriture et du repos. Aujourd'hui, le docteur nous a déclaré qu'il*

avait sans doute souffert d'un accès de fièvre, au cours duquel il avait dû errer en plein délire à travers la ville, et dans un état mental voisin de l'amnésie. Cela fait pitié d'imaginer le pauvre T... incapable de retrouver ses amis et sa famille. La fugue *(c'est le terme employé par le docteur) est maintenant terminée, et nous avons reçu de lui l'assurance qu'il sera bientôt complètement guéri. T. G... nous a dit qu'il ne se souvenait de rien, sinon d'avoir rencontré quelque part une jeune femme qui a été très bonne pour lui, et qui lui a donné son manteau parce qu'il grelottait de froid. Il avait ce manteau sur lui quand il est revenu, et il ne souffre même pas qu'on l'ôte un seul instant de devant ses yeux. Il s'est ancré dans l'esprit que cette jeune femme était une créature d'une beauté et d'un courage extraordinaires, en tout point différente de n'importe quelle autre jeune personne de sa connaissance. C'est on ne peut plus exaspérant.*

» *Il a toujours admiré ce genre de femmes à l'esprit décidé. Heureusement, je me sens chaque jour devenir de plus en plus décidée... Le manteau est en velours vert, et d'une qualité qui prouve que sa propriétaire (quels que soient ses autres attributs) est une dame d'un goût parfait.* »

Mavis en avait assez lu pour l'instant. Sans l'avoir prévu le moins du monde, Sara venait de lui insuffler suffisamment d'ardeur pour qu'elle fît ses premiers pas : courageusement ou non, Mavis pouvait au moins faire preuve de bon goût dans sa vie — or, épouser un homme que l'on n'aime pas n'est jamais une preuve de bon goût. Voilà qui réglait la question Hubert ! Elle reprit le téléphone, appela Lotzenhiser, et lui signifia de venir pour leur dernière entrevue. Puis, tout en attendant son arrivée, elle se mit à échafauder des projets d'avenir. Elle continuerait de collectionner les journaux de l'époque victorienne. Ce serait charmant si, de temps à autre, elle y trouvait des passages faisant allusion à Sara et à Titus. Car ils se marieraient, naturellement ! Ou plutôt, ils s'*étaient* mariés : Mavis l'espérait — et bien sûr, elle n'en était pas jalouse. En fait, elle n'éprouvait aucun regret, sinon quand elle repensait au beau manteau de velours vert. Mais bah ! Sara pourrait ainsi le porter. Mavis ferait de nouvelles économies : elle en achèterait un autre — car elle savait désormais que le manteau de velours vert n'avait pas du tout été une folie de sa part.

Mais alors — du moment que tout s'arrangeait si bien — pourquoi Mavis avait-elle soudain l'impression d'être comme une vieille croûte de pain abandonnée derrière un buffet ?

Elle était rendue au bord des larmes, tout en se répétant qu'elle ne pleurerait pas, quand on sonna à sa porte. Hubert ? Elle s'étonna qu'il fût déjà là, car il ne devait pas arriver avant une bonne heure. Elle alla ouvrir...

Le jeune homme qui était debout devant Mavis sur le palier avait des cheveux châtains, soyeux et lustrés comme une fourrure de castor. Il tenait à la main un paquet couvert de cachets de cire rouge.

— « Miss Mavis O'Hanlon ? Puis-je entrer ? » Il passait une main fébrile à travers sa toison brune. « Je viens m'acquitter d'une mission très insolite, et il me faudra un certain temps pour tout vous expliquer. Oh ! Pardonnez-moi : je m'appelle Titus Graham — quatrième du nom, s'il vous intéresse de le savoir. »

Mavis songea à refermer une bouche devenue soudain très sèche — puis elle sourit et invita le jeune homme à entrer. Une fois assis, il reprit ses explications :

— « Vous aurez de la peine à le croire, mais mon arrière-grand-père... à propos, il s'appelait aussi Titus Graham... Oui, je sais que je ne suis pas encore très explicite, mais... Enfin, je veux dire que lorsque mon arrière-grand-père est mort, en 1935, on a trouvé dans ses affaires ce paquet scellé et des instructions le concernant. Celles-ci spécifiaient que le paquet ne devait pas être ouvert, mais qu'en telle année, un certain jour (à savoir, aujourd'hui même), il devrait être remis à une certaine Miss Mavis O'Hanlon, de cette ville, et de préférence par son arrière-petit-fils célibataire, Titus. C'est moi... bon ! je vous l'ai déjà dit ! Oui... or, il se trouve que la part de son héritage qui me revient devait être différée jusqu'à la date d'exécution de la clause dont je vous ai parlé. J'étais très jeune lorsque mon arrière-grand-père est mort, mais je me souviens bien de lui, et je sais qu'il m'aimait beaucoup. Alors voyez-vous, toute question d'héritage mise à part, c'est un bonheur pour moi de remplir ses dernières volontés, et... Mais, est-ce que je ne vais pas trop vite pour vous ? »

Mavis s'éclaircit la gorge et secoua la tête en articulant un « non » tout tremblant. Titus la regardait, et elle lisait dans ses yeux cette sympathie chaleureuse qui conduit aux paroles apaisantes, aux mots que l'on murmure de bouche à oreille, et qui vous fait oublier que vous êtes une étrangère. Elle s'efforça de rendre son sourire à la fois distant et encourageant, froid et passionné. « oui-mais-pas-tout-de-suite ». Mais, certaine que ses essais se traduisaient par une grimace nettement concupiscente, elle l'effaça aussitôt de ses lèvres.

Cependant, Titus continuait :

— « Pour le reste, nous n'avons pas eu grand-peine à vous trouver, car vous êtes par bonheur la seule personne de cette ville à porter le nom de O'Hanlon. Mais j'arrive maintenant au plus difficile : pour entrer en possession de ce paquet, et avant de l'ouvrir, il faut que vous puissiez identifier correctement son contenu. Miss O'Hanlon... je sais très bien que c'est stupide, impossible — mais pouvez-vous me dire ce que contient ce paquet ? »

— « Oui, » répondit Mavis (impassible, le front marmoréen devant un peloton d'exécution, une commission d'enquête, un poseur de colles radiophoniques, six détectives et le percepteur... courageuse, froide, sûre d'elle-même, se moquant d'Hubert... le rejetant d'un simple geste dans le Néant... Gardes ! Emmenez le condamné...)

— « Miss O'Hanlon ? »

— « Comment ? Ah ! oui, le paquet ? Il contient un merveilleux manteau de velours vert. »

Titus arrêta sur elle un regard stupéfait, où l'intérêt allait crescendo :

— « C'est bien cela... mais comment le saviez-vous ? Non que vous ne seriez pas ravissante dans un manteau de velours vert : c'est le genre de choses qui vous siéraient très bien. Oh ! je ne veux pas dire que vous ayez besoin de vêtements comme celui-là, ni de rien qui... c'est-à-dire, qu'avec ou sans vêtements, vous... Eh ! non, ce n'est pas du tout ce que je voulais

dire ! » Il lui fit un sourire malicieux : « Je vous en prie, mettez le manteau — et tirez-moi du traquenard que je viens de me tendre à moi-même ! »

Mavis fit sauter les cachets de cire rouge et ouvrit le paquet. Quelqu'un avait réalisé un miracle d'emballage, enroulant délicatement le manteau autour de moelleux coussinets de très fine batiste, dont la douceur vieillotte avait empêché le velours de se détériorer avec l'âge. Quand Mavis le déploya devant elle, la rose et la lavande embaumèrent la pièce entière. répandant le parfum des jours ensoleillés de jadis, recueilli dans des jardins qu'elle ne connaîtrait jamais. Ses doigts tremblants lissèrent le velours puis, doucement, elle passa le manteau sur ses épaules : « Il faut une autre robe, » dit-elle, « et je pourrais me relever les cheveux — comme ceci. »

— « Oui, comme ceci, » approuva Titus. « Et ensuite, nous pourrions aller dîner dans ce restaurant allemand — vous savez, où il y a des peintures et des fauteuils de peluche rouge ? »

— « Le vert est à peine passé, » murmura Mavis, « et j'ai reçu la robe de style couleur crème que je devais mettre pour... Quelle heure est-il ? »

— « Oh ! il n'est pas encore bien tard. Nous avons tout le temps. Je veux que vous me racontiez tout — comment vous saviez ce que contenait le paquet, et comment... »

— « Non, » fit Mavis. « Non, pas maintenant. J'ai juste le temps de m'habiller et de partir avec vous avant que... Je ne crois pas aux Derniers Rendez-Vous. Et vous ? »

— « Jamais. Aux Premiers Rendez-Vous, oui. Les autres, exclus ! Oh ! j'avais presque oublié : il y a un message que je devais vous remettre en même temps que le manteau. Titus mon arrière-grand-père m'a chargé de dire à Mavis O'Hanlon : « *Ce qui est le passé est le prologue* ». Cette phrase a-t-elle pour vous une signification particulière ? »

— « Je l'espère du fond du cœur, » répondit Mavis — et elle s'élança vers sa chambre en rendant son sourire à Titus Graham.

(Traduit par René Lathière.)



L'homme sans squelette

(*Rabbits to the Moon*)

par RAYMOND E. BANKS

Il arrive qu'une invention soit dépassée alors même qu'elle est en plein essor. Le meilleur exemple du genre est le dirigeable, qui fut dépassé par l'avion et totalement remplacé dans toutes ses applications, militaires aussi bien que civiles. Avec humour, Raymond Banks suggère que la même chose pourrait prochainement arriver aux fusées (1).



ILS vont me donner encore une chance, songea le vieil homme avec lassitude. Ils m'ont mis au pied du mur. Mais quand on met un type comme moi au pied du mur, il faut se méfier.

Il alluma un cigare. Ses mains étaient fermes comme le roc et il laissa son regard errer autour de la table de conférence pour se rendre compte de l'effet produit par l'assurance de ses vieilles mains usées.

— « Attention, messieurs. Ne me mettez pas en colère. Vous risquez de vous retrouver avec un Goom enragé sur les bras. »

Ils le fixèrent avec froideur.

En reposant le cigare qu'il venait d'allumer, il constata qu'il y en avait déjà un qui se consumait dans le cendrier. Dans certaines circonstances, fumer deux cigares à la fois risque d'être interprété comme un signe de nervosité.

— « Mr. Goom, » fit Mr. Cutter sur le ton patient qu'on prend pour raisonner un enfant, « Mr. Goom, il vous faut choisir : ou devenir président du Conseil d'Administration, ou quitter la Compagnie. Je suis navré, mais les Filatures Goom ont trop de prix à nos yeux pour que nous nous résignions à ne pas profiter d'une occasion aussi favorable. »

Reginald Goom saisit un des cigares et se mit à tirer dessus furieusement.

— « Des vidoscaphes ! » ricana-t-il. « Les Filatures Goom ont toujours été une petite entreprise se suffisant à elle-même. Si nous acceptons d'être sous-traitants pour ce marché de vidoscaphes, nous devenons purement et simplement un appendice des Textiles Triomphe. Non, messieurs : ne soyons pas cupides. J'ai résisté aux pantalons pour dames. J'ai résisté aux pyjamas. Je résisterai aux vidoscaphes. Complets élégants pour hommes d'affaires à la page : voilà la profession de foi des Filatures Goom. C'était

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *Cantiques de Noël* » (nº 14) ; « *Les Myrmidons* » (nº 27) ; « *Fréquence critique* » (nº 66).

© 1959, *by Mercury Press, Inc.*

déjà la devise de la Société du temps de mon père. Ce le sera encore demain. »

D'un air absent, il sortit son étui à cigares d'argent. Le poids de son briquet d'or ciselé lui était doux à la main. Il alluma le cigare et un anneau bleu s'en vint flotter au-dessus de la table.

Les yeux brillants, Cutter se leva.

— « Il est temps de passer au vote, messieurs. Mon opinion est que nous devons rajeunir la direction et nommer un nouveau président qui conduira les Filatures Goom vers le havre du contrat vidoscaphe. Pourquoi un vidoscaphe Goom ne serait-il pas le dernier cri de l'élégance des coureurs d'espace ? Je demande que nous procédions au vote. »

Reginald Goom dévisagea Cutter ; il nota qu'il y avait un fil sur le revers de son veston de gabardine Goom, signe évident de négligence et de vulgarité d'esprit.

— « Attendez, messieurs ! Je ne pense pas que vous ayez tout à fait la majorité. Je dispose des actions de mon cousin, Mr. Mullen. »

— « La procuration de Mr. Mullen est périmée, » dit Cutter. « D'autre part, si vous continuez à allumer des cigares à cette cadence, la Compagnie ne va pas tarder à faire faillite. »

Horrifié, Goom contempla les trois cigares. Voilà ! Il devenait gâteux ! Cette heure qu'il avait toujours redoutée avait sonné... Et ce n'était pas dans l'intimité de son appartement de célibataire que la sénilité avait lancé sa première attaque, mais là, au milieu d'une conférence. De la conférence la plus importante de sa vie.

Il leva les yeux vers le portrait de son père qui souriait sur le mur au sobre coloris havane. « Que l'usine reste toujours une petite entreprise qui se suffise à elle-même, » avait-il coutume de dire. « Rappelle-toi que la qualité, c'est la petite production. Si tu peux créer une nouvelle forme de revers au cours de ton existence, ta vie aura été bien remplie. Ne cherche pas à faire de l'argent. Dès qu'on commence à rouler sur l'or, les vautours s'abattent. »

Goom examina les administrateurs. Il n'y avait pas à s'y tromper : c'étaient des vautours. Et lui devenait gâteux. L'ère de la petite entreprise agonisait. Comme finit par agoniser tout ce qui en vaut la peine.

Mais Goom n'était pas homme à se rendre sans combat.

— « Dick Mullen m'envoie un pouvoir tous les ans. »

— « Montrez-nous ce pouvoir. »

— « Je ne l'aurai pas avant quinze jours, puisque mon cousin réside sur la Lune. »

Cette fois, ses mains tremblaient et la tête lui tournait légèrement.

— « L'ennui, » dit Cutter comme s'il s'adressait à un gamin obtus, c'est que notre décision pour ce contrat doit être prise samedi. Nous ne pouvons attendre quinze jours. »

— « J'insiste pour que le Conseil d'Administration s'ajourne à quinzaine, » s'écria Goom.

Son cœur cognait dans sa poitrine. Bon Dieu ! Il aurait dû s'occuper plus tôt de cette procuration ! Il ne s'était pas rendu compte que ce contrat

ridicule n'était qu'un prétexte pour couvrir la révolution de palais fomentée par Cutter.

Il tempêta, plaida, argumenta : en vain. Le vote eut lieu et, faute du pouvoir de Mullen, Reginald Goom fut mis en minorité. Johnson et Reed eux-mêmes qui étaient pourtant des Goom 100 % en affaires votèrent contre lui. Ils n'oseraient plus le regarder en face. Mais ils votèrent contre lui.

— « La procuration est peut-être à bord de la fusée postale, » dit-il, conscient du caractère désespéré de sa position. « Accordez-moi au moins jusqu'à samedi pour enregistrer la voix de Mullen. Ce vote est le plus important depuis la fondation de la Compagnie. »

— « Non, » dit Cutter.

Mais cette fois Johnson et Reed soutinrent Goom. C'était une satisfaction platonique qu'ils lui accordaient, car il était matériellement impossible que la procuration arrivât avant samedi.

— « Il n'y a aucun inconvénient à procéder à un nouveau vote samedi, » déclara Johnson. Reed appuya sa motion qui fut adoptée en dépit des objections de Cutter. Les vautours étaient cruels : ce n'étaient pas des brutes. Mais cela ne les empêcherait pas de ne plus pouvoir regarder Goom en face. Ils savaient que c'était un homme fini ; par respect humain, toutefois, ils lui octroyaient un sursis de trois jours avant de lui arracher le contrôle de la Société. Comme si trois jours comptaient !

Ils se retirèrent. Goom demeura seul dans la salle de conférence en face de ses trois cigares, véritable symbole de la famille presque éteinte dont les derniers représentants étaient Reginald Goom, sa nièce et le savant farfelu qu'elle avait épousé.

Trois jours pour aller sur la Lune et revenir avec la procuration !

*
* *

— « J'ai envoyé un lapin sur la Lune, cette nuit, » dit Vic Webb à sa femme en prenant son café.

Virginia Webb ouvrit les yeux, juste le temps qu'il fallait pour examiner le visage de son mari.

— « Bravo. »

— « Le Transféreur Webb va détrôner les astronefs. Je suis sur la bonne voie. »

— « Alors, tu devrais laisser tomber tes lapins. Cela fait des mois que tu les expédies sur la Lune. Quand vas-tu te décider à y envoyer des gens ? »

Vic secoua la tête.

— « Peut-être dans dix ans, peut-être dans vingt. Une invention, ça demande du temps. Nous avons de petits embêtements avec le squelette. »

— « Quand nous serons vieux et chenus, nous serons riches à milliards. Mais les années les plus belles de notre jeunesse, tu les consacres à faire faire des balades aux lapins ! Pourquoi ne veux-tu pas essayer sur les gens, à la fin ? »

— « Je pourrais prendre ce vieux pingre d'Oncle Goom comme cobaye ! Pas plus tard que l'autre jour, il m'a refusé cinq cents dollars. Avec cela j'aurais pu équiper mon transféreur avec de nouvelles antennes. Et 500 dollars, qu'est-ce que cela représente pour lui ? De quoi acheter ses cigares ! »

— « Laisse l'Oncle Goom tranquille, » s'écria Virginia avec une passion assez surprenante à cette heure matinale. « C'est le seul gros sac de la famille. S'il n'avait pas été là, l'épouse d'un grand benêt d'universitaire de ma connaissance n'aurait plus eu qu'à faire des ménages et à mourir de faim. »

— « Alors ? On divorce ? »

Elle capitula.

— « Ne dis pas de bêtises. Mais tu manques tellement de sens pratique ! Ton transféreur, tel qu'il est actuellement, vaut des millions. Seulement toi et ce loufoque de Professeur Pitch sur la Lune, vous êtes les seuls à le savoir. »

— « La science évolue. Elle n'explose pas. »

— « Hier, les phares de l'aérocar ont lâché. Qu'envisagez-vous de faire à ce propos, Monsieur le Professeur ? Et nous devons encore dans les deux cents dollars à la clinique pour mon dernier accouchement. J'estime qu'il faudrait s'occuper de ces questions secondaires. »

Vic soupira et se pencha sur sa femme pour l'embrasser.

— « Je t'aime. »

Virginia soupira à son tour.

— « Je le sais bien. Ne parlons plus de tout cela. »

Tandis que le baiser se prolongeait, ses doigts minces et élégants se glissèrent dans la poche de Vic et en ressortirent avec un portefeuille non moins mince et non moins élégant. Il faut bien qu'une femme se débrouille. Même une femme légitime !

*
* *

La voix de l'Oncle Goom traversa le nuage de fumée odorante.

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda-t-il en donnant un coup de canne à la machine.

— « S'il vous plaît, laissez cette canne tranquille, » fit sèchement Vic. « C'est un circuit imprimé. Si vous l'esquintez, ce sera un civet qui atteindra la Lune. »

— « Alors, comme ça, tu envoies des lapins sur la Lune ? »

Il tapota son cigare et Vic se précipita, le blasphème à la bouche, pour souffler la cendre tombée sur les délicats organes de l'appareil.

— « Oui, » répondit-il en se maîtrisant. « Et il me faut 500 dollars pour poursuivre mes travaux. Je ne voulais pas vous en parler mais le fait est là : j'ai absolument besoin de cette somme. »

Reginald Goom recula. La lueur qui brillait dans ses yeux pâlit.

— « Pour ce machin ? On dirait une caméra de télévision. »

— « C'est une cellule de balayage. Elle explore le corps, le transforme en rayonnement et le projette dans l'espace à la vitesse de la lumière. J'ai

calculé que l'envoi d'un homme sur la Lune reviendrait à 68 dollars et 14 cents. Cela ne prendra que quelques secondes : finis les voyages interminables, le mal de l'espace, le danger des météores. 68 dollars 14 alors que le déplacement en coûte aujourd'hui 500. Aussi, si vous pouviez me prêter... »

— « Attends un peu. On discutait science et brusquement tu te mets à parler argent. Tu vas un peu trop vite en besogne. Revenons à nos lapins. »

Vic poussa un soupir. Il y a beaucoup de choses qu'un profane ne peut comprendre et on est obligé de trouver des formules simplifiées.

— « La matière semble impénétrable. Pourtant, sa densité est une illusion. Il y a énormément de vide à l'intérieur des atomes. » Il frappa respectueusement sur le revêtement chromé de l'instrument. « Même dans une substance aussi dure que le métal, l'espace qui s'étend entre le noyau et sa couronne d'électrons est, toutes proportions gardées, astronomique. Des distances comparativement du même ordre que les distances interplanétaires. »

— « Oui, » grommela rêveusement l'Oncle Goom en jetant un regard maussade sur sa montre, « oui... l'espace... le temps. »

— « Pas question de cela, » s'exclama Vic. « Il s'agit simplement de réduire la matière en ses particules élémentaires et de les projeter vers la Lune. Une ordonnatrice établit la configuration structurale de ce que nous envoyons et en conserve trace dans ses circuits mnémoniques. Il n'y a pas longtemps que nous disposons d'ordonnatrices assez perfectionnées. »

— « Ah ! oui, les ordonnatrices, » murmura l'Oncle Goom, savourant enfin un mot qu'il avait déjà eu l'occasion de lire dans les journaux. « C'est très scientifique. »

— « Avez-vous déjà vu fabriquer de la barbe-à-papa ? »

L'Oncle Goom fit un pas de côté. Il ne s'était jamais fait à la logique déconcertante de son neveu.

— « On met du sucre dans l'appareil, » expliqua Vic, « et il s'étire pour devenir cette chose immatérielle qui vous fond dans la bouche. Pourtant, le produit fini est identique, aux pertes près, au sucre originel. Sa forme a légèrement changé mais vous ne vous y trompez pas et ne confondez la barbe-à-papa ni avec du sel ni avec autre chose. C'est exactement ce que mon transféreur fait avec les particules chargées ; mais contrairement à ce qui se produit dans le cas de la barbe-à-papa, elles ne demeurent pas à l'état de ténuité : elles sont réintégrées à l'arrivée sur la Lune. »

— « C'est vraiment stupéfiant, » dit l'Oncle Goom. « Cela me plaît beaucoup. »

— « Mais j'ai des pépins avec les squelettes, » fit Vic d'une voix morne. « Mes squelettes sont toujours à la traîne et leur réintégration est différée. C'est cela qui m'arrête. »

— « Qu'est-ce qui se passe quand on n'a pas de squelette ? »

— « Rien de très grave, mais les gens ne seraient pas contents de devoir attendre que leur squelette arrive. C'est pourquoi j'ai besoin de

ces 500 dollars : il me faut des antennes permettant d'obtenir des fréquences supérieures. Alors, si vous pouviez me prêter un peu... »

L'Oncle demeura un instant songeur, les sourcils froncés. Enfin, il haussa les épaules.

— « Je ne dis pas non. Mais à deux conditions. »

Vic lui lança un regard surpris. Habituellement, quand on essayait de le taper, l'Oncle Goom poussait des cris d'orfraie.

— « Lesquelles ? »

— « Primo : tu m'enverras sur la Lune. Secundo : tu cesseras de porter ton complet Goom au laboratoire pour le brûler avec tes acides ! La seconde condition est presque aussi importante que la première. Un produit Goom est une œuvre d'art. »

Vic le dévisagea :

— « Vous voulez aller sur la Lune ? Tout de suite ? »

— « Oui. »

— « Pourquoi ? »

— « C'est mon affaire. » Il soupira. « Disons que je deviens sentimental en vieillissant et que je meurs d'envie d'aller sur la Lune. Pour cela, je suis prêt à te verser 500 dollars. Le reste ne te regarde pas. »

Vic hocha la tête.

— « Rien à faire. Je ne marche pas. Des tas de découvertes remarquables ont raté parce qu'on est allé trop vite, parce qu'on les a essayées trop tôt sur des êtres humains. Non. Pas question de vous faire partir. »

L'Oncle Goom hocha la tête à son tour.

— « D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je gâcherais du bon argent pour une mauvaise affaire : même en admettant que tu termines ton transféreur, il faudrait un polytechnicien pour le faire fonctionner. »

Vic devint écarlate. Les mécaniques trop complexes étaient sa bête noire.

— « C'est un mensonge ! Il me suffirait de dix minutes pour faire de vous ou du premier venu un opérateur compétent. »

— « Si c'est vraiment aussi facile, peut-être ton invention offre-t-elle un intérêt pratique et pourrais-je te prêter davantage. Mais je veux des preuves. »

Une flamme s'était allumée dans les yeux de Vic, piqué au vif.

— « C'est enfantin. Vous allez voir à quel point le système est ingénieux. Tenez, tout d'abord, vous... »

L'Oncle Goom écouta patiemment les explications. Il en oubliait presque son cigare. Quand Vic eut terminé, il émit un soupir et sortit son chéquier.

— « A t'entendre, j'ai l'impression que c'est vraiment pratique, » reconnut-il.

Vic, tout ému, plongea la main dans sa poche à la recherche de son portefeuille. Circonvenir le vieillard, si on y mettait le temps, n'était pas la mer à boire. Il poussa un cri : son portefeuille n'était pas à sa place.

— « Excusez-moi. Oncle Goom, » fit-il, le visage soudain fermé. « Je crois que j'ai été victime d'un tour pendable. »

Et il bondit hors de la pièce en fourrant le chèque dans sa poche.

*
* *

L'Oncle Goom réprima la remontrance qui lui venait aux lèvres en voyant le jeune homme traitèr aussi cavalièrement son complet Goom et, songeur, il fit le tour du transféreur. Ses nerfs frémissaient. « Pauvres vieux nerfs fatigués ! » murmura-t-il. Il avait l'impression de foncer dans un aérocar trop rapide. L'angoisse de l'inconnu... Que Randolph Cutter et son équipe de vautours gloussent de joie : jamais un Goom n'a capitulé ! Peut-être, après tout, aurait-il la procuration à temps.

Rapidement, il manœuvra les commandes. Il éprouva une seconde terrible de désarroi, le désarroi que ressent le condamné au moment de l'exécution. Ses yeux tombèrent sur son costume qu'il avait enlevé, soigneusement plié et posé sur un dossier de chaise. « Au nom des Filatures Goom », murmura-t-il en s'introduisant dans le bloc d'émission du Transféreur Webb.

*
* *

« Biologiste ? » s'écria le Dr. Pitch, un gros homme au visage rond et triste. « Qu'est-ce qu'un biologiste peut fabriquer sur la Lune ? Il n'y a pas de vie, ici. Ni sous le dôme ni ailleurs. »

Richard Mullen, qui était maigre et avait toujours l'air furieux, se renfrogna.

— « Je suis un biologiste qui a horreur de la vie. Ma famille était dans les textiles. Moi, je me suis dirigé vers la science. Je ne m'entends pas avec les gens. Avec les animaux non plus, d'ailleurs. A la vérité, faire pousser des trucs ne m'a jamais passionné. »

Il avala une bonne goulée de l'oxygène du Dr. Pitch et se perdit dans la contemplation du paysage qui s'étendait au-delà des murs transparents du petit dôme pressurisé, perdu au fond d'un cratère, un désert aride et pulvérulent de roches poreuses.

— « Je suis venu sur la Lune pour inventer quelque chose qui vaille mieux que la vie. Mais j'ai besoin de me détendre. Quand j'ai su que vous étiez dans le dôme voisin à vous occuper d'électronique, j'ai décidé hier de faire votre connaissance. Ça m'intéresse assez, l'électronique. En outre, je crois que vous êtes en rapport avec un vague parent à moi, le dénommé Victor Webb. »

Le Dr. Pitch acquiesça.

— « Oui, je travaille avec lui. » Il sembla devenir encore plus triste. « J'ai eu sur Terre une expérience très voisine de la vôtre. Mes parents, eux, faisaient dans le détersif. Aussi je me suis lancé dans les sciences humaines. J'ai commencé par faire un cours à Washington : « *Comment acquérir du charme* ». Ensuite, on m'a demandé d'en faire un autre sur « *Les aspects pratiques du bonheur* ». Finalement j'ai été chargé d'organiser

une série de conférences sur le thème : « *Comment tirer le meilleur parti des gens* ». C'est à ce moment-là que j'ai eu ma dépression nerveuse et que j'ai écrit mon livre « *Au diable tout le monde* ». Ce fut un best-seller qui m'a permis de venir me réfugier sur la Lune et d'y consacrer ma vie à l'électronique. »

Mullen ne l'écoutait pas. Il fixait un récipient placé sur une étagère. « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Un lapin, » répondit Pitch, « et, à propos, vous seriez aimable de respirer un peu moins fort. L'oxygène coûte cher, vous savez. »

— « Pardon. Mais je dois reconnaître que ça m'a donné un choc. »

C'était une petite cuve d'une capacité de deux litres environ dont le contenu était des plus mystérieux : une substance gris-argent à la consistance douteuse.

— « Nous avons des ennuis avec les squelettes, » dit Pitch. « Ce lapin est arrivé hier. »

Deux yeux poussèrent à la surface de la chose — des yeux de lapin, indiscutablement — et examinèrent les deux hommes de façon tout ce qu'il y a de plus lapinesque. Pitch agita une carotte : les yeux s'évanouirent et une bouche de lapin se forma qui se mit à ronger la carotte.

Les mains de Mullen tremblaient mais une certaine exaltation se lisait dans son regard. « De la vie à l'état pur ! » s'exclama-t-il. « Qu'est-ce que ça peut faire encore ? »

Pitch sortit tristement la chose du récipient. Cela prit une apparence de lapin et se mit à courir sur des pseudopodes tout à fait ad hoc. Un nez se forma qui se plissait et reniflait. De temps à autre, l'animal s'arrêtait pour étudier en grimaçant la topologie du laboratoire.

— « Infiniment mieux que ce que nous avons sur Terre, » murmura Mullen à mi-voix.

— « Oh ! La création de nouvelles formes mammifères n'intéresse nullement Webb. Son idée, c'est d'émettre les gens avec sa machine. Pour remplacer les astronefs. »

— « Comment cela ? »

— « Je ne peux pas vous faire de démonstration car aucune émission n'est prévue aujourd'hui. Comme vous voyez, le calcium lourd des os nous cause du souci. Le squelette de ce lapin n'arrivera pas avant une bonne semaine. Alors, je le placerai dans le transcepteur — en d'autres termes, je ferai une émission à partir de cette machine-ci — et j'obtiendrai un lapin de choux ordinaire. »

Mullen considéra le lapin qui sautillait prestement puis, devenant quelque chose qui ressemblait à un chat, bondit sur la table où une botte de carottes était posée.

— « Une masse corporelle généralisée et non spécialisée, » murmura-t-il. « Si l'on a besoin d'une jambe, il suffit de faire appel au souvenir de la jambe et il vous en pousse autant qu'on en désire. Si l'on a besoin d'un œil, on fait appel au souvenir de l'œil. Le reste du temps, on peut demeurer tranquillement à se reposer sous forme d'une petite flaque ! Voilà l'avenir, » claironna-t-il d'une voix triomphante en se tournant vers Pitch ! C'est le

squelette qui a freiné la race humaine. Des gens sans squelette pourraient vivre dans des maisons de poupée : il leur suffirait d'accroître leur densité. Pour voyager, ils n'auraient qu'à copier approximativement la structure de l'oiseau. Ils pourraient multiplier par deux leur intelligence en convertissant leurs cellules banales en cellules cérébrales pendant les heures de travail. Ils pourraient... »

— « Non, » jeta Pitch avec mépris. « Personne n'a jamais vu quelqu'un sans squelette. En tant que spécialiste ès-sciences humaines, je peux vous certifier qu'un homme sans squelette perdrait son emploi et l'amour de sa femme. De quoi aurait-il l'air en uniforme ? Son comportement serait imprévisible. Cette machine n'aura d'intérêt qu'à partir du moment où le squelette arrivera en même temps que le reste. »

Une lueur orange se mit soudain à luire, pâle tout d'abord, puis de plus en plus brillante. Un tableau de contrôle électronique s'anima de fugitives lumières rouges qui virèrent à l'orange ou au vert tandis que l'air s'imprégnait de l'odeur âcre de l'ozone.

— « Il se passe quelque chose, » déclara Pitch à Mullen qui semblait surpris.

— « Le receveur est équipé d'un cycleur automatique, ce qui me permet de dormir quand j'en ai besoin. Mais je ne comprends pas. Il ne devait pas y avoir d'émission aujourd'hui. »

Quelque chose à consistance pâteuse commençait à prendre forme dans la cuve. Il s'en dégageait un arôme de cigare, faible sans doute mais sur la nature duquel le doute n'était pas permis.

— « Eh bien, » s'exclama Mullen avec émerveillement, « c'est un lapin de taille ! »

Mais Pitch ne regardait pas la cuve. Sa tristesse faisait place à la fureur. « Que fabrique donc Webb ? Mon stock de carottes suffit juste aux lapins que j'ai déjà ici ! »

La masse pâteuse s'arrêta de croître. Elle était plus volumineuse qu'un lapin. Nettement plus. Mullen se pencha avec intérêt sur la substance qui, en se congelant, prenait et se transformait en une sorte de gâteau gélatineux, opalin et translucide. C'était presque beau. Il y plongea l'index.

Deux yeux bleus, deux yeux humains, se formèrent qui lui décochèrent un regard furibond. Puis vint une bouche qui se terminait par un cigare allumé. La bouche mâchonna le cigare. Les yeux inspectèrent la pièce et se braquèrent à nouveau sur Mullen.

— « Mullen, » aboya une voix familière, « où est cette procuration, sacré, bon Dieu ? »

Pour la première fois sans doute depuis qu'il avait l'âge d'homme, Mullen cessa d'arborer une physionomie rageuse : ses traits n'exprimèrent plus qu'une totale stupéfaction.

— « Mais, c'est le cousin Goom, » finit-il par haleter ! « Je ne vous reconnaissais pas sans votre squel... je veux dire sans votre complet Goom ! »

*
* *

— « Ton oncle Goom s'est transféré sur la Lune, » annonça Vic d'une voix irritée en ouvrant son pamplemousse.

Virginia le regarda, étonnée.

— « Et alors ? Tu l'as soulagé de 500 dollars, non ? »

— « Maintenant, il veut revenir. »

Et Vic lança un coup de pied à la table.

— « Quoi de plus naturel ? »

— « C'est le genre d'individu à faire des esclandres ; il va me faire une publicité épouvantable. C'est pourquoi j'avais limité mes expériences aux lapins. Avec eux, on n'a pas à craindre d'imbécillités. Le squelette de l'Oncle Goom n'arrivera pas sur la Lune avant une ou deux semaines. Si Pitch réexpédie ton oncle, je ne pourrai pas le réossifier avant un mois, au minimum. »

— « Qu'est-ce qu'on en fera d'ici là ? » demanda innocemment Virginia. « On l'étendra sur une corde avec des pinces à linge ? »

Vic ne s'abaissa pas à répondre à une telle question.

— « J'essaye de le faire rester là-haut mais, paraît-il, il ne veut rien savoir. Par-dessus le marché, Pitch menace de me laisser tomber si je ne ramène pas l'Oncle sur Terre. Figure-toi qu'il est allergique à l'odeur du cigare. »

— « Si l'Oncle Goom s'est servi de ton invention, c'est qu'il avait de bonnes raisons pour cela. Et il ne fait jamais rien qui ne soit dans l'intérêt des Filatures Goom. Peut-être la Société est-elle dans une mauvaise passe ; si tu ne veux pas mourir sur la paille, tu ferais mieux de le faire revenir en vitesse. »

— « La publicité annihilerait l'œuvre de ma vie. L'Oncle Goom restera sur la Lune ! »

Virginia s'enfonça dans son fauteuil et examina froidement son époux. L'idée de le prendre en traître ne lui souriait pas, mais son sang Goom l'avertissait que des événements importants se préparaient, que l'oncle savait ce qui convenait aux Filatures Goom, que la fortune de la famille était en jeu. En d'autres termes, l'heure était venue de jouer le rôle de toute éternité dévolu à la femme : trouver un compromis entre deux hommes résolus, enferrés dans un conflit sans issue.

Elle se concentra. Il fallait dire exactement les mots voulus.

Elle émit un petit reniflement dédaigneux.

— « Franchement, je ne crois pas que tu puisses faire revenir l'Oncle Goom. Ta machine est trop compliquée. »

Vic accusa le coup. Ses joues s'empourprèrent.

— « Compliquée ? Mon transféreur ? Mes circuits sont d'une simplicité irrécusable. »

Derechef elle renifla et se pencha négligemment sur son journal. La respiration de Vic s'accéléra.

— « Le dernier des crétins pourrait le faire marcher. La preuve : Oncle Goom s'est lui-même expédié sur la Lune. »

— « L'Oncle Goom, » répliqua-t-elle doucement, « l'Oncle Goom possède un diplôme de filage qui lui a été décerné par une université de tout

premier ordre. On ne peut techniquement pas le considérer comme un crétin. »

Vic reposa bruyamment sa tasse. Il trouva la pointe vengeresse :

— « Même toi, tu entends, tu pourrais faire fonctionner le transféreur. Seulement je ne te montrerai pas comment on s'y prend. »

— « Je te remercie de ne pas m'imposer une telle épreuve, mon chéri. Je ne dispose pas de trois semaines pour me mettre cela dans la tête, » acheva-t-elle, tout miel. Et elle se mit à débarrasser.

Cela marcherait ! Il lui ferait la tête toute la journée mais il ne pourrait, en définitive, résister à la tentation de relever le défi.

Virginia se félicitait que Vic n'eût jamais étudié la psychologie.

*
* *

Vic et Virginia apportèrent la cuve dans le bureau de l'Oncle Goom.

— « Doucement, » maugréa une voix s'élevant du récipient. « Doucement, ça me chatouille. »

Miss Kronk, la secrétaire du Président leva un sourcil étonné. « On aurait dit la voix de... »

— « Précisément, » répondit Vic, « et je ne vois vraiment pas ce qu'il espère obtenir sans squelette. Ils vont purement et simplement l'éjecter de la Compagnie. »

— « Ils ne peuvent pas, » dit Goom. « J'ai le pouvoir de Mullen. »

— « Ça y est, » intervint Virginia qui collait son oreille à la porte d'acajou. « La séance commence, je les entends. Il faut trouver le moyen de le faire entrer et voter. Comment allons-nous nous y prendre ? »

Miss Kronk, consciente de ses responsabilités, se leva.

— « Je suis sûre qu'avec Mr. Goom, il ne se passera aucune irrégularité. Puis-je le voir ? »

Vic souleva le couvercle de la cuve.

— « Ouhaaaa ! » s'écria miss Kronk en s'écroulant lourdement.

Une tête émergea au sommet du gâteau de gélatine.

— « Que quelqu'un fasse quelque chose pour que cette bonne femme ne s'évanouisse pas à tout bout de champ, » ordonna l'Oncle Goom dont les yeux bleus luisaient dangereusement. « Et arrêtez de parler de moi comme si je n'étais pas là. A présent, préparons-nous à assister au Conseil. »

Vic laissa échapper un rire ironique :

— « Nous pourrions vous répandre sur la table mais je doute que vos amis aient une réaction favorable : ils retireront tous leurs investissements. »

— « Il a raison, » soupira Virginia. « Cutter vous transformera en compote. »

Elle se mordit les lèvres. Cela n'avait pas été facile d'obtenir que l'oncle et le neveu collaborent et ses efforts commençaient à lui paraître bien vains.

— « C'est idiot ce que tu dis » grogna Goom. « Ils risquent de ne pas m'accepter sans squelette ? Et alors ? Je m'en trouverai un. C'est bien pourquoi j'ai voulu que vous m'introduisiez par la porte de derrière. »

— « Je vous paye des prunes si vous vous faites pousser un squelette, » gloussa Vic.

— « Le premier imbécile venu qui a appris un peu de biologie au lycée n'ignore pas que toute une catégorie d'animaux possède un squelette *externe,* mon pauvre garçon. Les homards par exemple. »

— « Les crustacés », parvint à articuler Virginia, d'un ton effaré. Vic haussa les épaules.

— « Si vous avez le temps de vous faire pousser une carapace, ne vous gênez pas. Mais si vous voulez connaître mon opinion, elle n'a pas varié : attendez la fin du mois. Votre squelette sera alors arrivé de la Lune et je vous réossifierai, comme dit Pitch. »

Mais l'Oncle Goom lança un pseudopode vers l'interphone :

— « Qu'on m'apporte le meilleur complet Goom de l'usine, » ordonna-t-il. « Et une chemise Goom, une cravate Goom, des gants Goom, une panoplie complète. »

***

— « Nous avons jusqu'à midi, comme vous le savez, pour accepter ou refuser la proposition des Textiles Triomphe. » dit Cutter d'un air satisfait. « A mon sens, messieurs, on a trop parlé ici de qualité et pas assez de bénéfices. C'est pourquoi j'espère que ce vote sera le dernier. »

Il y eut des hochements de tête approbateurs et, à ce moment, l'Oncle Goom fit son entrée.

Il portait un chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles et d'épaisses lunettes saillaient sur un front un tantinet déclive. Il avait des gants et son costume faisait des bosses. En outre, il était pâle comme un homme relevant d'une crise cardiaque. Son teint était diaphane. Comme de la gélatine. Mais ces yeux bleus, ce cigare étaient des preuves irréfutables de son identité.

— « Messieurs, » commença-t-il, « j'arrive de la Lune avec la procuration de mon Cousin Mullen et je vote contre ce nouveau contrat, ce qui met fin à cette réunion. »

Cutter se leva. Il était écarlate.

— « Ce n'est pas si simple que cela, Goom. Nous avons décidé que si vous parveniez à entrer en possession du mandat de Mullen, nous démissionnerions ; je ne pense pas que vos capitaux soient suffisants pour que vous puissiez continuer à faire marcher la société. Nous ne demandons pas grand-chose : nous voulons simplement faire un peu d'argent. »

— « Et moi, je vous flanque mon cachet que vous en ferez, de l'argent ! » hurla l'Oncle Goom. « Tandis que Triomphe va boire le bouillon ! Parce que les vidoscaphes appartiennent désormais au passé, messieurs ! »

Tous les regards convergeaient vers lui. Cet accoutrement, ce discours insensé... Visiblement, chacun pensait que, cette fois, Goom avait perdu les pédales.

Il leur parla du transféreur. Il leur expliqua comment on pouvait aller sur la Lune pour 68 dollars et 14 cents et revêtir un complet Goom en attendant son squelette. Il leur expliqua tout l'intérêt qu'il y avait à ne pas

avoir de squelette ; de plus en plus de gens passeraient de plus en plus de temps dans un squelette externe signé Goom. Ils n'utiliseraient plus leurs os d'origine que pour reconstituer leur sang et répondre à quelques autres nécessités biologiques, quelques jours par mois au maximum.

Il lui fallut huit minutes et lorsqu'il eut achevé, les Textiles Triomphe téléphonèrent.

Cutter triomphait.

— « Je m'attendais à une résistance, Goom, mais pas à la folie. C'est le discours le plus démentiel que j'aie jamais entendu. Je crains que les attaques de la sénilité ne soient sur le point de ravager les Filatures Goom. »

— « Et si je vous montrais un homme parfaitement heureux sans squelette ? » proposa doucement Goom. « Accepteriez-vous cela comme une preuve que l'humanité, et les Filatures Goom avec elle, vont accéder à un âge nouveau ? »

Cutter balaya la pièce du regard. Les sourires complices répondirent à son propre sourire. Quelle absurdité... Pénible de rudoyer le vieux ! Mais il le méritait.

— « Eh bien, soit. Et je serais le premier à changer d'opinion. A quoi ressemblera votre surhomme ? A une boule de gélatine, sans doute ? Non, Goom. Nous en avons assez de ces loufoqueries de gâteux... »

L'Oncle Goom retira son chapeau.

— « ... Nous sommes décidés à ne plus supporter cet infantilisme... »

L'Oncle Goom retira ses lunettes, sa cravate et son veston.

— « ... votre égotis-me conduit cette so-ciété à la fa...fa...faillite... »

L'Oncle Goom retira sa chemise.

— « ... nous ne pou... pou... pouvons plus... pouvons... ppplus... »

L'Oncle Goom commença à retirer son pantalon.

— « OUUUUaaaH ! » conclut Cutter en s'évanouissant.

Oncle Goom se répandit doucement sur la table, faisant surgir trois ou quatre mains qui offraient gracieusement un cigare à l'un, du feu à l'autre, tapaient cordialement sur l'épaule d'un troisième, laissant derrière lui un sillage d'administrateurs sans connaissance. Mais il n'oublia pas d'adresser un clin d'œil à l'imperturbable effigie paternelle.

Le Vieux aurait peut-être été content, après tout, de savoir que Reginald Goom avait fait beaucoup mieux dans son existence qu'inventer un nouveau revers !

(Traduit par Michel Deutsch.)



ESPACE ET TEMPS

par JEAN JACQUES

Il faudrait n'avoir jamais réfléchi sur les notions d'espace et de temps pour ne pas apercevoir immédiatement le caractère à la fois troublant et paradoxal que ces deux sujets portent en eux. Y a-t-il une limite à l'espace qui constitue notre Univers ? L'esprit a de la peine à concevoir un objet sans limite. Mais si cette limite existe, qu'y a-t-il « derrière » ?

Semblablement, notre Univers a-t-il eu un commencement ? Mais, si l'on répond affirmativement, qu'y avait-il alors avant ce commencement ?

Nous n'avons évidemment pas la prétention de fournir, dans les quelques lignes qui suivent, la réponse à ces questions fondamentales. Nous nous contenterons d'indiquer très sommairement la position actelle de la Science et le sens d'évolution de nos idées sur ces problèmes.

***

L'espace est à la fois *fini* et *sans limite* car il est refermé sur lui-même : c'est-à-dire que si nous partions dans une fusée, *droit devant nous,* après un long voyage nous finirions par revenir à notre point de départ.

Expliquons-nous un peu sur cette notion. Considérons pour cela la *surface* d'une sphère et des êtres infiniment plats (des ombres par exemple) qui vivraient sur cette surface. Ces êtres ne peuvent imaginer ce qu'est une surface courbe (puisqu'eux-mêmes sont plats, à deux dimensions seulement). Ils seront donc persuadés qu'ils se trouvent non pas sur la surface d'*une sphère,* mais sur la surface d'*un plan.* Ils se poseront alors des questions troublantes dans le genre de : où s'arrête la surface plane sur laquelle nous vivons ? Cependant, s'ils parviennent à se déplacer suffisamment loin, droit devant eux, ils constateront avec étonnement qu'ils reviennent à leur point de départ. Pour nous, qui *savons* que leur Univers est la surface d'une sphère et non la surface d'un plan, nous ne serons pas étonnés : nous dirons simplement qu'ils ont décrit au cours de leur voyage un grand cercle de la sphère. Si nos êtres infiniment plats sont cependant astucieux et quelque peu mathématiciens (ces deux qualités n'étant pas nécessairement liées) ils déduiront, après être revenus a leur point de départ, que la surface sur laquelle ils vivent est courbée selon une dimension supplémentaire (qu'ils ne peuvent d'ailleurs pas concevoir *physiquement*) et se referme sur elle-même.

Nous sommes, dans notre Univers réel à trois dimensions, exactement dans le même cas. Les problèmes de limite que nous nous posons à propos de l'espace sont seulement dus au fait que notre espace est courbé selon une quatrième dimension et se referme sur lui-même. Cette quatrième dimension, nous ne pouvons pas la concevoir *physiquement,* car nous sommes dans la situation de nos êtres infiniment plats qui sont construits sur un modèle possédant une dimension de moins que l'Univers dans lequel ils vivent.

***

On ne peut affirmer qu'il y a eu un commencement à toutes choses, mais la Science actuelle permet de constater qu'il

y a eu une sorte d'*origine commune* à tous les processus évolutifs de notre Univers, et cela il y a environ cinq milliards d'années.

Par des méthodes que nous ne pouvons pas développer ici, on a en effet pu évaluer l'âge des étoiles, l'âge des amas galactiques, l'âge de la Voie Lactée, l'âge des atomes. Tous ces âges sont obtenus par des méthodes différentes : ce qu'il y a de remarquable, c'est que *tous concordent*, à quelques centaines de millions d'années près, et fournissent approximativement le chiffre de cinq milliards d'années.

A cette époque, tout l'Univers était à la température colossale de quelques centaines de milliards de degrés. Ses dimensions étaient beaucoup plus faibles que maintenant. L'Univers s'est dilaté à partir de ce temps origine, comme à la suite d'une énorme explosion. Tout en se dilatant, ils se refroidissait et, peu à peu, les atomes se sont formés ; puis, des nuages d'atomes, qui devaient ensuite constituer les différentes galaxies, se sont isolés. A l'intérieur des galaxies, de nouvelles condensations se sont produites et ont engendré les étoiles. Les condensations des nébuleuses entourant ces étoiles ont donné à leur tour naissance aux planètes, milieu qui fut propice au développement de la vie.

Est-ce à dire que le temps lui-même a pour origine la grande explosion initiale de notre Univers ? Répondre par l'affirmative ne serait naturellement pas donner une solution satisfaisante pour l'esprit à ce problème.

Une analyse plus sérieuse de la notion de Temps semble indiquer que celle-ci n'est pas aussi différente de la notion d'espace qu'on se l'imaginerait de prime abord.

L'observation de l'Univers nous fournit d'ailleurs un spectacle où espace et temps sont étroitement mélangés : si l'on regarde une étoile située à 1 million d'années-lumière, on voit cette étoile telle qu'elle était il y a un million d'années et non telle qu'elle est à l'instant présent : en ce sens, quand nous regardons dans l'espace, *nous ne pouvons éviter de regarder également dans le temps.*

Certaines théories actuelles semblent pouvoir *prouver* que, comme l'espace, *le temps est refermé sur lui-même,* c'est-à-dire que les processus évolutifs se dérouleraient de telle sorte que l'expansion de l'Univers se transformerait bientôt en une compression. Cette compression serait accompagnée d'une augmentation progressive de la température jusqu'à atteindre à nouveau le même milieu à plusieurs centaines de milliards de degrés que l'Univers a connu à son origine. Et il se produirait alors une nouvelle explosion de notre Univers et un retour de toutes choses.

***

Arrêtons-nous un peu sur cette idée de « Retour du Temps » pour voir selon quel mécanisme celui-ci pourrait avoir lieu.

L'observation actuelle montre, comme nous l'avons déjà indiqué, que notre Univers est présentement en expansion, c'est-à-dire que toutes les galaxies de l'Univers, emmenant avec elles les étoiles et les planètes, s'éloignent continuellement les unes des autres.

Cette expansion ne durera pas éternellement. Elle finira par s'arrêter et se transformera ensuite en une compression, c'est-à-dire que toutes les galaxies se rapprocheront les unes des autres sous l'action des forces d'attraction gravitationnelles entre galaxies.

Cela n'aura pas lieu avant plusieurs milliards d'années et, d'ici là, l'état des étoiles aura fortement évolué. Les étoiles du type de notre Soleil, par exemple, auront épuisé tout leur hydrogène : ce Soleil se sera contracté et se

sera transformé en Naine Blanche ; sa température superficielle sera supérieure à 10 000 degrés, alors qu'elle n'est actuellement que de 6 000 degrés. On peut calculer que la température de la Terre sera alors voisine de 100 degrés centigrades, les mers seront en ébullition et toute vie, du moins telle que nous la connaissons actuellement, sera probablement impossible sur notre planète.

Peu à peu les Naines Blanches se refroidiront à leur tour et deviendront des Naines Noires, c'est-à-dire des étoiles complètement éteintes, n'émettant plus aucune lumière ou chaleur et essentiellement constituées d'hélium.

On peut logiquement penser que sous l'influence des forces gravitationnelles les rapprochant l'une de l'autre, ces étoiles éteintes viendront tourner l'une autour de l'autre à des distances de plus en plus proches, formant une sorte de vaste tourbillon.

Du fond de l'espace viendront continuellement s'ajouter de nouvelles Naines Noires (comme ce nom est lugubre !) qui viendront grossir cette dernière « fantasia » universelle.

Les forces de gravitation amèneront ce tourbillon géant, où se trouvera concentrée toute la matière de l'Univers, à se contracter progressivement. Les astres s'entrechoqueront, se mélangeront et nous n'aurons bientôt plus qu'un énorme nuage sphérique d'hélium en rotation rapide.

Ce nuage, cette dernière nébuleuse, va se contracter à son tour sous l'effet de forces gravitationnelles énormes, étant donné les masses en présence dans un volume relativement faible. Les densités de quelque cent milliards de fois celles de l'eau, telles qu'on les rencontre actuellement dans les Naines Blanches, vont être dépassées. L'énergie de contraction va augmenter progressivement la température de l'ensemble jusqu'à quelques centaines de milliards de degrés.

A un certain moment, à un certain stade de la compression, la densité d'énergie va devenir suffisante pour qu'il se produise une dématérialisation totale de la matière, c'est-à dire une transformation brutale de tout ce nuage en rayonnement.

Cette transformation représentera la plus gigantesque explosion atomique que l'Univers n'aura jamais connue.

Et cette explosion, cette transformation brutale de la matière en lumière, marquera l'instant zéro d'un nouveau Commencement !

« Au début était la lumière » nous dit l'Evangile. Il semble que la grande explosion initiale de notre Univers vienne justifier cette parole célèbre.

*
* *

A ce stade de la description de l'évolution de l'Univers, nous ne pouvons omettre de mentionner comment une telle Fin du Monde, prévue par les données actuelles de la Science, cadre bien avec les notions intuitives de la pensée religieuse aux Indes. Nous citerons, pour mieux nous en rendre compte, un passage du texte civaïte de l'antique cosmogonie indienne. Dans la religion de Çiva, ce dieu peut prendre la forme du cosmos lui-même. Il symbolise la Force universelle. L'Univers sera, selon Çiva, détruit et reconstitué périodiquement. Il nous dit :

« Les âges pendant lesquels se succèderont plusieurs millions de dieux du ciel, après que chacun d'eux aura vécu la durée marquée pour sa vie, le temps pendant lequel Vichnou cessera d'être, ses temps ne sont pas même un instant de Çiva. Quand viendra le temps où la mer, la terre, l'air, le feu et le vent seront anéantis, plusieurs millions de Brahma mourront aussi. Çiva rassemblera alors toutes les têtes de ces dieux ; de ces

têtes il fera son collier et il dansera sur un seul pied une danse inimitable dans laquelle ce collier s'entrechoquera sur ses huit épaules, et il chantera des airs mystérieux que nul ne saurait chanter, et il goûtera des plaisirs que nul n'a connus. »

Ce « collier » de Çiva rappelle étrangement notre ronde fantastique de tous les astres morts au dernier soir de l'Univers !

***

Ainsi tout recommencerait. L'explosion de l'Univers ayant suivi la période de contraction donnerait naissance à une nouvelle période d'expansion.

Galaxies, étoiles, planètes se reproduiront identiques à ce qu'elles ont déjà été. La Vie, l'Homme reviendront prendre leur place dans l'Univers. Et chacun de nous naîtra à nouveau, identique à lui-même, pour devenir un maillon bien petit mais indispensable de ce cycle immense.

Bien sûr, de sérieuses objections pourraient probablement être faites sur ce programme de « Retour du Temps » que nous proposent les données scientifiques actuelles. En particulier, on pourrait demander quel est le sens fondamental de toute cette évolution cyclique de l'Univers.

Et je crois que nous ne pourrons mieux faire, en guise de conclusion, que de citer une fois de plus les Indes, avec ce passage célèbre des dialogues de Bouddha :

« Il y avait un moine qui se permettait, contre l'enseignement du Maître, de poser des questions cosmologiques. Afin de savoir où le monde finit, il se mit à interroger les dieux des cieux successifs... Finalement, le Grand Brahma lui-même se manifesta et le moine lui demanda où le monde prend fin... Le Grand Brahma prit le moine par le bras, l'emmena à l'écart et dit : Ces dieux, mes serviteurs, me tiennent pour tel qu'il n'y ait rien que je ne puisse voir, comprendre et réaliser. Aussi n'ai-je pas répondu en leur présence. Mais, en vérité, je ne sais pas où le monde finit... »

■ ***Charles-Noël Martin, lauréat du prix Nautilus.***

Le prix Nautilus, dont le jury comprend notamment MM. Georges Duhamel, Maurice Genevoix et Daniel-Rops, a été décerné pour la première fois à l'unanimité, à Charles-Noël Martin, pour son ouvrage « Les vingt sens de l'homme », dont nous avons rendu compte dans notre numéro 63. Ce prix couronne un des meilleurs vulgarisateurs scientifiques français d'aujourd'hui et un grand ami de la science-fiction.

SCIENCE - FICTION
FANTASTIQUE
POLICIER

L'ATOME

37, Rue de Seine, PARIS-6e

"Le Petit Silence Illustré" OCCASIONS - NEUFS - RECHERCHES

UN OPÉRA DE L'ESPACE

par MICHEL EHRWEIN

Le 5 septembre dernier a été un jour faste pour les *fans* britanniques, sinon pour les mélomanes. Ce jour-là, en effet — « ce soir-là », plutôt, puisque la diffusion de l'œuvre commençait à 19 heures —, le *Troisième Programme* de la B.B.C., le programme « sérieux », a retransmis, en direct du Festival d'Edimbourg, l'opéra « *Aniara* », du compositeur suédois Karl-Birger Blomdahl. Et « *Aniara* », c'est le premier opéra construit sur un livret cent pour cent science-fiction, c'est — le jeu de mots est inévitable, c'est pourquoi il me sera pardonné — du pur *space-opera.*

Qu'on en juge. A la suite d'une guerre nucléaire qui a ravagé la Terre, l'atmosphère et le sol même sont empoisonnés par les radiations et les résidus nocifs. « *Aniara* » est le nom de l'astronef qui emmène vers Mars 8 000 êtres humains échappés au désastre et destinés à fonder sur la planète rouge une nouvelle civilisation terrienne. Mais il n'est pas en route depuis plus de quinze jours que, par suite de sa rencontre avec une pluie de météorites, il se trouve dévié de son trajet à un tel point qu'il s'avère bientôt qu'il ne pourra jamais ni toucher Mars, ni revenir vers la Terre, ni atteindre une autre planète habitable. Bien plus, il est entraîné hors du système solaire, à travers l'espace interstellaire. Ses occupants survivront encore une vingtaine d'années, au cours desquelles ils s'éteindront les uns après les autres. Le dernier à mourir sera une femme, un des pilotes de l'appareil.

Toute l'action se déroule donc dans l'espace clos de l'astronef, et ses personnages sont l'équipage et les passagers. Le thème n'est pas neuf. Depuis que la S.F. existe et que les auteurs se sont penchés sur les voyages interplanétaires, il a bien dû donner lieu à quelques dizaines de variantes. Nous avons pu lire, tout récemment, le roman de Brian Aldiss, « *Croisière sans escale* », et, dans « *Fiction* », la nouvelle de Chad Oliver, « *Le vent souffle où il veut* », qui en font un meilleur usage. Or, c'est en lui, pourtant, que réside la première originalité de l'ouvrage et, à tout prendre, la plus importante. Car l'auteur du livret n'est pas un écrivain de S.F. Bien plus, il ne s'agit pas là d'une œuvre originale, écrite spécialement pour la scène, mais d'une adaptation d'un ensemble de cent trois poèmes de l'écrivain — suédois malgré son nom — Harry Martinson.

Cent trois poèmes ! On imagine sans peine quelle magnifique épopée ils doivent constituer, mais on conçoit aussi qu'un choix a dû y être fait, des coupes sombres être pratiquées, et que ce qui a été choisi pour être mis en musique a dû être considérablement remanié. Une telle opération, confiée à des gens qui ne sont pas des spécialistes de la S.F., risquait évidemment de donner un résultat qui ne brillerait pas fort par l'originalité et qui paraîtrait un peu décevant à ceux qui auraient connu d'autres moutures du sujet. Elle ne nous en donne que davantage le désir de connaître l'œuvre de Martinson dans son originalité : traducteurs, à vous de jouer ! D'autant plus que ces poèmes, paraît-il, ont reçu dans leur pays d'origine un accueil chaleureux, et pas seulement de la part des milieux

littéraires ou des *fans* : il semblerait qu'ils aient touché même le grand public. Cela est d'autant plus remarquable que la poésie est, de nos jours, un genre assez peu en faveur, du moins la poésie « épique ». Les cent trois poèmes de Martinson révéleront-ils, une fois traduits, un nouveau Bradbury?

« *Aniara* », donc, est la peinture de la vie de cette petite société confinée dans l'astronef et qui apprend bientôt qu'elle est condamnée. Il n'est déjà pas si facile de faire tenir dans le cadre d'un roman ou d'une nouvelle une action qui s'étend sur vingt ans. Au théâtre, la tâche devient redoutable. A plus forte raison lorsqu'il s'agit d'un opéra, où le mouvement est plus lent et où des transitions doivent être ménagées. Vingt ans en deux heures... Car l'œuvre ne dure pas plus de deux heures, durant lesquelles elle oscille sans cesse entre le genre sociologique et le genre psychologique. Si elle réussit sans trop de peine dans le premier, grâce à quelques scènes-choc, elle s'attaque dans le second à forte partie, en voulant nous montrer l'état d'esprit profond des passagers par le moyen d'une succession de touches à la fois trop brèves, trop appuyées, trop peu nombreuses et trop disparates pour composer un tableau acceptable.

Le premier acte est occupé par les quelques jours qui suivent le départ de l'astronef, et c'est l'occasion pour l'auteur de nous présenter, à travers les souvenirs et les conversations des passagers une des fins possibles de notre Terre, celle qualifiée d' « atomique ». Inévitablement, ces passagers ne sont pas de petits saints, et ils ont apporté avec eux leurs façons de penser, de parler et de se conduire, ce qui donne lieu à bord à un certain nombre de frictions. Mais d'un autre côté, tous se trouvent dans la même situation, qui est d'être sauvés de la destruction : bon prétexte à des réjouissances d'un effet scénique et musical certain, à des danses, à des chants. Tout ceci demeure conventionnel au possible.

C'est au second acte qu'échoit la mission de nous dépeindre les vingt années qui s'écoulent après que l'astronef a été entraîné hors de sa route par les malencontreux astéroïdes (*deux ex machina*), lesquels doivent posséder une masse bien importante pour arriver à ce résultat et bien du doigté pour ne pas écraser « *Aniara* » de ladite masse. Ici, je dois vous parler de Mima. Mima, c'est l'autre *deus ex machina* de la pièce, c'est la Machine avec tout ce qu'elle possède à la fois d'inhumain et de trompeusement humain (Van Vogt, où êtes-vous ?), c'est une sorte de cerveau dont les pouvoirs s'exercent dans une dimension extérieure au monde tangible et qui reçoit des informations de l'univers entier en franchissant les barrières du temps et de l'espace. Elle est symbolisée sur la scène par un grand sablier, vide de sable... Que croyez-vous qu'il en advient, au bout de quelques années ? Fascinés par ses étranges caractères, les passagers se mettent à lui prêter une conscience, une âme, et en viennent à l'adorer comme un dieu. A partir de là, le déclin s'accélère, avec l'apparition de sectes qui s'entre-déchirent, l'établissement par le commandant de l'astronef, Chefone (*sic*), d'une cruelle dictature, l'épanouissement au grand jour de tous les vices. On conçoit qu'après cela il ne reste plus aux survivants de ces différentes péripéties menées tambour battant (deux heures !) qu'à se laisser mourir. Isagel, la femme pilote, mourra la dernière, après une bien jolie danse.

Qui dit opéra dit musique. Le rôle de la musique, ici, était de suggérer ce que le texte ne disait pas, de créer un climat de départ et de montrer la dégradation de ce climat tout au long de l'œuvre. Malheureusement, ce rôle, elle ne le

remplit pas de façon satisfaisante. L'auteur semble avoir recherché, d'un bout à l'autre, la sobriété, en réfrénant les impulsions qui le portaient à des développements plus importants de ses thèmes. Il s'est appliqué à l'emploi de formes nouvelles, en particulier des sons électroniques. Il a réussi ainsi à amener une impression d'étrangeté, de dépaysement, qui convient parfaitement au sujet mais ne se montre pas assez descriptive, pas assez souple et n'évolue pas dans la même mesure que l'action. Il n'y a pas entre le premier acte et le second, entre « avant » et « après » la rencontre des astéroïdes, une différence suffisamment marquée ; on cherche vainement à l'oreille cette sensation de « passage », de durée et de temps qui s'écoule, qui ressort par ailleurs du texte. Si l'on pressent la catastrophe finale, ce n'est que « de l'extérieur », par le déroulement de l'action, comme dans une tragédie classique.

Une mention spéciale doit être faite des scènes où *Mima* est impliquée. Blomdahl y a introduit des séquences de musique concrète et électronique qui conviennent exactement au sujet, qui lui donnent sa profondeur et font vivre *Mima* d'une vie que l'on ne peut s'empêcher de trouver *malsaine*, un peu démoniaque, en particulier dans les deux passages où elle « revoit » la destruction de la ville de Dorisburg, dont la seule survivante se trouve à bord, et l'agonie de la Terre.

« *Aniara* », malgré ces faiblesses apparentes, doit être considéré avec indulgence ou, mieux, avec sympathie. C'est une expérience. C'est sans doute d'ailleurs ainsi que l'ont considéré ceux qui l'ont sélectionné pour le festival d'Edimbourg, quatre mois à peine après sa création. C'est une tentative de faire se rencontrer la musique et la S.F., de faire de la musique non plus un art d'avant-garde ainsi que la conçoivent les compositeurs *modernes*, mais un art qui suive de très près une réalité qui a déjà un pied dans l'avenir. « *Aniara* » n'est pas une œuvre destinée à étonner, à choquer ; c'est la mise de la musique au service, non plus de quelque pâle comédie ou d'un sombre drame parfois grotesque, mais d'une œuvre de pure S.F., avec tout ce que cela implique. Tant pis si celle-ci est mal choisie (mais, malgré ses défauts, le sujet n'en est-il pas un des plus nobles qui existent ? Car, après tout, c'est du sort final de l'humanité qu'il s'agit là...), tant pis si l'usage qui est fait de la musique à son propos laisse à désirer : l'important est que quelqu'un l'ait fait, et que, l'ayant fait, il ait trouvé un public. Merci, Karl-Birger Blomdahl. Merci, Harry Martinson, de vous être prêté à cette adaptation de votre œuvre : nous espérons bien lire celle-ci un jour dans son entier.



ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 100 F.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

A vendre collection complète **Fiction.** Faire offre :
M. Jean-Claude DE REPPER, 69, av. Félix-Faure, Paris-15e.

Le « réflexe prématuré », grand responsable de la « non-harmonie » du couple !

La sensationnelle méthode de Paul Chanson donne à chacun le pouvoir de maîtriser son réflexe « précoce »



Il faut bien le dire, la mésentente conjugale, les ménages qui « marchent mal », les séparations de fait, l'adultère, le divorce, ont pour point de départ, dans 80 % des cas, le déclenchement irraisonné, incontrôlable, bien trop bref, du réflexe masculin qui ne permet pas à l'épouse de parvenir à l'émotivité (voir le Rapport Kinsey).

En divulguant sa « Méthode de Sexologie Conjugale et Familiale » (1), le sexologue chrétien Paul Chanson apporte une solution rationnelle et révolutionnaire à ce drame social.

Cette méthode, diffusée par correspondance sous forme d'instructions précises et simples, est adaptée pour chaque ménage au cas de chacun des deux époux. Elle parvient par courrier discret chaque quinzaine et ne comporte ni exercices ni devoirs de rédaction d'aucune sorte.

Avant tout tempérer la « hâte » du mari.

Paul Chanson peut démontrer et prouver — après dix ans d'observations et des milliers de cas de ménages transformés — que la croyance générale du déclenchement inévitable, imprévisible et fortuit est absolument fausse. La méthode de Paul Chanson donne le moyen de maîtriser les réflexes génitaux. (C'est un peu le même processus que celui employé dans l'accouchement sans douleur.) Ce qui permet la prolongation à volonté de l'union. Ce qui permet d'atteindre à l'émotion complète et simultanée.

« Vous aurez des enfants quand vous voudrez... »

... affirme Paul Chanson, car sa méthode de sexologie permet à certains couples sans enfants (parfois depuis huit ou dix ans) de trouver l'harmonie physique qui les rendra féconds, et par ailleurs, de traiter efficacement les troubles trop célèbres de la ménopause, du déclin de la virilité, du vieillissement précoce.

La méthode synthétique de Paul Chanson exclut toute espèce d'artifices anticonceptionnels. Mais elle permet, à ceux qui en ont le devoir, ou croient en avoir le droit, de régler les naissances en toute sécurité physique, en toute conscience morale, religieuse et civique, sans cependant jamais interrompre l'intimité conjugale.

Une “ Méthode Particulière ” remédie à certains cas tragiques d'insuffisance masculine.

Lorsque l'union est impossible, lorsque le réflexe ne se déclenche pas, il s'agit — sauf cas médicaux rares — de déconditionnements occasionnels, d'inhibitions d'ordre psychique.

La « Méthode particulière » de Paul Chanson, basée comme sa méthode générale, sur la théorie pavlovienne des automatismes psychosomatiques du réflexe conditionné, préconise — sans thérapeutique et sans médication — certains exercices réflexogènes élémentaires d'une grande efficacité qui permettent à son usager de liquider ses complexes, de conjurer son obsession, de reprendre confiance en soi-même et, en un mot, de trouver ou de retrouver un conditionnement normal de ses réflexes masculins. Un entraînement facile — mais régulier — d'une dizaine de minutes par jour, viendra à bout des cas anciens ou récents les plus caractéristiques (1).

En toute franchise, Paul Chanson vous conseillera.

Paul Chanson reçoit très simplement et gratuitement de 14 h 30 à 18 heures, le samedi de 9 h 30 à 13 heures, et sur rendez-vous (ANJ. 30-63), à Dynam-Institut. Exposez-lui le cas qui vous inquiète, ou écrivez-lui sur ces trois problèmes fondamentaux du couple : l'harmonie physique, la régulation des naissances, l'initiation des enfants. Il aura grand plaisir à vous conseiller, à vous guider...

---

(1) *Gratuitement, une très intéressante documentation, d'une haute tenue morale, vous sera adressée, sous pli fermé et rigoureusement discret, sur demande à Dynam-Institut (Service EN pour la Méthode de Sexologie Conjugale et Familiale, Service ES pour la Méthode particulière),* 25, *rue d'Astorg, Paris-8e. (Joindre 4 timbres à 25 F pour frais d'envoi.) Pour la Belgique (4 timbres à 2,50 F),* 88, *rue de Haerne, Bruxelles-4e.*

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

LE LIVRE DU MOIS

par IGOR B. MASLOWSKI

LA ROSEE DU SOLEIL, par Charles Henneberg (Rayon Fantastique, Hachette).

Nous sommes en l'an 2300. Le RZ 2, vaisseau spatial, se déplace dans le vide avec quatre hommes à bord. Soudain, le commandant s'aperçoit que son astronef a accéléré de façon telle qu'il a été projeté hors du continuum. Où va-t-il se retrouver ? Il se posera sur une planète mystérieuse, la Rosée du Soleil, qui semble appartenir à un univers magique puisque plusieurs temps s'y croisent, s'y chevauchent, et telle ville apparaît soudain à la place d'une jungle, pour disparaître quelques instants plus tard. Quelle est la véritable nature de cet astre ? Les quatre hommes, une fois débarqués, commencent à l'explorer et se rendent compte peu à peu que la planète est en état de guerre permanent, une de ses quatre races, l'aquatique, s'employant à subjuguer les trois autres, toutes d'ailleurs issues d'une seule et unique, mais qu'une conflagration atomique avait replongées dans la barbarie dont elles émergent à peine, chaque groupe ayant subi une mutation et une évolution différentes. Les quatre astronautes se trouvent séparés et nous vivons avec chacun d'eux l'expérience qui lui est propre. Le plus fort, spirituellement, d'entre eux — il se prénomme symboliquement Angell — sera choisi par le chef des Aquatiques, Aès — qui a d'ailleurs toutes les caractéristiques du Malin — comme émissaire pour porter un message de paix au plus développé des trois autres peuples. En fait — et Angell s'en apercevra bien vite — ce n'est qu'un piège que tendent les entités du Mal pour subjuguer une race qui se rapproche le plus de l'homme.

Et, dans un conflit apocalyptique, le Bien et le Mal vont se heurter avant que la Rosée du Soleil ne retrouve enfin la paix et la stabilité.

Œuvre de science-fiction ? Roman fantastique ? Le dernier ouvrage du regretté Charles Henneberg pourrait se classer dans les deux catégories. Scénario et décor appartiennent nettement à l'anticipation scientifique, mais la philosophie du roman, elle, est infiniment plus vaste. Il semble que l'auteur, comme cela lui est déjà arrivé, ait en partie puisé son inspiration dans les traditions religieuses et certains grands courants philosophiques. De ce fait, « *La Rosée du Soleil* » est, à mon avis, un ouvrage de grande ambition qui ne décevra pas, bien au contraire, le lecteur le plus difficile. Il est à craindre, en revanche, qu'il ne déroute quelque peu l'amateur moyen pour qui S. F. égale opéra de l'espace.

Comme toujours chez Henneberg, le style est admirable, d'une richesse iné-

galée, mis au service d'une imagination non moins flamboyante. Je crois avoir dit, lors de la publication du premier roman de l'auteur, que cela faisait penser à Wagner en musique et à Gustave Doré, mais un Gustave Doré en couleurs, en art visuel. Nous retrouvons ces mêmes caractéristiques dans « *La Rosée du Soleil* », encore plus puissantes, encore plus prononcées.

Quel dommage qu'un auteur de ce talent ait ainsi disparu au moment où il allait se placer au premier rang des écrivains d'anticipation français !

SCIENCE-FICTION

par IGOR B. MASLOWSKI

CEUX DE DEMAIN, par F. Richard-Bessière (Fleuve Noir).

La Terre est en train de vivre ses derniers instants, car un conflit va éclater entre Américains, Européens et Asiatiques. Malgré cela, un savant français poursuit au Mexique des recherches sur la civilisation maya qu'il croit d'origine vénusienne. Effectivement, il trouve, enfoui dans une grotte, un monstrueux insecte qu'il identifie comme originaire de Vénus. L'insecte, soudain, se réveille, mais avant que le savant et ses compagnons aient eu le temps de l'abattre, ils apprennent par radio que la guerre a éclaté et tous fuient sur Tholée, petite planète de la constellation du Centaure que les hommes ont colonisée depuis peu.

Tel est le résumé du prologue du nouveau roman de F. Richard-Bessière, dont la suite nous apprendra comment les rares survivants du conflit thermonucléaire, soumis à la domination des gigantesques insectes qui se sont multipliés, se libéreront peu à peu de cette emprise.

Un ouvrage intéressant et d'une lecture distrayante, mais s'adressant rigoureusement à la grande masse, comme la quasi-totalité des ouvrages parus dans la collection qui l'abrite.

•

LES CRISTAUX DE CAPELLA, par Jimmy Guieu (Fleuve Noir).

Cet ouvrage fait suite à « *Expédition cosmique* » du même auteur, paru dans la même collection il y a quelques mois. Nous avions suivi, dans « *Expédition cosmique* », les aventures d'un groupe d'astronautes européens qui, parvenus à une planète de la constellation du Cocher (à 42 années-lumière de la Terre !) s'y étaient posés après l'avoir baptisée Europa. Dans « *Les Cristaux de Capella* », nous suivons les aventures d'une deuxième expédition de même genre envoyée sur Europa après que les communications eurent brusquement cessé entre leurs prédécesseurs et notre monde ; et ici, l'auteur nous convie à assister aux démêlés des Terriens avec les habitants de cette planète où ils ont pour alliés de mystérieuses créatures en forme de cristaux, le conflit, bien entendu, se terminant par une paix générale.

Space opera de type classique, le roman de Jimmy Guieu n'ajoutera rien à la gloire de son auteur, mais il se lit facilement et avec plaisir.

VULGARISATION SCIENTIFIQUE

par JACQUES BERGIER

LES ALCHIMISTES, par M. Caron et S. Hutin (Collection « Le Temps qui court », Ed. du Seuil).

Cet excellent ouvrage ne prétend pas résoudre l'énigme de l'alchimie, qui est d'ailleurs un problème extrêmement complexe et un procès que l'on est en train de réviser. A la lumière des dernières découvertes de la physique nucléaire et notamment de l'existence du neutrino, les transmutations alchimiques ne paraissent plus aussi improbables qu'elles l'étaient dans le passé. Mais l'ouvrage de MM. Caron et Hutin s'attache surtout à présenter les alchimistes comme des êtres humains et à les replacer dans un cadre vivant. L'alchimie n'a fourni malheureusement que peu de sujets à la science-fiction, bien que Conan Doyle lui ait consacré un roman admirable. Il faut espérer que le renouveau de l'intérêt pour l'alchimie inspirera quelques-uns de nos auteurs. Enfin, il faut signaler dans ce livre la qualité absolument remarquable de la présentation et de l'illustration.

L'AUTOMATIQUE DES INFORMATIONS, par F. H. Raymond (Editions Masson).

Voici enfin sur les machines à calculer électroniques un ouvrage sérieux et fondamental. Le professeur F. H. Raymond, dont les cours aux Arts et Métiers en 1946 contenaient déjà l'essentiel de la cybernétique, était un des hommes le plus qualifiés pour rédiger un tel ouvrage. Ce n'est pas un livre de vulgarisation. Il exige des connaissances mathématiques de l'ordre de la première année de Spéciale. Mais l'effort consacré à sa lecture est largement récompensé. L'ouvrage fait partie d'une collection remarquable dont le titre général est « Evolution des Sciences » et dont le principe est ainsi défini : Le lecteur est supposé assez averti de la complexité des questions scientifiques et de l'impossibilité de les présenter dans leur ensemble sans les affadir, pour apprécier qu'il lui soit donné ici des aperçus partiels mais véritables, l'associant de plain-pied à l'esprit de la Recherche.

DIVERS

Aux lecteurs de « *Fiction* » également amateurs de cinéma, nous signalons deux volumes parus il y a quelque temps aux Editions du Cerf, dans la collection « 7e Art » et qui seront certainement susceptibles de les intéresser. Le premier, dû à Henri Agel, un des meilleurs essayistes du cinéma à l'heure actuelle, s'intitule « *Miroirs de l'insolite dans le cinéma français* » et constitue une étude « en profondeur » des manifestations conscientes ou inconscientes du bizarre dans un grand nombre de films de toutes les périodes. Le second, signé de Jacques Siclier et André S. Labarthe, nous

apporte, sous le titre « *Images de la science-fiction* », un panorama intelligemment présenté et presque exhaustif de l'histoire du cinéma de S. F. depuis les précurseurs jusqu'à nos jours. Chacun de ces ouvrages est illustré par d'intéressantes photos.

* * *

Chez Tallandier, dans la collection où ont déjà été rééditées trois œuvres de Maurice Renard : « *Le péril bleu* », « *Le Docteur Lerne, sous-dieu* » et « *L'invitation à la peur* » (voir compte rendu dans notre numéro 62), a paru un quatrième volume réunissant deux romans du même auteur : « *L'homme truqué* » et « *Un homme chez les microbes* ». Deux classiques à lire et à relire.



La science-fiction et l'humour font bon ménage dans « *Tais-toi Adam !* », par Arlette de Pitray (Librairie Hachette, Collection « L'Humour contemporain »). Nous sommes en 1980 à Cow-City, petite ville du Texas épargnée par les « bienfaits » de la civilisation. Tout serait parfait si Gelda Johnson, la jeune femme de l'épicier local, ne s'était avisée de donner le jour à quinze rejetons, en trois ans et cinq mois de mariage.

Cette étrange fécondité dépasse rapidement le cadre rural, et un gynécologue monopolise la jeune femme pour expérimenter au maximum ce don étonnant. Mais d'étape en étape, cette prolifération a des conséquences imprévues qui mettent en jeu des intérêts nationaux. L'émotion est à son comble lorsque la jeune femme augmente ses « cadences de production ». Jusqu'où ses performances la conduiront-elles ?

Un brillant récit, plein d'humour. Il est vrai que son auteur a de qui tenir puisqu'elle n'est autre que la petite-fille de la Comtesse de Ségur.



■ *Une nouvelle de S. F. en langue d'Oc.*

Un de nos lecteurs nous signale qu'il a découvert dernièrement une nouvelle de science-fiction dans la très sérieuse et très littéraire revue *« Oc »* de l'Institut d'Etudes occitanes, c'est-à-dire de ceux qui ont choisi la langue d'oc moderne comme moyen d'expression. La nouvelle de S. F. était intitulée *« La Veirina »*, ce qui en occitan moderne signifie la « vitrine », la « serre », et contait les tribulations d'un jeune couple qui, entré dans une sorte de serre ou d'orangerie, s'était retrouvé dans un univers parallèle.

Un témoignage de plus de l'universalité de la S. F. !

■ *Les fourmis survivraient à une guerre nucléaire.*

Selon un entomologiste sud-africain, le Dr S. H. Skaiffe, les fourmis seraient peut-être les seuls survivants d'une guerre nucléaire. Ses travaux lui ont, en effet, montré qu'elles étaient réfractaires aux radiations atomiques. Le savant, maintenant, s'emploiera à découvrir la cause de cette immunité...

Ici, on désintègre (en série)...

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Barème des cotations employées :

- Mauvais .... •
- Médiocre ...... *
- Moyen/assez bon. **
- Bon .... ***
- Excellent ...... ****

(Les côtes *, **, ***, sont subdivisibles en *½, **½, ***½.)

Blanc : pas lu ou abstention.

	N° de "Fiction" où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	HERVÉ CALIXTE	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	GÉRARD KLEIN	IGOR B. MASLOWSKI	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS
LA-BAS ET AILLEURS . . . par Charles Beaumont.	71	**	**	**	***½	***½		***½	***	**
UN CAS DE CONSCIENCE . par James Blish.	68	****	****	***½	***½	***½		****	***½	***
LES NAUFRAGÉS DE PARIS par Georges Blond	71	****	*		*	*½				
LE CANARI NE CHANTE PLUS. . . . . par Pierre Brochon.	71	•	*½		*½	**½		***½		***
TERRE... SIÈCLE 24 . . . . par B. R. Bruss.	69	**	**½				**		**	
LES CRISTAUX DE CAPELLA . . . . par Jimmy Guieu.	72	**	*				*			
LA ROSÉE DU SOLEIL . . . par Charles Henneberg.	72	****	**½	**½	***	**	****		***	***
L'HEURE. . . . . par Walter Lewino.	71	•			**	***		***½		
LE MONDE DE L'ÉTERNITÉ par M. A. Rayjean.	69	•	*				**		*	•

	Nº de "Fiction" où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	HERVÉ CALIXTE	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	GÉRARD KLEIN	IGOR B. MASLOWSKI	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS
LE TROISIÈME ASTRONEF. par F. Richard-Bessière.	69	•	*½	•			*½			*
CEUX DE DEMAIN. . . . . par F. Richard-Bessière.	72	•	*				*			
L'OGIVE DU MONDE. . . . par M. et F. Tavéra.	71	•	•	•	•	•		•	**½	*½
ODYSSÉE SOUS CONTROLE par Stefan Wul.	69	**	**½	*			**½		*½	

■ ***Les activités du Club Futopia.***

Le Club Futopia annonce la parution du troisième *« Ailleurs »* hors série, où l'on pourra lire un récit fantastique inédit de Pierre Versins, *« La ville du ciel »*. Rappelons que, dans les deux précédents numéros, avaient été publiés successivement le célèbre récit de Fitz James O'Brien, *« Qu'était-ce ? »* et une sélection de nouvelles américaines de S. F. inédites.

Le numéro 3 sera un fascicule d'environ 60 pages, tiré à un nombre d'exemplaires limité. Le prix pour les non-abonnés et non-membres du Club est de 1,50 franc suisse ou 150 francs français.

Par ailleurs le Club Futopia met en souscription, jusqu'au 31 décembre 1959, un chef-d'œuvre inconnu des frères Rosny : *« Nymphée »*, qui parut en pré-originale en 1893, fut édité en 1909 et est introuvable aujourd'hui. Ce court roman de science-fiction ne sera réédité qu'à 250 exemplaires tous numérotés, ronéotypés avec le plus grand soin sur papier jaune d'or, en trois fascicules au format 29,5 × 11,5 ; une seule livraison.

L'ouvrage sera suivi d'une Bibliographie complète jusqu'à 1959 des œuvres préhistoriques, fantastiques et de science-fiction des frères Rosny.

Prix : adhérents du Club : Fr. Suisse 1 (Fr. Français 120) ;
abonnés à « Ailleurs » : Fr. Suisse 1.50 (Fr. Français 180) ;
souscripteurs : Fr. Suisses 2.50 (Fr. Français 300) ;
dès le 1er janvier 1960, les exemplaires non souscrits seront vendus au prix de : Fr. Suisses 4 (Fr. Français 480).

Les versements sont à effectuer, pour la Suisse et la Belgique, à Pierre Versins, Primerose, 38, Lausanne (Suisse), C. C. P. II 84 22 ; et pour la France, à Mme A. Belzanne, 55, rue de la Procession, Paris-XV, C.C.P. Paris 15.233-10.

L'émission policière

"ALLO... POLICE !"

si appréciée des auditeurs de

RADIO - LUXEMBOURG

au cours de la saison dernière

revient sur les ondes

Attention !

Elle n'est plus hebdomadaire mais elle est diffusée

Tous les quinze jours,

le vendredi à 21 h 35

et sa durée est portée maintenant à **40 minutes.**

Prochaines émissions les

- 6 Novembre
- 20 Novembre
- 4 Décembre
- 18 Décembre

Ne manquez pas l'écoute de

ALLO... POLICE !...

Une émission de Maurice RENAULT

réalisée par Jean MAUREL

Une nouvelle vague

de programmes passionnants !

L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS

AMÉRIQUE ANNÉE ZÉRO

par F. HODA

Si je transpose ici un titre jadis utilisé par François Truffaut pour une de ses critiques, j'ai des raisons plus que valables. Le metteur en scène de la nouvelle vague parlait alors d'un film intitulé « *Five* » (*Cinq survivants*), dont le sujet est sensiblement pareil à celui de « *The world, the flesh and the devil* » (*Le monde, la chair et le diable*). En fait, le point de départ est le même : une soudaine guerre atomique dévaste le globe et seuls quelques survivants demeurent au milieu des ruines. La fiche technique nous apprend qu'il s'agit ici d'un scénario de Ronald MacDougall tiré d'une nouvelle de Matthew Phipps Shiel. MacDougall a également signé la réalisation. Pour ce qui est de « *Five* », aucune indication de source : le générique attribue le scénario au réalisateur Arch Oboler. Le film de MacDougall pourrait s'appeler « *Three* » ou *Trois survivants.* Car il n'est pas absolument pareil à celui d'Oboler : non seulement le nombre des survivants se trouve réduit à trois au lieu de cinq, mais le propos des auteurs est également différent.

Les lecteurs de « *Fiction* » se rappellent peut-être les avis opposés que Dorémieux et moi émîmes ici-même au sujet de « *Five* » (1). Je reprochais entre autres choses au film d'Oboler son côté « amateur » et bâclé, son « absence de métier ». « *Le monde, la chair et le diable* » est au contraire dirigé par un réalisateur qui possède à coup sûr son métier. Les acteurs jouent avec talent et si Mel Ferrer peut paraître parfois agaçant, Harry Belafonte, par contre, trouve ici un de ses meilleurs rôles. La jeune Inger Stevens tire son épingle du jeu.

Il y a dans le film quelques trouvailles heureuses : par exemple lorsque Belafonte entre dans New York vide, traînant derrière lui ses provisions, et qu'il suit la ligne blanche au milieu de la rue ; signalons dans la même scène son déjeuner pris comme celui des cowboys solitaires des westerns ; toujours dans la même séquence, le déjeuner fini, Belafonte nettoie le sol et verse les reliefs dans une boîte à ordures ; MacDougall a trouvé ainsi de nombreux détails heureux pour décrire la force de l'habitude chez son héros, pour souligner l'instinct de vie et de conservation qui se manifeste automatiquement même dans une situation désespérée.

L'auteur fait montre aussi d'une volonté louable de restituer une atmosphère psychologique et morale acceptable. Mais, il faut l'avouer, il ne réussit pas toujours. Ainsi la séquence de désespoir (avec les mannequins) m'a paru faible et légèrement irritante. Il eût fallu la violence d'un Buñuel pour donner à la scène tout son sens tragique. De plus, si des détails intéressants jalonnent l'œuvre, l'agencement des plans reste classique et souvent quelconque.

Quoi qu'il en soit, en regardant le film je me suis mis à regretter la gaucherie d'Oboler dans « *Five* ». Quelque chose d'important manque en effet ici : la sincérité des auteurs. L'absence de métier m'irritait dans « *Five* ». Ici la présence de trop de métier gâche mon plaisir. On dira que je ne sais pas ce que je veux. C'est possible ; mais le fait est que je ne me suis pas laissé

---

(1) Numéro de janvier 1956.

convaincre par le film de MacDougall, malgré l'intérêt qu'il présente. Il n'échappe pas à une certaine grandiloquence, il contient trop d'effets soulignés et finit pour ainsi dire en queue de poisson. La lutte des deux hommes, le noir et le blanc, pour l'unique rescapée, les raisons pour lesquelles ils abandonnant leur rivalité, m'ont paru quelque peu puériles ; le beau rôle qu'on attribue au noir finit même par agacer, dans la mesure où le blanc apparaît comme un être détestable. On croirait à un racisme en sens contraire ! En tout cas la fin constitue une sorte d'entourloupette qui ne résout rien et qui semble être au fond une image choisie pour achever une histoire embarrassante que les auteurs ne savaient plus comment conduire à son terme.

Si les côtés politique, social et racial ne se dégagent pas d'une certaine puérilité (qui fait regretter « *Five* »), par contre, sociologiquement parlant, le film de MacDougall témoigne avec acuité sur l'Amérique d'aujourd'hui ou plutôt sur ses problèmes et ses complexes. Que deviendraient les « tabous » sociaux si soudain il n'existait plus en Amérique qu'un noir et une blanche ? Les ressorts du complexe d'infériorité chez Belafonte sont très bien exposés. Ainsi à travers ce conte qui se veut philosophique, on passe en revue un aspect de la société et l'on défend une thèse. Mais pourquoi se donner tant de mal à poser ces problèmes dans le cadre « science-fiction », alors que le cinéma américain nous donne dans des récits « réalistes » excellemment réalisés et joués un témoignage passionnant du monde contemporain, en particulier américain ? Pourquoi transposer dans un cadre improbable ce qu'on peut mieux dire dans la réalité quotidienne ? Pourquoi déguiser des problèmes que tout le monde pose ouvertement ? J'avoue ne pas trouver de réponse à ces questions.

Au sommaire du prochain numéro de

Fiction

L'ASCENSION DE L'ARBRE

par **ROBERT F. YOUNG**

●

A SUIVRE *par* **DAMON KNIGHT**

LE CUBE *par* **JULIA VERLANGER**

●

et la troisième partie de

AN PREMIER, ÈRE SPATIALE

par **CHARLES HENNEBERG**

etc. etc.

Dépôt légal : 4e *trimestre* 1959. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.